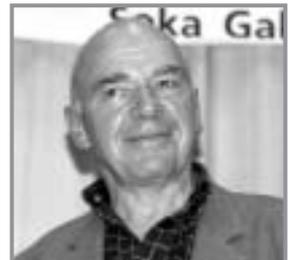


Soka Gakkai
France

ACTIVITÉS
2003

Au 21^e siècle, cultivons la paix

Résumés et extraits des conférences et activités organisées par la Soka Gakkai France en 2003



Sommaire

CONFÉRENCES

- 04 La gastronomie, un art facteur de paix**
GÉRARD DUPONT
Président de l'Académie culinaire de France
31 janvier 2003
- 07 Aide au développement pour l'Afrique**
JEAN-CLAUDE FAURE
Président de la Commission d'aide
au développement de l'OCDE
21 février 2003
- 10 José Martí, apôtre de l'indépendance de Cuba**
MARIA POUMIER
de l'université de Toulouse
28 mars 2003
- 13 L'Islam, réflexion sur quelques points**
GHALEB BENCHEIKH
Vice-président de la Conférence mondiale
des religions pour la paix,
25 avril 2003
- 16 Pas à pas**
BERNARD OLIVIER
Fondateur de l'association Seuil,
23 mai 2003
- 26 Binarité infernale et transculturalisme**
HÉDI BOURAOUI
de l'université de York (Canada),
26 septembre 2003
- 29 Une pédagogie de l'imaginaire,
clé d'une culture de paix ?**
MICHELE JACQUET
Chercheur au Centre de recherche pour la paix,
27 septembre 2003
- 32 L'association Socrate**
JEAN-PECQUEUR PAUTARD
Fondateur de l'association SOCRATE,
31 octobre 2003
- 35 La mort et le concept de la paix**
JEAN-PAUL BERTRAND,
président des Éditions du Rocher,
28 novembre 2003
- 37 •L'apprentissage pratique de la non-violence**
GUILLAUME TIXIER, président de l'Institut
de formation du mouvement pour une alternative
non-violente, 15 février 2003
- Le pluralisme religieux**
RAPHAEL LIOGIER ET BRUNO ÉTIENNE
de l'Observatoire du religieux, 10 mai 2003

- 38 •Vivre des causes communes**
GILBERT NICOLAS,
pasteur à Quimper, 31 mai 2003
- Le conflit israëlo-palestinien**
JEAN-PAUL CHAGNOLLAUD, écrivain, 27 juin 2003
- D'une éducation à la guerre
à une éducation à la paix**
PATRICK AMOYEL, psychanaliste, 18 janvier 2003
- Charlie Chaplin
ou l'universalité de la valeur humaine**
KAMEL BENKAABA
de l'université de Provence, 17 décembre 2003

FORUM INTERRELIGIEUX

- 22 Le choix de la non-violence**
MICHEL LIEBERMAN, rabbin
PIERRE DUFOUR, chrétien, membre du MAN
MEHDI ZOUGAH, imam à Aix-en-Provence
RICHARD BRAHIMI, bouddhiste, adhérent de la SGF
29 juin 2003

CONFÉRENCE INTERNATIONALE

- 39 Éducation pour la tolérance**
Participation écrite de DAISAKU IKEDA,
président de la SGI, 14 mai 2003, Paris

FESTIVALS ET ÉVÉNEMENTS CULTURELS

- 41** Festival interreligieux, 8 novembre 2003, Trets
Festival culturel, 2 novembre 2003, Paris
Exposition Hugo et Berlioz, Bièvres

EXPOSITIONS, CONFÉRENCES ET FILM

- 43 Linus Pauling et le 20^e siècle,
la recherche au service de l'humanité**
Du 3 au 28 mars 2003, Paris
- 49 Les Graines du changement, la Charte
de la Terre et le potentiel humain**
Du 8 au 18 novembre 2003, Nantes

- 53 Une révolution tranquille**
Un film de Dan Arden et Cory Taylor

COLLOQUE SUR L'ENVIRONNEMENT

- 54 L'Homme et son environnement,
une destinée commune**
ANNE TROLLET, VANINA POMONTI, NOURREDINE
GHARBI, JEAN SÜNNEN, ANIS BARRAGE
15 novembre 2003, Paris

Avant-propos

En 2003 l'association bouddhiste Soka Gakkai France (SGF) continue le cycle de conférences "Au 21^e siècle, cultivons la paix", organisées en soutien à la Charte de la Terre (voir ci-dessous). En novembre, une série de manifestations ont été plus particulièrement organisées sur le thème de l'environnement sous forme d'exposition et de conférences-débats à Nantes et d'un colloque à Paris (page 49). À Trets, dans le sud de la France, un forum et un festival

interreligieux ont été organisés au centre européen de la SGI (pages 22 et 39).

Vous trouverez dans ces pages les résumés et extraits de ces manifestations, tels qu'ils sont parus dans les publications de la SGF *Troisième Civilisation* et *Cap sur la paix*.

La SGF fait partie de la Soka Gakkai internationale (SGI), présente dans 186 pays et territoires, dont les buts et les engagements sont définis par une charte (page 51). ■

La Charte de la Terre

La Charte de la Terre est issue de l'appel lancé en 1987 par la Commission des Nations unies pour l'environnement et le développement en vue de créer une nouvelle charte qui énoncerait les principes fondamentaux d'un développement durable.

Maurice Strong, secrétaire général du Sommet de la Terre de Rio et président du Conseil de la Terre, Mikhaïl Gorbatchev, président de la Croix verte internationale et le gouvernement néerlandais unissent leurs efforts pour continuer l'élaboration de la Charte de la Terre laissée en suspens après le Sommet de la Terre de Rio en 1992.

La Charte de la Terre est le résultat d'une décennie de discussions interculturelles et internationales de centaines d'organisations et des milliers de personnes, reposant sur l'objectif commun de valeurs partagées. Une version finale est adoptée en mars 2000.

Les quatre piliers de la Charte sont :

1. RESPECT ET PROTECTION

DE LA COMMUNAUTÉ DE LA VIE

- Respecter la Terre et toute forme de vie.
- Prendre soin de la communauté de la vie avec compréhension, compassion et amour.
- Bâtir des sociétés démocratiques, justes, participatives, durables et pacifiques.
- Préserver la richesse et la beauté de la Terre pour les générations présentes et futures.

2. INTÉGRITÉ ÉCOLOGIQUE

- Protéger et rétablir l'intégrité des systèmes écologiques de la Terre, en particulier la diversité biologique et les processus naturels qui assurent le maintien de la vie.
- Prévenir toute action dommageable à l'environnement pour le préserver plus efficacement et appliquer le principe de précaution là où les connaissances sont insuffisantes.
- Adopter des modes de production, de consommation et de reproduction qui préservent les capacités régénératrices de la Terre, les droits de l'Homme et le bien-être commun.
- Faire progresser les connaissances écologiques et promouvoir le libre-échange et l'application élargie des connaissances acquises.

3. JUSTICE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

- Éradiquer la pauvreté en tant qu'impératif éthique, social et environnemental.
- S'assurer que les activités et les institutions économiques à tous les niveaux favorisent le développement humain de manière juste et durable.
- Affirmer l'égalité des sexes comme condition préalable au développement durable en assurant l'accès universel à l'éducation, aux soins de santé et

aux possibilités économiques.

- Défendre le droit de tous les êtres humains, sans discrimination, à un environnement naturel et social favorisant la dignité humaine, la santé physique et le bien-être spirituel, en portant une attention particulière aux droits des peuples indigènes et des minorités.

4. DÉMOCRATIE, NON-VIOLENCE ET PAIX

- Renforcer les institutions démocratiques à tous les niveaux et promouvoir une gouvernance qui obéisse aux principes de transparence et de justiciabilité, ainsi que la participation de tous dans la prise de décision, et l'accès à la justice.
- Intégrer au système d'éducation et à la formation continue les connaissances, les valeurs et les compétences nécessaires à un mode de vie durable.
- Traiter tous les êtres vivants avec respect et considération.
- Promouvoir une culture de tolérance, de non-violence et de paix.

La Charte de la Terre a été présentée en 2002 lors du Sommet mondial pour le développement durable à Johannesburg.

Consultez le texte intégral de la Charte et apportez-lui votre soutien sur le site : www.chartedelaterre.org ou : www.earthcharter.org



LA GASTRONOMIE UN ART FACTEUR DE PAIX

Résumé de la conférence de Gérard Dupont, président de l'Académie culinaire de France



SHINJI MITSUNO



MICHELE ARCIDICONO

Nous avons tous notre petite idée sur la façon dont la gastronomie peut intervenir comme facteur de paix en France. Qui n'a pas réglé un problème, ou fait avancer sa résolution, lors d'un repas au cours duquel l'attention portée aux convives à travers la saveur des mets et le soin apporté au cadre ont favorisé la détente et la capacité d'écoute? Encore faut-il bien entendu que les convives soient prêts à coopérer mais dans tous les cas, comme le souligne Gérard Dupont, président de la prestigieuse Académie culinaire de France : *"Tous les gouvernements, les États, les familles s'assemblent autour d'une table pour prendre des décisions.*

Ce n'est pas une conclusion finale, souvent ce ne sont que des moments, mais ces instants de rencontre permettront à nouveau de se rencontrer".

Pourtant savons-nous depuis quand la gastronomie est reconnue comme un art, et ce qui fait la notoriété de la gastronomie française? M. Dupont n'a pas manqué de mettre l'accent, avec beaucoup d'humour, sur toutes les ambiguïtés de la relation à la nourriture, gourmandise, goinfrerie, convivialité, art de vivre, et plus sérieusement il nous a rappelé l'esprit d'ouverture, la curiosité et l'amour de la vie en général, qui sont des vertus indispensables pour être un bon cuisinier et un bon gastronome.

Le 31 janvier 2003, au centre culturel de la SGF, à Paris, M. Gérard Dupont nous a fait partager une vision originale de la gastronomie : un art facteur de paix.

"Pour illustrer le chemin de paix que je vous propose ce soir, nous utiliserons la gastronomie. Ce choix n'est pas le plus

facile car vraisemblablement le plus incompréhensible par son côté festif et quelque peu luxueux. Mais si l'on accorde à la gastronomie les qualités de convivialité et de rencontre, nous noterons que depuis des siècles notre pays utilise ce chemin dans ses relations. Je ne citerai que deux exemples, la dernière une rencontre en Yvelines pour la paix en Côte d'Ivoire et celle de Talleyrand à Vienne le 3 janvier 1815.

Pêché capital pour certains, joie de vivre commune à tous les peuples pour d'autres, la gastronomie n'a acquis ses

lettres de noblesse que récemment : *"c'est seulement depuis 1992 que la cuisine est reconnue comme un art par la Société française des arts grâce à l'intervention du président de l'Académie culinaire de France".*

Le mot est entré au dictionnaire de l'Académie française en 1803. Le gastronome y est défini comme l'amateur de bonne chère qui connaît l'art de bien manger, et il figure pour la première fois dans le titre d'un ouvrage publié en 1623.

Une philosophie de l'art, du beau, du respect de l'autre, du vivant, du dialogue

En effet, pendant tout un temps, un repas n'était remarquable qu'autant qu'on s'y enivrait et qu'on ingérait, sentiment qui a prévalu longtemps dans nos campagnes. Et encore aujourd'hui la gastronomie évoque, pour les personnes mal ou insuffisamment informées, des préparations culinaires plus ou moins sophistiquées, des plats riches en saveur du fait notamment d'une abondance en épices choisies, de vins fins, d'eaux-de-vie racées, le tout représentant un nombre impressionnant de calories. Mais sobriété et tempérance sont des vertus qui ne sont

pas étrangères à l'amateur de bonne chère. Dans ses écrits, Soljenitsyne décrit ces instants précieux de vie, de paix, de bonheur même, malgré le goulag, de morceaux de pain sec partagés entre amis, d'instant choisis tant attendus. C'est là le sens le plus simple du mot gastronome. De nombreuses qualités sont exigées du gastronome. Tout d'abord, il doit posséder une culture étendue dans des domaines variés, depuis la médecine pratique, la diététique jusqu'aux productions animales et végétales du globe et leur commercialisation. Cet appétit de connaissances offre le contact avec les sciences et la nature et, bien pratiqué, apporte au gastronome cette paix morale et intérieure tant recherchée. Ce ne sont bien sûr que quelques pas sur le chemin de la paix.

Vous comprendrez mieux ainsi les raisons qui nous ont amenés à présenter et à recevoir le président de la Soka Gakkai internationale, Daisaku Ikeda, en qualité de membre du comité d'honneur de l'Académie culinaire de France : c'est toute cette philosophie de l'art, du beau, du respect de l'autre, du vivant, du dialogue, de cette volonté de dire ce qui est éparé, et à ce sujet je demande à M. Chiba, son ambassadeur, de recevoir et de remettre au président Ikeda le diplôme et la médaille qui l'honorent et confirment son rang. Je n'appartiens et n'adhère à aucune philosophie, cependant, cher Monsieur Chiba, transmettez au président Ikeda tous nos vœux pour la réalisation de ses projets.

Le résultat est beaucoup moins le fruit de l'argent que de l'intelligence

Nos mères de famille, soucieuses de la santé des leurs, savent préparer les repas qu'elles s'ingénient à varier, créant une harmonie, un havre de paix familial. Les satisfactions procurées par la table sont d'autant plus ressenties dans une ambiance de paix et de confort. Elles ne requièrent pas pour autant un étalage de luxe et surtout de luxe tapageur. Comme dans tous les domaines tout est question de mesure et de bon sens. Le confort des sièges, la finesse des nappes, des serviettes, la richesse et les formes des couverts, la parure de la table et son ordonnance ajoutent à la joie d'un appétit satisfait, et tout gastronome y est sensible car la dégustation, au lieu de ne solliciter qu'un de nos sens comme la peinture, la sculpture ou la musique, les met tous en émoi. Le résultat en cela est beau-



MICHELE ARDIGNO

La gourmandise

La gourmandise, comme péché capital

Dans son *Catéchisme de mots*, Bossuet condamne formellement le plaisir de la bouche, *"lequel conduit à l'ivrognerie, laquelle nous fait perdre la raison et nous porte à la luxure"*. Jean-Jacques Rousseau pour sa part considère la gourmandise comme *"le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe"* et, dans *Le cousin Pons*, Balzac la regarde comme *"le péché des moins vertueux"*. Gide, dans sa correspondance, déclare que *"c'est dans la gourmandise que l'égoïsme se manifeste le plus honteusement"*. La condamnation de l'Église vise le glouton, le goinfre, l'intempérant, lesquels n'ont jamais fait partie de la famille des gastronomes.

Admettons que la gourmandise est un péché à ranger parmi les péchés mignons, qui sont en vérité, le sel, les aromates de l'existence.

La gourmandise comme joie de vivre commune à tous les peuples

Pour Brillat Savarin *"le plaisir de la table reste le dernier pour nous consoler de la perte de tous les autres"*, Joseph de Maistre considère la gourmandise comme *"l'entremetteuse de l'amitié"* ou encore le Marquis de Pussay, au début du 19^e, définit les gastronomes comme *"gourmands éclairés et convives aimables"*, la gastronomie étant pour lui *"une des plus douces jouissances et des plus aimables"*.

coup moins le fruit de l'argent que de l'intelligence. Reconnaissons que c'est grâce à l'existence chez nous de cuisiniers et de cuisinières de haut mérite que la gastronomie a pu s'affirmer et se développer dans notre pays.

Pour conclure je pense que le poète, l'intellectuel, le scientifique, le politique, le religieux, l'ouvrier, chacun à sa façon, avec sa méthode, a pratiqué sa gastronomie, c'est pourquoi je pense que celle-ci est facteur de paix. Ce n'est pas le plus rapide mais c'en est un.

QUESTIONS-RÉPONSES

À quoi est dû le prestige mondial de la cuisine française ?

Ce n'est pas la cuisine française qui est appréciée à l'étranger, ni même les cuisiniers, parce qu'ils voyagent très peu à part quelques-uns, c'est la technique que nous avons pour accommoder, recevoir, utiliser et renvoyer. L'esprit de la cuisine française est un énorme miroir. Toute l'histoire vous dira qu'elle a su associer tout ce qui est arrivé en Europe, venant d'Amérique, de Chine, le chocolat, le café,

le riz... tous ces ingrédients ont été très facilement incorporés et cuisinés par l'ensemble des Français. Les maîtresses de maison de l'époque, les dames qui faisaient la cuisine pour les uns et les autres, et les moines ont su adopter la cuisine d'orient en occident, etc. Cette faculté d'adaptation que nous avons : prendre un produit, pouvoir l'utiliser dans nos cuisines et le renvoyer avec sa nouvelle utilisation est un message constant. La base de notre cuisine c'est de savoir travailler un produit, incorporer un autre produit, exotique ou non, dans notre travail et le renvoyer d'une façon très simple dans le monde entier. La cuisine française vit comme un miroir permanent.

D'autres cuisines n'ont pas su au cours du temps et n'arrivent pas, même de nos jours, à s'adapter à ce système parce qu'elles n'ont pas de souplesse. Par exemple la cuisine chinoise et la cuisine mexicaine sont avec la cuisine grecque trois cuisines représentant des continents différents. Or on peut s'apercevoir que si les pratiques de cuisine ont évolué au cours des siècles, ces trois cuisines

L'Académie culinaire de France décerne le titre de "membre d'honneur" à Daisaku Ikeda, première personnalité orientale à recevoir ce prix.

“
Nous accueillons
le président Ikeda
en tant que membre
du comité d'honneur
pour la simple raison
que nous considérons,
nous ici en France,
que c'est un homme
qui est très attaché
à protéger la vie des
autres, et comme nous,
nous sommes là
pour nourrir tout
le monde, nous
pensons qu'il est très
proche de notre idéal.
”



ISABELLE AUSTIN

M. Gérard Dupont, président de l'Académie, a déclaré : **“Le dialogue, l'art, le respect de l'autre, la bienveillance et la solidarité: l'idéal de notre Académie résonne en accord avec la philosophie de M. Ikeda, écrivain humaniste.”**



L'Académie culinaire de France, fondée il y a 120 ans fait référence dans le domaine de la gastronomie. Le 31 janvier 2003, au centre culturel de la Soka Gakkai France à Paris, s'est déroulée la cérémonie de remise de cette distinction, en présence du président de l'Académie, M. Dupont, ainsi que des représentants de cette fondation. L'origine de l'Académie culinaire de France remonte à 1883, lorsque M. Joseph Favre fonda L'Union universelle pour le progrès de l'art culinaire. En 1888, l'Académie culinaire de France lui succéda. Aujourd'hui, cette Académie représente plus de 400 membres en France et environ 450 adhérents à travers ses délégations aux États-unis, en Australie, au Japon, au Canada, au Mexique et au Benelux. La France est un pays qui accorde une haute importance à la culture culinaire. Cette Académie possède une noble tradition de soutien au progrès de la culture française à travers ses recherches gastronomiques et ses échanges culinaires.

Le Comité d'honneur de l'Académie compte des personnalités dans les domaines de la gastronomie, de l'éducation et de la politique, comme M. Pierre Escoffier, petit-fils du maître Auguste Escoffier, M. Robert Stroppiana, du Ministère de l'Agriculture

et de la Pêche, M. Pierre-Christian Taittinger, vice-président du Sénat. M. Ikeda est la première personnalité orientale à recevoir ce titre. Le président Dupont a commenté la remise de cette distinction au président Ikeda lors de sa conférence, intitulée "La gastronomie, un art facteur de paix" : "Le fondateur de notre Académie, Joseph Favre, est l'auteur du dictionnaire universel de cuisine, toujours considéré par les professionnels comme une référence dans ce domaine. La gastronomie est un art qui rapproche poètes, intellectuels, scientifiques, politiques, religieux et ouvriers autour de mets, et facilite ainsi le dialogue entre tous. Ses buts sont de favoriser l'échange et d'unir ce qui est épars, dans le respect et l'amour de l'autre.

L'idéal de notre Académie, à la recherche de ces valeurs universelles, résonne en accord avec la philosophie de M. Ikeda, écrivain humaniste. C'est pourquoi nous avons décidé de l'accueillir au sein du Comité d'honneur de l'Académie culinaire de France.

Nous transmettons au président Ikeda tous nos vœux dans la réalisation de ses projets”.

(Paru dans le *Seikyo Shimbum* du 5 février, quotidien japonais de la Soka Gakkai)

n'ont jamais réussi à vraiment incorporer des produits venant d'ailleurs. Alors que nous occidentaux, quand on parle de la cuisine française - comprenant le nord de l'Italie, une grande partie de l'Espagne, la Suisse et vraisemblablement la Belgique - on a toujours su y adapter les produits qui nous arrivaient d'Asie, etc. Aujourd'hui encore, c'est une technique que nous employons.

Ce n'est pas spécialement la meilleure cuisine dans sa technicité, dans sa qualité gustative ou autre puisqu'on va tous chercher une cuisine exotique à droite et à gauche, simplement c'est une faculté d'adaptation permanente que nous avons

développée: n'importe quel produit qui arrive sur le territoire français est tout de suite utilisé, tout de suite mis dans la cuisine, parfois même avant qu'il arrive de façon commerciale !

J'ai été impressionnée par votre culture. Je ne connais pas votre Académie. Que veut dire le terme "cuisine française" ? Est-ce que ça veut dire que ce sont des recettes françaises, est-ce que, par exemple, la blanquette est considérée comme patrimoine français ou alors, est-ce intégrer tout ce qui existe comme plats ?

Pour nous, Académie culinaire de France,

ce qui est important c'est l'esprit de travail que je viens de vous exposer. Que vous soyez Japonais, Marocain Mexicain, Américain, Chilien, Congolais... dans la mesure où vous avez cette possibilité de création, d'adaptation d'un produit qui arrive et qui va apporter une amélioration à votre cuisine sur le plan gustatif, présentation, hygiène même parfois, souvent d'ailleurs, à partir de ce moment-là vous pouvez être membre de l'Académie culinaire de France. On compte environ 400 membres en France mais il y a 450 membres autour du monde. Si j'étais nationaliste, je ne serais pas ici ; pour nous, c'est l'esprit qui compte. ■

AIDE AU DÉVELOPPEMENT POUR L'AFRIQUE

Résumé de la conférence de Jean-Claude Faure, président de la Commission d'aide au développement de l'OCDE

Monsieur Jean-Claude Faure, président de la Commission d'aide au développement de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) a mis clairement cartes sur table : le problème de l'aide au développement de l'Afrique fait partie des challenges de la mondialisation qui, si elle n'est pas bien gérée, met en péril la sécurité du monde. Et pour cela il s'agit d'abord de résoudre la question de la mise en commun de l'intérêt particulier, l'intérêt mutuel et l'intérêt général, en d'autres termes l'intérêt planétaire, alors que l'intérêt général est encore loin des préoccupations de beaucoup.

L'aide au développement de l'Afrique s'inscrit donc dans un programme beaucoup plus vaste, un véritable défi, celui du changement profond de mentalités que cela implique. C'est là qu'intervient la part d'utopie : il faut croire que ce changement aura lieu pour qu'il ait lieu, alors que bien des éléments inclinent à en douter, notamment à cause de l'urgence qui se présente.

L'aide au développement de l'Afrique

C'est l'illustration de ce qu'il ne faut plus faire : "la promesse d'assistance technique n'a pas donné aux pays le sentiment qu'il fallait bouger puisqu'il y avait des tuteurs. En ce sens la solidarité peut être très démobilisatrice si elle ne vient pas soutenir une prise de responsabilité personnelle. Le développement doit reposer sur les capacités d'un pays, des citoyens et du contexte. Ensuite nous n'avons pas cherché à savoir si ces aides étaient bien utilisées. Des problèmes de gouvernance ont fait que la mise en œuvre des flux s'est faite à travers la corruption et que les pays se sont beaucoup trop endettés pour des choses qui ne méritaient pas d'être faites. En Somalie et au Soudan des conflits ont eu lieu pour des raisons exacerbées par la non-régulation, au Congo il y a eu captation de ressources nationales pour des biens privés,



ISABELLE AUSTIN

Le 21 février 2003, au centre culturel de la SGF, à Paris, M. Jean-Claude Faure nous fait partager sa vision d'un partenariat équitable avec les pays africains.

et au bout de la filière se trouvait une grande firme internationale." L'aide au développement de l'Afrique conduit donc à pousser la réflexion plus loin et à s'interroger sur la mondialisation.

La mondialisation

Selon monsieur Faure : "La mondialisation a été perçue dans ses effets négatifs immédiats, mais peut-être ne le seront-ils pas demain. Les pays pauvres en ont

fait le procès et nous ne pouvons que constater qu'elle a ouvert la porte à de nombreux problèmes : la libération des trafics de toutes natures et l'émigration qui empoisonnent les relations entre les pays. Depuis deux ou trois ans, Davos et Porto Alegre commencent à se rejoindre sur ces points, preuve que des prises de conscience commencent à émerger. À Seattle l'idée d'un partenariat n'était pas à l'ordre du jour. À Doha, l'ordre du jour était dans la logique d'un partenariat international.

La main qui donne est toujours au-dessus de celui qui reçoit

Nous ne devons plus rester dans la relation de la main qui donne, perverse par nature car elle ne considère pas les autres comme des partenaires égaux. Une des mystifications consiste à dire qu'il faut renforcer les capacités de développement, car quand une assistance technique se retire il ne reste rien. Il s'agit plutôt d'investir massivement dans la connaissance, condition sine qua non pour s'adresser à des partenaires et non des assistés. En contre-partie, les partenaires devront jouer avec les mêmes règles, notamment le respect des droits. Il faut donc inventer une nouvelle forme de collaboration.

Les trois défis de la mondialisation

1/ La mobilisation

de la diversité des peuples

Pour avancer, on a besoin d'une dynamique portée par des aspirations ethniques, intellectuelles, religieuses, culturelles différentes. Reste qu'il y a des "bons" et des "mauvais". On s'appuie sur les "bons" partenaires, ceux qui jouent le jeu de cette mondialisation. Mais d'autres ne le jouent pas aujourd'hui, soit parce qu'ils sont encore en conflit, soit parce que certains gouvernants n'ont pas décidé de s'engager dans cette voie. Que faut-il faire dans ces cas-là ? On peut dire "maintenant on se concentre sur

les bons partenaires et les autres on ne s'en occupe pas." Les Pays-Bas centrent leur coopération sur douze pays. Mais si tout le monde concentre la coopération sur les douze mêmes pays, il reste tous les autres.

Que peut-on faire avec les "mauvais" ? Comment engager un dialogue, une démarche d'émergence de l'intérêt mutuel avec les mauvais élèves qu'ils soient du nord ou du sud, parce que finalement il y a peut-être plus de mauvais élèves dans le monde que de bons élèves. Mais parallèlement c'est peut-être ceux qui ne sont pas tellement bons aujourd'hui qui, s'ils deviennent bons, permettront de résoudre le problème puisqu'il se pose plutôt chez eux qu'ailleurs. Ça c'est la première question angoissante.

2/ Le changement de nature du partenariat

Finalement on est arrivé à penser que les pays qui reçoivent des aides doivent définir leur stratégie et que nous les suivrons en soutien de cette stratégie, tous en ordre de route, bien alignés derrière, si ces stratégies nous semblent bonnes et qu'on pense qu'elles peuvent réussir... C'est un changement fondamental par rapport à la relation assistant/assisté, qui ne se fera pas en 3 jours. On voit bien que dans la tête de beaucoup elle n'est pas faite. Il y a des peuples qui l'ont mieux faite que leurs dirigeants, qui veulent se prendre en charge, s'assumer. C'est un vrai défi encore.

3/ L'investissement du secteur privé

Le troisième défi c'est le rôle du secteur privé. Je suis frappé d'entendre aujourd'hui des mots qu'on n'entendait pas il y a deux ans, comme investissement responsable, commerce éthique, au-delà du petit cercle qui en parlait il y a quelques années. Lorsque les entreprises privées se réunissent entre elles, on entend des PDG de chaînes, Bill Gates ou autres, "On va faire des trucs, on a compris, il faut changer". Bill Gates donne je ne sais plus combien de dizaines, de centaines de millions de dollars à des activités du genre partage des connaissances. Il fait un peu de pub au passage, il appelle ça le *Gateway*, mais c'est un enjeu majeur aussi.

Les trois obstacles de la mondialisation

Ma question est : "Quelle est dans tout ça la bonne dose d'utopie qu'il faut

avoir ?" En effet ce que je viens d'évoquer est d'une certaine manière une utopie car trois obstacles se présentent.

1/ un problème de temps

Le temps a une importance capitale et il n'en reste plus beaucoup. Une remise en cause de la relation avec l'autre individu, l'autre pays, l'autre entreprise, c'est long. Il n'y a qu'une manière de résoudre ce problème, c'est de se dire que ce ne sera pas parfait, qu'on va peut-être subir des échecs, mais les échecs peuvent servir pour réfléchir et avancer. Si on attend d'être parfait il n'y aura plus de monde gérable donc il faut commencer tout de suite.

2/ un problème d'espace

J'entends par là les différences ethniques, religieuses, la pauvreté... Cela revient à résoudre la question de la mise en commun de l'intérêt particulier, de l'intérêt partagé et de l'intérêt général. L'intérêt général, planétaire, est un vrai enjeu, mais la mise en évidence des éléments d'intérêt sera le moteur. Enfin les intérêts particuliers devront être servis, sinon on court à l'échec. On ne pourra surmonter la fracture de l'espace que si on arrive à trouver ensemble la façon d'aborder l'intérêt général, l'intérêt mutuel et l'intérêt particulier.

3/ un problème d'action

Qui sont les décideurs ? Où sont-ils ? Comment sont-ils dans le dialogue ? Dans le respect des droits des uns et des autres ? Dans la démocratie ? La société civile telle qu'elle est aujourd'hui n'est pas une réponse suffisante, le gouvernement mondial n'est pas pour demain, une utopie de plus. Tant qu'on n'a pas de gouvernement mondial, il faut bricoler consciemment autour de cette idée qu'il faut que ce pool de décideurs décident dans la transparence puisque la transparence est une des règles du jeu. Comment faire ?

Voilà pour moi les trois questions centrales. Pour finir sur une note optimiste, peut-être sommes-nous au terme de notre crise d'adolescence. Après la sacralisation des idéologies au 20^e siècle, il aurait été dramatique de poursuivre car la conquête de la croissance économique s'est faite, dans nos pays, au prix d'une gigantesque explosion d'inégalités : entre le noble le plus élevé et le paysan le plus bas au 18^e siècle, l'ensemble de la condition n'était pas effroyablement différente,

même si le noble vivait mieux. Je suis pour retourner, en termes de valeurs, au 18^e qui était le siècle de l'ouverture, du partage culturel, de l'enrichissement intellectuel, du partage des connaissances, de l'émergence des dimensions humanistes. C'est le siècle de Rousseau, Montesquieu, Locke et d'autres. Voilà, je prône le retour au 18^e siècle."

QUESTIONS-RÉPONSES

Vous dites que maintenant on va tous s'appliquer au niveau de la réduction de la pauvreté. Moi, j'irais voir les Africains, j'irais parler avec eux pour savoir ce dont ils ont réellement besoin.

Vous dites qu'il faudrait savoir ce qu'ils veulent, c'est vrai. Mais votre façon de poser le problème m'inquiète : il faudrait que nous, on aille écouter ce qu'ils ont à nous dire. Non, il faut que ce soient leurs dirigeants qui soient capables de les écouter et qu'eux-mêmes soient capables de partager avec leurs dirigeants la vision de leur pays, c'est-à-dire que la démocratie s'instaure dans leur pays. L'idée que c'est à nous de savoir quelle est la bonne réponse à leur apporter veut dire qu'on reste dans le vieux schéma.

Je vis en Afrique Noire depuis 1964 et on a fermé la bouche à tous ceux qui voulaient justement conduire leur peuple au développement. Je pense à Lumumba, René Dumont, un Français qui a écrit "l'Afrique est mal partie" en 1969, on lui a fermé le bec. Je suis mariée avec un Ivoirien et on a vécu tout ça. Et les armes, qui est-ce qui donne les armes ?

Je suis d'accord, il est inévitable qu'il en soit ainsi si on n'est pas dans un schéma pour servir les intérêts mutuels. Toute la communauté des bailleurs de fonds en ce moment est en train de réfléchir à ce que signifie pour nous, agence de coopération de pays développés, de s'aligner derrière leur stratégie pour les mettre en œuvre. Cela signifie qu'il faut bâtir ensemble les indicateurs qu'on va choisir pour pouvoir se dire au bout de trois ans : "Ce n'est pas ce qu'on avait prévu ensemble, on n'a pas atteint notre objectif. On remet les choses à plat". C'est là que réside une part de bricolage.

C'est aussi Coluche qui disait "Il paraît que Sylvie Vartan fait des progrès tous les jours ; moi, j'attends qu'elle ait fini tous les progrès pour aller la voir." C'est pareil si on attend "tous les progrès" pour



lancer les choses, on aura raté la possibilité d'action.

Devenir partenaires égaux est déjà en soi une révolution. Cela demande beaucoup d'exigence, aussi bien de la part des sociétés civiles que du secteur privé qui devra lui aussi jouer le jeu. C'est un défi d'importance car c'est violer des dimensions culturelles majeures : chacun établit sa norme, le secteur privé, les états, la Banque mondiale. Jusqu'ici personne ne s'est posé la question de savoir si ces normes étaient cohérentes. Par ailleurs la société civile est porteuse de l'aspiration des peuples, mais il s'agit d'une fausse démocratie parce que trop souvent la légitimité des peuples n'est pas reconnue.

La solidarité telle qu'elle était pratiquée n'est pas la forme parfaite de la relation dans ce domaine. Si c'est une solidarité pour le confort moral, c'est un peu dangereux, même très dangereux. Quant au dialogue, il faut lui aussi qu'il change de nature, que ce ne soit pas un dialogue à la Coluche *"Dites-nous ce qui vous manque, on vous dira comment il faut vous en passer."*

De Gaulle disait qu'un État n'a pas d'amis mais que des intérêts. Vous nous avez parlé de la coopération et du constat d'échec. Mais y a-t-il eu vraiment coopération ? Dans les années 60 on a aidé

les élites africaines formées par les Français à s'installer au pouvoir. On entendait Bokassa appeler de Gaulle "mon père". Dans ce paternalisme il y avait une volonté de protéger des préfets de la France parce qu'ils étaient dociles, mais ce n'était pas dans l'intérêt des peuples. Par exemple, face à Bokassa il y avait une opposition qui essayait d'établir des relations de partenariat. On a soutenu les irresponsables. L'État colonial a concédé l'indépendance sans l'avoir vraiment voulue. C'est une politique néocoloniale. C'est du moins ce que je ressens au niveau du Sénégal.

Je partage votre analyse, on a fait des assistés parce qu'on y avait intérêt, mais en même temps ça n'a été possible que parce que la plupart des dirigeants africains l'ont voulu. Certains ne l'ont pas souhaité, ils ont eu des histoires un peu difficiles, mais leurs pays se portent mieux aujourd'hui.

Vous avez raison de dire qu'il y a une nouvelle génération en Afrique qui est en train d'évoluer par rapport à ça. Il y a une dizaine d'années Axelle Kabou a écrit *Et si l'Afrique refusait le développement ?* L'Harmattan, 1991). C'était tout à fait légitime à l'époque de se poser la question de savoir s'il ne serait pas finalement mieux de refuser le développement entendu comme ce qui

se passait à ce moment-là. Mais refuser le développement aujourd'hui c'est refuser d'entrer dans la mondialisation et je pense que nous ne pouvons pas faire autrement. ■

Jean-Claude Faure

Monsieur Faure est licencié ès lettres, diplômé de l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence. Il a été élève de l'ÉNA (École Nationale d'Administration), haut fonctionnaire du ministère de l'Économie et des Finances, il a occupé divers postes importants dans l'administration. Conseiller économique et financier près de la mission permanente de la France auprès des Nations unies à New York, directeur du Développement au ministère de la Coopération, conseiller principal de la coalition mondiale pour l'Afrique à Washington, directeur de cabinet du ministre à la Coopération et à la Francophonie, et depuis 1999, M. Faure est président du Comité d'aide au développement de l'OCDE qui est l'Organisation de coopération et de développement économiques.

JOSÉ MARTI



APÔTRE DE L'INDÉPENDANCE DE CUBA

Résumé de la conférence de Maria Poumier, agrégée d'espagnol, docteur de l'université de Toulouse

Marti a marqué à jamais l'humanité à travers son combat pour la conquête de l'indépendance de Cuba et par sa vision prophétique de ce que seraient les futurs combats contre la domination des pays puissants sur les plans économique et militaire. C'est ainsi qu'il fit des déclarations précoces en faveur du développement économique dans l'équité et en faveur de la préservation de l'environnement en plein 19^e siècle, alors que ces questions étaient loin des préoccupations fondamentales du moment.

Journaliste, représentant diplomatique de nations latino-américaines, professeur et traducteur, il a également écrit une œuvre littéraire remarquable qui fait de lui une sommité des lettres hispaniques. Enfin, il a consacré sa vie à l'organisation de la lutte pour la justice sociale, qui ne se limitait pas à la cause cubaine et latino-américaine. Au-delà de son attachement viscéral à son pays et à son peuple, il proclamait que *"la patrie c'est l'humanité"*. Il a mené un combat pour un monde socialement juste, et même s'il fut contraint à la guerre, car il n'y avait pas alors d'autre issue, on peut le rapprocher de Martin Luther King ou de Gandhi par son humanisme.

L'homme d'action

Marti est le fils de deux émigrants espagnols modestes. Son père était sergent d'artillerie, originaire de Valence, et sa mère était native des Canaries. Il a choisi le peuple cubain comme famille, par dette de reconnaissance envers l'espace géographique où il a vécu. Cuba était alors le dernier bastion de l'empire espagnol. C'était une île très riche dont l'Espagne tirait des ressources financières considérables. La population était très métissée, du fait de la traite des Noirs et de l'émigration constante ; les différences de niveaux de vie étaient scandaleuses : *"Si la nation cubaine devait être présentée dans un livre, ce serait un recueil de martyrs"* déclara Marti.



GILBERT MAESTLÉ

**Le 28 mars 2003,
au centre culturel de la SGF,
à Paris,
Mme Maria Poumier
a partagé avec nous sa passion
pour José Martí.
Agrégée d'espagnol, docteur
de l'université de Toulouse,
elle a enseigné comme maître
de conférence dans différentes
universités, à La Havane,
à Orléans, Paris III, Paris VIII.
Elle dirige des travaux
de recherche en doctorat
et a écrit plusieurs ouvrages.**

À 16 ans il est condamné à six ans de travaux forcés

À 15 ans il devient l'élève de Rafael Maria Mendive, le père spirituel qui lui a donné une solide culture historique, philosophique et indépendantiste. Il commence à écrire des pamphlets contre les Espagnols. Il est condamné à six ans de travaux forcés à l'âge de 16 ans pour une lettre dans laquelle il prenait à partie l'un de ses condisciples qui s'était engagé dans l'armée espagnole.

Au bagne, il se retrouve avec la pègre, des esclaves et des gens issus des milieux les plus condamnés par le destin, qui deviennent fous à force d'être torturés. Les fers aux pieds, il voit périr sous un soleil de plomb des prisonniers politiques de tous âges et de toutes conditions. Dans le témoignage qu'il donne sur cet épisode de sa vie, il affirme que ces esclaves au comble de la souffrance ont été des maîtres pour lui. Cette expérience lui a permis de comprendre profondément les gens et de se mettre à leur niveau. À partir de là, il a également appris à vivre la souffrance le mieux possible pour aller jusqu'au bout de la mission qu'il s'était donnée.

C'est le premier Blanc à déclarer qu'il n'y a pas de race

Sur l'intervention de son maître, Rafael Maria Mendive, la condamnation est remplacée par une résidence forcée en Espagne au cours de laquelle il poursuit ses études. En 1875, il revient en Amérique latine. Il vivra au Mexique, au Guatemala, au Venezuela et finalement aux États-Unis jusqu'à sa mort, car il restera interdit de séjour à Cuba. Au Mexique, il découvre le scandale monumental du statut des Indiens dans l'Amérique de culture espagnole et entreprend le combat antiraciste. À Cuba, la population indienne avait été exterminée. À cette époque-là les Blancs étaient "naturellement" racistes, sauf certaines personnes de conviction religieuse mais qui ne proposaient pas d'analyse de la situation. Marti fut la première personne à faire cette analyse, déclarant qu'il ne devrait pas exister de racisme car il n'y a pas de race : *"Si l'on suit l'ordre de la nature, tous les êtres humains sont égaux et méritent également notre amour. Au-delà des différences d'apparence, concernant par exemple la couleur de la peau, nous pouvons tous faire jaillir de nos corps une même âme éternelle. Ceux qui propagent haine et désaccords entre les peuples sont coupables de crimes contre l'humanité"*.

Aux États-Unis, il se lie avec la communauté cubaine qui travaille en Floride dans les manufactures de Cuba. Il collecte des fonds pour mener la prochaine guerre d'indépendance. La première avait eu lieu de 1868 à 1878 et s'était terminée par un armistice peu satisfaisant car les Blancs avaient capitulé par peur que les Noirs ne profitent de cette dynamique d'indépendance.

En 1892, José Marti fonde le Parti révolutionnaire cubain, outil de l'indépendance. En 1895, il rédige le *Manifiesto de Montecristi*, dans lequel il exprime ses idées révolutionnaires. Il est nommé major général par l'armée de libération, la guerre est prête. Il la déclare, en accord avec les généraux, et meurt le 19 mai au cours d'une embuscade à Dos Rios. Il meurt joyeux et heureux. Pour lui, le sacrifice de sa vie pour son pays est ce qu'on peut faire de mieux.

La guerre se poursuit. Au bout de trois ans, les "États-Unis" interviennent militairement alors que les Cubains sont bien partis pour gagner. Un attentat a lieu dans la baie de la Havane. Trois cents marins sont

noyés, pour la plupart des Noirs, les officiers étant à terre. Les Espagnols veulent faire une expertise, mais les États-Unis déclarent qu'il s'agit d'un attentat terroriste et font prévaloir qu'il y a des raisons humanitaires de déclarer la guerre à l'Espagne. Cette dernière subit une grande défaite navale, elle perd toute sa flotte d'un coup. Les États-Unis s'installent à Cuba.

Le politique prophétique

Marti est avant tout un humaniste. Il ne recherchait pas seulement une libération d'ordre politique, il visait fondamentalement la libération de l'être humain lui-même. Cette libération impliquait pour lui une révolution au niveau social et politique, par la recherche d'un équilibre entre liberté individuelle et justice pour l'ensemble de la communauté. Combattant la domination espagnole, il prend soin de distinguer le colon qui travaille la terre et fonde une famille à Cuba et les dirigeants et exploiters du gouvernement colonial qui pillent le pays et corrompent les consciences.

La défense de l'Amérique latine contre l'expansionnisme nord-américain

Dans "Notre Amérique", écrit en 1891, Marti refuse toute forme d'aide économique et toute convention de réciprocité commerciale, car il craint l'hégémonie des États-Unis. Pour lui, tout Cubain ou Latino-américain qui allait combattre à Cuba contre l'Espagne participait, en fin de compte, à

José Marti en quelques dates

→ **28 janvier 1853**

naissance à La Havane.

→ **1869** premier numéro de *La patrie libre*.

→ **1869** condamnation à une peine de six ans de travaux forcés pour avoir tourné en dérision les volontaires de l'armée coloniale espagnole.

→ **1871** mesure de grâce et déportation en Espagne.

→ **1875** retour en Amérique.

Il est journaliste et enseignant.

→ **1884** il se consacre à son projet révolutionnaire.

→ **1895** rédaction du *Manifiesto de Montecristi* dans lequel il exprime ses idées révolutionnaires.

→ **19 mai 1895** mort de Marti au cours d'une embuscade.

Extraits de "Versos Sencillos" de Jose Marti, 1891

Ces vers ont inspirés la chanson "Guantanamera"

*Yo soy un hombre sincero,
de donde crece la palma,
y antes de morirme quiero,
echar mis versos del alma.*

*Mi verso es de un verde claro,
y de un carmín encendido,
mi verso es un ciervo herido,
que busca del monte amparo.*

*Con los pobres de la tierra,
quiero yo mi suerte echar,
el arroyo de la sierra,
me complace más que el mar.*

une œuvre bien plus importante qui était celle de défendre l'Amérique latine contre l'expansionnisme nord-américain. Il ne voulait pas que les États-Unis profitent du marasme espagnol pour s'imposer. Il dit : *"Les États-Unis sont un pays qui marche à la convoitise, à la jalousie, à l'égoïsme et à l'intérêt matériel. C'est un pays qui manque de spiritualité"*.

Les marxistes considèrent que Marti était des leurs, mais il s'en éloigne sur un point fondamental : la lutte des classes.

Il considérait que c'était une erreur de monter des groupes sociaux les uns contre les autres. Il n'a jamais exprimé de rancune contre l'Espagne. Il faisait "une guerre sans haine".

L'homme spirituel

Dans son œuvre, Marti attache une très grande importance à la vie spirituelle, mais pas aux religions. Il est partisan d'une religion universelle qu'il traduit en ces termes : *"L'inacceptation de l'existence actuelle et le besoin que l'on trouve au fond de soi de quelque chose qui réalise ce que nous concevons"*. On reconnaît ici le concept bouddhique d'urgence à réaliser ce que l'on a trouvé au fond de soi et qui mérite absolument de s'exprimer, en d'autres termes, la révolution humaine.

Pour lui, le Christ a atteint la divinité à force d'être exemplaire. C'est le mystère de la divinité de notre nature, le divin se trouve dans l'humain. Il cherchait ses repères entre plusieurs métaphysiques : l'idée de la réincarnation, l'idée de la résurrection individuelle et l'idée pré-his-

panique qu'une mort bien vécue, qui a un sens pour la collectivité, un sacrifice de soi est suffisante à elle-même car elle introduit la personne dans le paradis qui est la survie de sa collectivité.

L'écrivain

Dès son plus jeune âge, Martí écrit des vers. Son maître, Rafael Manuel de Mendive, admirait profondément Victor Hugo qu'il avait traduit, ce qui n'est pas étranger au penchant que Martí a éprouvé dès son adolescence pour l'œuvre du grand

Français : lorsqu'il débute dans le journalisme, en 1875, au Mexique, une des premières choses qu'il fait est de traduire Victor Hugo. Il lui a toujours voué une grande admiration et l'a personnellement connu au cours d'un de ses passages à Paris lors de sa première déportation en Espagne en novembre-décembre 1874. Grand écrivain qui ne se soucie pas de publier, il crée un journalisme d'une envergure extraordinaire. Mais il rédige également des pièces de théâtre, des romans, des poésies, notam-

ment un recueil (édité à New York en 1882) consacré à son fils devant lequel il est en adoration comme devant l'avenir de l'humanité. Ces poèmes courts et tendres marquent le renouveau d'une poésie en langue espagnole qui revient aux sources du Moyen Âge et de la chanson populaire. Les *Versos libres*, recueil de poèmes simples, légers rappellent Walt Whitman dont Martí a contribué à vulgariser l'œuvre en Amérique centrale et en Amérique latine. ■

Propos recueillis par Yannick Dabrowski

Quelques figures historiques d'Amérique Latine

José Martí, Simon Bolivar, Miranda, Sucre, O'Higgins, San Martin peuplent l'inconscient collectif des hispano-américains et constituent leur fierté. Depuis les temps de la conquête par les Espagnols, il y eut toujours dans les colonies hispano-américaines les conditions objectives pour des mouvements révolutionnaires. Les exploités ne manqueraient pas d'exprimer leurs désirs de justice économique et sociale. Au début, ils affrontèrent les conquistadores et plus tard l'oppression du régime colonial. Aux 17^e et au 18^e siècles, les soulèvements anti-esclavagistes et les premières agitations révolutionnaires ne recherchaient pas la liberté pour tous, mais des transformations sociales dont les bénéfices se limitaient généralement au groupe insurgé.

Le début du 19^e siècle verra l'indépendance dans tous les pays, sauf à Cuba qui devra attendre la fin du siècle. Et cela grâce à une poignée d'hommes qui deviendront les héros, les pères fondateurs des jeunes nations émergentes.

Francisco de Miranda (1750-1816) le seul métisse, participe à la guerre d'indépendance d'Amérique du Nord, devient général français et prépare la libération de sa patrie (Venezuela).

Antonio José de Sucre (1795-1830), général vénézuélien, sert sous les ordres de Miranda et Bolivar dans la lutte d'indépendance de son pays ainsi que de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie...

José de San Martín (1778-1950) général et homme politique argentin, assure l'indépendance de l'Argentine (1816), puis

du Chili (1818) avec **O'Higgins**, ainsi que l'indépendance du Pérou (1821). Il rencontre Simon Bolivar et s'efface devant lui.

En effet, San Martin, Miranda, O'Higgins, Sucre sont les héros de l'indépendance. Miranda est le premier métisse à concevoir l'indépendance et l'unité hispano-américaine comme des actions parallèles et associées.

Mais ces tentatives révolutionnaires manquent de fondements théoriques. Pour cela, il faudra attendre Simon Bolivar et José Martí qui, en plus de "héros", deviennent dans l'inconscient collectif "pères fondateurs".

Ils ont, par leurs actions et leurs écrits, rendu leur dignité à toutes ces populations trop longtemps opprimées.



Simon Bolivar, (1783-1830) général, homme d'État, participe à l'indépendance du Venezuela avec Miranda, part en exil, revient, libère l'Équateur avec José de Sucre, puis avec José de San Martin.

Après l'Indépendance des différents pays d'Amérique latine, Bolivar continua à se battre pour empêcher le processus de désintégration des nations hispano-américaines. Il s'efforça de former la confédération des Andes, ce qui lui valut l'opposition des classes économiquement dominantes des Républiques qu'il essayait

de confédérer et des États-Unis, ils essayèrent même de l'assassiner. José Martí dira : "Ce que Bolivar n'a pas fait est encore à faire en Amérique".

Les deux hommes, Simon Bolivar et José Martí, étaient des visionnaires et le restent dans la mesure où ils mettaient l'accent sur le droit des peuples, différent des intérêts d'une classe favorisée, et sur le danger que représentaient les États-Unis. Malheureusement, leurs écrits sont aujourd'hui encore d'une actualité consternante. Mais encore aujourd'hui, chaque fois que les circonstances incitent les populations à baisser les bras, ils se souviennent qu'ils sont les descendants de ces hommes admirables et le courage revient. ■

Bibliographie

✦ *La guerre de Cuba et le destin de l'Amérique latine*,

José Martí, Aubier éditeur

✦ *Versos libres*, José Martí, L'Harmattan

✦ *Pages choisies*, José Martí, Nagel

Livres et écrits sur José Martí

✦ *José Martí et l'Amérique* (2 tomes), Jean Lamore, L'Harmattan

✦ *José Martí*, Juan Marinello, coll.

Poètes d'aujourd'hui, Pierre Seghers

✦ Dans les *Discours et entretiens de Daisaku Ikeda*, ACEP :

- **Essai sur Cintio Vitier**, fondateur et président de l'Institut des études José Martí : 1998, janvier, p. 101

- **Dialogue avec Cintio Vitier** : 1999, octobre, p. 55 et 79, novembre, p. 59 et 87.

2000, janvier, p. 71, février, p. 51, mars, p. 53, avril, p. 23, juin, p. 49, août, p. 45.

L'ISLAM

RÉFLEXION SUR QUELQUES POINTS

Résumé de la conférence de Ghaleb Bencheikh

Ghaleb Bencheikh nous a fait part de ses réflexions sur l'islam aujourd'hui⁽¹⁾ et il a répondu aux questions que chacun se pose traditionnellement, sur la condition de la femme, le terrorisme, le port du voile... Pour transmettre le style et l'érudition de notre invité, nous avons choisi de ne retenir que quelques thèmes évoqués lors de la conférence.

Pour commencer, il a tenu à rappeler que l'islam est une religion de paix : Salam, shalom, l'im cette racine-là veut dire paix et salut. Donc s'islamiser, c'est entrer dans la paix, c'est une pacification de l'âme. Et il s'est élevé violemment contre l'utilisation abusive du Coran par des intégristes au comportement ignominieux, inacceptable d'illuminés exaltés qui se sont autoproclamés seuls procureurs de Dieu, défenseurs exclusifs de ses droits, alors qu'ils les ont bafoués. (...) Nous sommes résolument du côté du droit, de la justice, jamais du côté de la terreur. (...) Nous sommes dans le giron abrahamique (judaïsme, christianisme et islam), qui prône la fraternité, l'amour, la miséricorde, la bonté, la compassion.

"Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté, mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous a fait." (Coran, verset 48)

Il apporte pour preuve que le Coran a proclamé l'unité du genre humain.

"Ô vous les hommes, nous vous avons créés d'un homme et d'une femme et nous vous avons constitués en peuples et tribus afin que vous vous reproduisiez. Le plus noble parmi vous auprès des dieux est le plus pieux."

Mais qu'est-ce que la piété ? La piété véritable ne consiste nullement à tourner votre face du côté de l'orient ou du côté de l'occident, la piété consiste à aider aveugles, indigents et orphelins... C'est être prêt à secourir l'homme, *précise Ghaleb Bencheikh, avant de pour-*

**Le 25 avril 2003,
au centre culturel Paris-Opéra
de la SGF,
M. Ghaleb Bencheikh,
a fait part à l'assemblée
de ses réflexions sur l'islam.
Physicien, docteur ès sciences,
de formation philosophique,
il enseigne, entre autres,
à l'Espace laïc des religions.
Il est également vice-président
de la Conférence mondiale
des religions pour la paix.
Il présente l'émission "Islam"
sur France 2 le dimanche matin.**



suivre en évoquant en quoi, selon lui, cette diversité, source de conflits, est un don pour l'humanité.

J'ai envie de vous dire que j'ai besoin du regard de l'autre, même lorsqu'il me déplaît et peut-être surtout parce qu'il me déplaît parce qu'il me renvoie à sonder les strates de mon archaïsme et de mon âme. Pourquoi ne suis-je pas le meilleur à ses yeux, pourquoi ne suis-je pas le plus beau ? Et c'est ainsi que mon élévation spirituelle commencera.

L'opposition Islam-Occident

À propos de l'opposition Islam-Occident, M. Bencheikh rappelle que les deux civilisations ont entretenu, au fil du temps, des relations très étroites, et pas toujours sur un mode conflictuel. Il en reste des traces : Le massif des Maures, Port-Grimaud, Ramatuelle ne sont que des dérivés d'un mot qui veut dire "miséricorde de dieu", ou encore, Les Morin, les Marois, les Moreau sont là pour témoigner de la présence des Maures.

On ne peut pas oublier non plus l'apport remarquable des musulmans dans toutes les disciplines du savoir : architecture, art, littérature, algèbre, astronomie, géographie, médecine. Averroès, Avicenne, Alhazen, Razès⁽³⁾, médecins, mathématiciens, philosophes, physiciens... J'ai la faiblesse de croire que le siècle des Lumières n'est pas tout à fait étranger au siècle d'Averroès et que, malheureusement, on oublie qu'il fut l'introduit, d'Aristote dans sa quasi-totalité, à l'exception de l'œuvre politique. Quand on a célébré, il y a quelques années, le 8^e centenaire de la Sorbonne, on a oublié de dire qu'à la faculté des arts de Paris on discutait les thèses d'Averroès et que l'on prit position pour ou contre.

*Cette influence s'est également manifestée dans les arts : Marie-Adélaïde de France se pavanait à la cour habillée à l'ottomane, parce que c'était à la mode. En ce qui concerne l'art lyrique, n'oublions pas que *Shéhérazade* de Rimski-Korsakov, ou *les Arabesques* de Debussy ou encore *l'Enlèvement au sérail* de Mozart, témoignent de la forte interpénétration culturelle de l'époque. Aujourd'hui, ces courants de pensée sont passés sous silence dans les débats entre érudits.*

La condition féminine

Dans ce registre, le musulman que je suis se trouve dans une situation on ne peut plus inconfortable, parce que dans les

contrées islamiques, je n'ai pas dit dans l'Islam, la situation de la femme est une situation infra humaine. Elle est considérée comme un être mineur, parfois elle est emmurée, moralement ou civilement. Cette situation n'a que trop duré et le paroxysme de cela nous l'avons connu avec les talibans. (...) La question qui se pose est de savoir si cette culture est due au machisme, au sexisme, à la misogynie des hommes, ou si elle est structurale, propre à l'islam ? (...) Qu'est-ce que l'islam dit ? En gros, il y a quatre passages durs envers la femme. Je tiens à préciser simplement qu'ils ne sont ni plus durs ni moins durs que ne le sont le Lévitique, les écrits pauliniens (de Saint Paul). Si l'on prend par exemple "l'Épître aux Corinthiens", il est dit que si une femme n'est pas voilée, "c'est comme si elle était tondue, et comme il n'est pas préférable d'être tondue, il est préférable d'être voilée". Cela sous-entend quoi ? Que le milieu étant le même, l'ambiance et la mentalité étant les mêmes, le Coran est le continuateur de ce qui précède : on a une même famille de pensée et de comportements. Donc il y a des incidences sociales.

Le témoignage est un cas de figure particulièrement intéressant

L'histoire dit qu'en cas de témoignage il faut deux femmes pour un homme, parce que la femme est considérée comme émotive. Admettons. Mais la femme témoignant pour une demi-part, c'était un progrès spectaculaire par rapport à celles qui ne témoignaient pas jusqu'en 1945. Marie Curie, prix Nobel de physique et de chimie, ne votait pas et ne témoignait pas, alors que la femme musulmane libanaise et turque était électrice dès 1935 et éligible en 1937. Le plus grand pays musulman, du point de vue démocratique, l'Indonésie, est dirigé par une femme. Le Bangladesh est dirigé par une femme et le chef de l'opposition est une femme. Le Pakistan est dirigé par une femme, la Turquie a été dirigée par une femme.(...) On oublie qu'à travers l'histoire il y eut des sultanes qui ont dirigé l'Égypte ou la Perse. Le plus grand maître de tous les temps, Ibn Arabi ⁽²⁾, né en 1165, mort en 1240, avait deux maîtresses au sens de professeurs. Ce sont elles qui lui ont inculqué le savoir qui fut le sien. Il faudrait prendre en considération que ce qu'on pourrait appeler l'émancipation est quelque chose de très récent dans l'histoire par rapport



MATHEU CARRON

au mouvement de l'évolution. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas continuer dans cette direction, parce que c'est le respect de la dignité humaine.

Dans le Coran, la femme n'est pas née de la côte flottante de l'homme

Dans l'histoire, nous ne trouvons pas, théologiquement parlant, que la femme est comptable de nos malheurs, qu'elle est responsable du péché originel et qu'elle a été tentatrice à son tour. De même, pour nous, elle n'est pas née de la côte flottante de l'homme. Il y a l'androgynie originel, coranique parlant : "Adorez votre Seigneur qui vous a créés d'une même âme unique et qui a instauré entre vous amour et miséricorde. Vous êtes une vêtue pour elles et elles sont

une vêtue pour vous." La chambre nuptiale est considérée comme un sanctuaire, parce que l'attrait physique entre homme et femme participe de l'amour divin, et c'est une volonté, je dirais, de cicatriser la première blessure due à cette séparation première de cet androgynie du début.

La polygamie

Replacé dans le contexte du Coran, la polygamie prend également un tout autre sens. On peut parler de la tétragamie, une polygamie à quatre femmes. À une époque où la polygamie était anarchique, qu'il s'agisse des femmes de Salomon ou de David, les ramener à quatre, c'est une frustration pour l'homme et un progrès spectaculaire pour l'époque. Il faudrait lire tout de même le passage in extenso :



SHINJI MITSUNO

“Dans le cadre de la prise en charge des veuves et des orphelins, il vous est possible d’épouser parmi celles qui vous plairont, une, deux, trois ou quatre femmes, à condition que vous soyez équitable. Comme vous ne pourrez être équitable, alors une seule épouse vous est meilleure. C’est la conduite la plus proche de la justice, car Dieu n’a pas placé deux cœurs dans la poitrine de l’homme.” Il s’agit d’une circonstance bien particulière dans le cadre de la prise en charge des veuves et des orphelins, assujettie à des conditions draconiennes, à commencer par l’équité, dans tous les sens du terme : équité matérielle, charnelle, affective, et sentimentale. Ce texte montre qu’il y a là une stricte monogamie à laquelle les hommes sont conviés.

Le port du voile

À l’époque, le voile avait pour fonction de protéger la femme, car les cheveux étaient un symbole érotique fort. Il fallait donc les cacher pour éviter que les hommes ne fantasment dessus. De nos jours, cette symbolique a perdu de sa puissance. Et l’équivalent du voile pourrait aisément se trouver du côté de l’honneur, de la pudeur, de la vertu, de l’acquisition du savoir, de l’amour du beau, et par le fait d’être en harmonie avec soi-même et avec les autres.

La collusion entre le politique et le religieux

Je mets quiconque au défi de trouver le moindre verset coranique qui parle de “religion et État”. Pour être honnête jusqu’au bout, les intégristes vont vous brandir un passage coranique qui dit : *“Celui qui ne gouverne pas selon ce que Dieu a prescrit est un mécréant.”* Sauf qu’il s’agit d’une escroquerie qui porte sur le terme de “gouverner”. S’il devait y avoir une manière de diriger la

citée bien définie coranique parlant, alors pourquoi assiste-t-on, de nos jours, à une pléthore de régimes antinomiques entre eux, se réclamant tous de l’islam, depuis la monarchie de droit divin, jusqu’au marxisme léniniste, de type matérialiste et athée. La seule question qui se pose est de savoir s’il y a une incompatibilité entre la laïcité et l’islam ? La réponse est qu’il n’y en a pas ; cette volonté de diriger la cité n’est qu’une manipulation du fait religieux.

Ce qu’il en est de la fatwa

Razès ⁽¹⁾, célèbre médecin, a écrit des choses bien plus problématiques, bien plus blasphématoires que *Les versets sataniques* de Salman Rushdie, et il n’est pas le seul dans ce cas-là. Personne, pour autant, n’a appelé à son assassinat. Il est mort de sa belle mort dans son lit.

Je ne vois pas pourquoi, des siècles plus tard, un individu appelle au meurtre d’un autre. Cet appel-là nous a causé, à nous musulmans, beaucoup plus de torts que la fiction de l’écrivain anglais. Vous ne trouverez pas la moindre allusion qui consiste à punir de la peine capitale celui qui abjure sa religion.

Quel est le sens exact des mots que nous entendons ?

► Le djihad n’est pas une guerre sainte, le “grand djihad” est l’effort intérieur mené par le croyant sur la voie de l’islam, célébrant ainsi le mérite de celui qui chaque jour repousse les tentations et recherche la meilleure connaissance. Par extension, ce terme a été utilisé pour désigner le combat mené par les musulmans repoussant les assauts de leurs ennemis.

► La fatwa n’est pas une condamnation à mort, c’est un avis juridique autorisé, non contraignant puisqu’il constitue une opinion, délivré par un savant musulman

dont les connaissances religieuses lui permettent de fournir des avis juridiques sur des situations inédites.

L’islam est basé sur ces cinq principes

> **La profession de foi** : il faut témoigner que nul autre que Dieu ne peut être adoré et que Muhammad est le prophète de Dieu.

> **La prière 5 fois par jour** : elle permet de se ressourcer, de louer Dieu, en récitant des versets (sourates) du Coran consciencieusement et parfaitement.

> **Le jeûne pendant le mois de ramadan** : à chaque instant pendant le jeûne, le musulman réprime ses passions et ses désirs. C’est un moyen pour lui de se purifier et de gagner le pardon de Dieu.

> **L’aumône** : ce terme signifie accroissement et, par extension, purification de la richesse. Cette institution a pour but de purifier l’âme du croyant de l’avarice, l’avidité, la convoitise et de cultiver l’esprit de partage et de sacrifice.

> **Le pèlerinage à la Mecque**, une fois dans sa vie, si cela est économiquement et physiquement possible.

L’islam et le christianisme n’ont pas des origines différentes.

Les musulmans croient en la succession de prophètes depuis Adam et avec lui Noé, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Moïse, Aaron, David, Salomon, Élie, Jonas, Jean le Baptiste et Jésus, que la paix soit sur eux. Mais le message final de Dieu pour l’homme, la confirmation de l’éternel message et la synthèse de tout ce qu’Il a révélé avant fut révélé au prophète Muhammad par l’archange Gabriel. ■

NOTES

1. *Alors c’est quoi l’islam ?* Livre de Ghaleb Bencheikh, aux Presses de la Renaissance, 2001

2. Ibn Arabi : www.fraternet.com/magazine/etre1504.htm

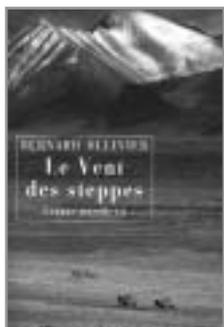
3. Razès : célèbre médecin, a écrit un livre, nommé *Al-Hawi*, ce qui signifie “le texte complet”, qui a été l’un des manuels les plus étudiés à l’école de médecine de Paris, particulièrement son 9^e volume sur la pharmacologie. Razès a aussi écrit un traité sur la rougeole et la variole appelé *De Peste ou de Pestilentia*, qui fut traduit en latin en 1565 ap. J.-C. C’est un chef d’œuvre de la médecine clinique (Browne 1962). Il décrit la différence clinique entre les deux maladies de façon si frappante que rien depuis n’y a été ajouté (Les Clés 1971).

PAS À PAS

VERS LA LIBERTÉ

Conférence de Bernard Ollivier

“Tout a commencé il y a cinq ans. J’ai reçu un petit mot de la Sécurité sociale me disant : “Il faut liquider votre retraite”. Le mot “liquider” a créé chez moi une véritable panique, je me suis senti moi-même “liquidé”, d’un seul coup inutile. J’ai fait une carrière de journaliste, journaliste politique puis journaliste économique et j’ai beaucoup aimé ce métier. Il y a cinq ans, mes enfants sont partis, ma femme était décédée quelques années auparavant, et j’ai ressenti d’un seul coup un immense vide et un questionnement. Que vais-je faire de cette dernière partie de ma vie ?



J’avoue que, très occupé par mon métier, je n’y avais pas pensé une seconde. J’avais bien ouvert un dossier pour y mettre des idées pour quand je serai à la retraite. De temps en temps, je me disais : quand je serai à la retraite, je ferai ça et puis ça. Mais quand j’ai ouvert

le dossier, eh bien il était vide, à part deux papiers : “Je me perfectionne aux échecs” et “Je ferai partie d’une chorale”, ce que j’avais déjà fait. Ensuite, il n’y avait rien.

Je découvre “le temps”

Rien qu’une constatation : je ne sais pas du tout ce que va être ma retraite. Je découvre à moment-là “le temps”. Quand on est à la retraite, on a “le temps”. Comme je suis un homme toujours pressé et quelque fois en retard, comme ce soir (rires), je décide de me donner du temps et de faire quelque chose qui me trotte dans la tête : la route de Saint-Jacques de Compostelle. Je suis passionné par l’histoire, par l’histoire des hommes et je me pose plein de questions sur cette route sur laquelle au Moyen Âge, chaque année, un million de gens venus de tous horizons se rendent jusqu’à ce lieu de péleri-

**Le 23 mai 2003,
une conférence a été donnée,
au centre culturel de la SGF**

à Paris, par

M. Bernard Ollivier.

Nos lecteurs

se souviendront de l’interview

présenté en janvier 2002

(3^e Civ’ n° 485, p. 22).

Il avait alors abordé

les motivations qui l’avaient

amené à la marche à pied

et nous rappelait

l’histoire de la route de la soie.

Cette fois-ci, il nous emmène

sur le chemin qu’il a choisi,

le chemin de l’humanisme.



MARIUS LEMARIE

nage et en reviennent à pied. Pour moi, c’est quelque chose d’extraordinaire, d’incompréhensible. Je ne suis pas croyant et j’ai envie de comprendre cela.

Comme je vais assez vite de la pensée à l’action, je suis en retraite en février et, en avril, je pars.

Je prends mon sac à dos, je mets mon trousseau de clés dans la boîte aux lettres et je quitte Paris. La route fait près de 3 000 km que je ferai pas à pas.

Un plan de réflexion simple

Je pars pour comprendre ce que c’est, mais aussi avec un plan de réflexion. Il est simple : pendant un mois je fais un bilan sur ma vie, puis pendant un mois je me pose de vraies questions sur ce que j’ai envie de faire, sur ce qui motive vraiment dans la vie et, quand j’arrive, je décide.

D’abord, je découvre l’extrême bonheur de la marche à pied, de la marche solitaire. Je n’avais jamais marché. J’ai fait du sport à diverses reprises pour des raisons thérapeutiques. À 18 ans, j’entrais à l’hôpital avec une tuberculose. En sortant, on m’expliqua que si pendant une dizaine d’années je n’allais pas au soleil, je ne faisais pas de sport, ne fumais pas, ne buvais pas, j’avais une chance de m’en sortir.

Ce n’étaient pas des propos en l’air puisque mon voisin de chambre est mort peu après. Je décide alors de tenter le tout pour le tout : je m’inscris pour passer le professorat d’éducation physique et, pendant deux ans, je fais une à deux heures de sport par jour. Je sors, j’emmène mes petites amies au bal et je me mets à fumer. Deux ans plus tard, le médecin me dit : “Tu es miraculé”. Aussitôt, j’arrête de faire du sport, ce n’est plus nécessaire ! [...]

Quand je suis parti sur la route de Compostelle, je n’avais pas de capacités particulières pour marcher mais je me suis aperçu qu’en fait, on est fait pour cela. Pour marcher, on met un pied devant l’autre et, comme dit la chanson, on recommence. Cela se passe très bien. Je découvre que c’est en même temps un élé-

ment de réflexion très profond, c'est-à-dire que l'on est effectivement face à soi-même. Et puis j'ai découvert, le soir dans les gîtes, les rencontres. Les gens qui sont sur la route de Compostelle sont des gens très intéressants, ce sont des gens qui sont en recherche, ce ne sont pas des gens ordinaires. Ce ne sont pas des gens qui n'ont pas de problèmes, ce sont des gens qui ont des problèmes et qui cherchent des solutions, et je dirais que les discussions le soir sur la route de Saint-Jacques de Compostelle étaient toujours très riches.

Qu'ai-je fait ?

Qu'est-ce que je veux faire ?

Et donc, tout en marchant de Paris jusqu'au Puy-en-Velay, tous les matins, en partant, je fais mon bilan. Qu'as-tu fait de bien, qu'as-tu fait de mal, où t'es-tu trompé, où aurais-tu pu mieux faire... et je ne décroche pas. Pendant un mois je me repose la question chaque matin. Bien entendu ce n'est pas une interrogation permanente, je pense aussi à autre chose, quand un renard me passe entre les jambes ou que je vois tourner un aigle, je ne peux pas faire autrement que de regarder, découvrant des paysages fabuleux. Pendant un mois, le mois suivant, je me demande : qu'ai-je vraiment envie de faire dans la vie ? J'essaie d'y répondre d'une façon simple. Je me rends alors compte que je suis un homme heureux. J'ai eu de la chance.

Je suis né dans une famille pauvre mais où il y avait beaucoup d'amour. Nous étions sept enfants, mon père n'a jamais été payé plus cher que le Smic, les fins de mois étaient parfois difficiles mais il y avait beaucoup d'amour, beaucoup de joie. Ensuite, j'ai eu le bonheur de rencontrer une femme merveilleuse avec laquelle j'ai eu deux enfants qui se portent bien et j'ai fait un métier qui m'a passionné, ce qui fait que tout au long de ma vie je n'ai jamais eu le moindre doute pour me lever le matin, je me levais avec plaisir pour faire des choses qui correspondaient tout à fait à mon tempérament. Je me suis dit : *"J'ai eu beaucoup de chance. À 60 ans je suis en pleine forme."*

Je marche 30 km par jour sans problème avec un sac qui n'est pas très léger et je me dis : *"Dans le fond, la chose la plus intéressante que je pourrais faire, c'est aider des gens qui n'ont pas eu cette chance, des jeunes."* À ce moment-là, le hasard fait bien les choses, j'entends parler de deux jeunes délinquants qui marchent sur la

route de Compostelle avec un adulte. J'entends parler d'eux dans le Forez, un soir. Ils avaient fait étape à cet endroit quinze jours plus tôt. Je décide de les rattraper. J'avais découvert que la marche est un facteur de réflexion fort, et que cela s'adapte parfaitement pour des jeunes délinquants.

Je pars tellement vite, j'essaie tellement de les rattraper qu'à un moment je les dépasse ! Je ne les vois pas parce que eux campent et que moi, je descends dans les gîtes. Mais, arrivé à Compostelle, ma décision est prise : premièrement, je vais marcher ; deuxièmement, je vais m'occuper de jeunes délinquants.



MICHELE ARCIDIACONO

Faire la "route de la soie" demande une préparation minutieuse

Je vais donc marcher. Je rentre en France en juillet et je me mets immédiatement à préparer ma prochaine route, la "route de la soie" : 12 000 km. Je décide de la faire par petits bouts de 3 000 km, assez proches de ce que je viens de faire. Sur une carte, je découpe la route en quatre morceaux et je me lance, c'est-à-dire que je me mets à chercher des cartes, à lire, à chercher des gens qui connaissent les pays que je dois traverser, et je prends des cours de turc puisque ma première grande partie sera la traversée de la Turquie.

Un déplacement vers les autres

En avril de l'année suivante, huit mois plus tard, je traverse le Bosphore en me disant que je suis un peu cinglé, que je n'irai jamais jusqu'au bout mais qu'après tout, je peux essayer. Je marche et je découvre à la fois le paysage, la rencontre et la marche à pied. Je dirais que la marche à pied c'est un déplacement vers les

autres. Quand on arrive quelque part on est à hauteur d'homme, la relation se fait tout de suite, il n'y a aucun obstacle, et surtout pas la vitesse, entre l'homme qui est dans son champ et l'homme qui passe. On dit à un paysan : *"Bonjour"*, et il répond *"Bonjour"* et il dit *"Et tu vas où ?"* et on répond *"À tel endroit."*

– *"Tu viens d'où ?"*

– *"Je viens de tel endroit."*

– *"Comment ? D'aussi loin, incroyable ! Viens à la maison, on va prendre un thé et tu vas me raconter cela"*. Et je découvre l'extraordinaire hospitalité du monde musulman que je ne connaissais pas. Je la découvre d'une façon très concrète,

c'est-à-dire que je suis parti avec une telle confiance dans cet espoir que j'ai pris un risque supplémentaire, je suis parti sans une toile de tente en me disant : si je ne trouve pas à me loger, je dormirai dehors. Ce qui n'est pas évident parce que, en avril, il pleut beaucoup en Turquie, mais j'ai été accueilli tous les soirs par des gens grâce à une technique que j'ai très vite mise au point. J'arrive dans un village, je vais sur la place centrale, je pose mon sac et je m'assieds et, au bout de quelques minutes, des enfants arrivent et me demandent : *"T'es qui ? Tu viens d'où, tu vas où ?"* et ils repartent en courant... en trois minutes, tout le village est au courant (rires). Arrivent des hommes et, en général, ceux qui m'adressent la parole ce sont les vieux, les anciens. Ils me posent des questions et, au bout de dix minutes, une personne dit : *"Tu viens chez moi"*, et cette personne acquiert soudain un prestige formidable parce qu'elle accueille l'étranger. Ainsi, tous les jours, j'entre dans une famille et je découvre le pays de l'intérieur, à travers sa culture, ses croyances.



Quelques membres de la SGF accompagnés de M. Frédéric Chiba posent autour de M. Bernard Ollivier avant la conférence

SATOSHI YOSHIDA

Grâce à mes quelques cours de turc, j'arrive à comprendre des choses mais la majeure partie c'est par l'observation, alors que je suis en immersion totale... Par quelque chose qui est sans doute un peu miraculeux je suis allé jusqu'au bout et le plus souvent j'ai été merveilleusement accueilli par les gens.

La marche, une drogue ?

Quand vous marchez beaucoup, tous les jours, vous arrivez à vous saturer d'endorphines, une substance très particulière, une sorte de drogue naturelle qui vous met dans une espèce de bonheur, et il m'est arrivé ce qui arrive aux plongeurs en eau profonde : l'ivresse des profondeurs. Souvent, ils continuent à descendre jusqu'à ce qu'ils meurent. Eh bien, moi, j'ai marché et j'ai failli mourir. À un moment j'ai dépassé la dose prescrite et je suis tombé évanoui au bord de la route. J'ai été rapatrié en ambulance... Mais je me suis rétabli et l'année suivante, je suis reparti de l'endroit où j'étais tombé le nez dans l'herbe car je ne voulais pas perdre un mètre de cette route de la soie qui m'enchantait.

L'arrivée

La deuxième année, je suis allé jusqu'à Samarcande. La troisième année, je suis reparti de Samarkand, j'ai traversé le sud du Kirghistan, les contreforts du Pamir et la Chine. J'ai marché pendant trois semaines avec un véritable bonheur, dans des paysages incroyables, entre 2800 et 3000 m d'altitude, dans des solitudes extraordinaires.

J'ai fait des rencontres avec des nomades qui m'accueillaient dans des yourtes et j'ai atteint les sommets de l'hospitalité nomade. Puis je suis passé en Chine et

j'ai longé le désert du Takla-Makan jusqu'à Tourfan, oasis très célèbre de la route de la soie. Pour finir, l'an dernier, je suis arrivé à Xi'ang.

Je visais depuis quatre ans une tour carree située au centre de la ville, la Tour de la cloche, qui annonce les heures. Je visais cette tour depuis quatre ans. Quand je suis arrivé, j'ai été déçu parce que je devais descendre de mon petit nuage. J'avais connu de grandes trouilles et de grands bonheurs, j'avais fait des rencontres merveilleuses, je m'étais fait en quelques heures des amis extraordinaires et voilà, c'était fini.

L'association Seuil

En mai 2000, j'avais créé l'association Seuil qui a pour objet de faire franchir le seuil de la société à des jeunes qui, précisément, piétinent devant. Il a fallu deux ans pour la mettre sur pied, trouver un certain nombre de gens qui m'aident, des interlocuteurs au niveau de l'administration de la justice et acquérir une certaine crédibilité pour pouvoir emmener des jeunes (entre 16 et 18 ans ainsi que parfois des "jeunes majeurs" qui demandent à être considérés comme mineurs jusqu'à 21 ans) qui nous sont confiés par des juges. Nous avons organisé les premières marches l'année dernière. Deux fois deux jeunes avec un accompagnant. Cette année, nous avons programmé 5 ou 6 marches. Nous sommes en train de créer des antennes régionales, et je pense que d'ici quatre ou cinq ans il y aura sept ou huit associations Seuil dont chacune fera marcher un certain nombre de jeunes.

Des jeunes à la limite de l'autisme

Je dois dire que nous avons fait des erreurs dans les premières expériences. La moitié seulement des jeunes sont allés jusqu'au

bout mais nous avons constaté à quel point c'est une école formidable. Ces jeunes qui sont complètement perdus, à la limite de l'autisme, qui n'ont absolument aucune confiance dans les adultes, à l'issue de la marche, s'épanouissent comme des fleurs. Au retour, ils arrivent et ils sont bavards comme des pies, ils ont des projets alors qu'au départ ils étaient incapables de penser jusqu'au lendemain et je veux dire que la marche fonctionne vraiment comme une thérapie pour ces jeunes. Pendant environ un mois, ils se débattent et cherchent par tous les moyens l'échec. Ils sont tellement habitués à l'échec qu'ils y trouvent un refuge. Si on arrive à leur faire passer ce cap, il y a ensuite une phase de construction. Peu à peu, ils acquièrent des repères, eux qui n'en n'avaient aucun. On se lève le matin à six heures sinon il fera trop chaud à midi. On plie le matériel, on fait le petit déjeuner, puis on marche. On fait des achats pour le déjeuner et le dîner, puis on marche. On plante la tente et on fait le feu, on fait à dîner... ils entrent dans une espèce de vie régulière qu'ils n'ont jamais connue. Quand on les prend, ils se couchent à six heures du matin et se lèvent à cinq heures de l'après-midi. Ce sont des jeunes avec qui la justice considère qu'il n'y a plus rien à faire, des jeunes avec qui on a déjà tout essayé. La méthode est extraordinaire. Nous ne l'avons pas inventée, elle est expérimentée depuis vingt ans par une association belge qui obtient 60 % de réinsertion définitive c'est-à-dire que 80 % vont jusqu'au bout, dont 20 % récidivent après le retour. 60 % sont définitivement sortis de la délinquance et la justice n'entend plus parler d'eux. Notre chiffre à nous est plus près de 50 %. Nous arriverons naturellement à ces 60 % quand nous aurons compris un certain nombre de choses. C'est compliqué à développer, mais quand on voit revenir



MARIUS LEMARÉ

des jeunes qui ont réussi, c'est très encourageant.

La marche est un lieu de liberté

Une quinzaine de personnes sont actives autour de moi. Mon éditeur nous fait un peu de promotion car je donne mes droits d'auteur à l'association. Je n'avais pas vraiment besoin de cet argent-là et mes livres ont marché fabuleusement. Donc nous avons de l'argent pour faire marcher les jeunes en attendant que la justice soit convaincue de l'efficacité de la méthode et qu'elle puisse mieux nous aider. Cela coûte trois, quatre, cinq fois moins cher que la prison et c'est dix fois plus efficace. **La prison est un milieu criminogène, la marche est un lieu de liberté, mais il faut convaincre les gens.**

Ces jeunes ont grandi dans des conditions absolument abominables. Par exemple, l'un de ces jeunes a été battu pendant trois ans par son beau-père, le juge l'a retiré et confié à son père et pendant trois ans il a été battu par sa belle-mère. Il y a une sorte de logique qui fait qu'à un moment ces jeunes se sentent mieux dans la rue parce qu'ils souffrent moins et mais à partir du moment où ils sont livrés à la rue, ils basculent dans la délinquance. L'injustice consiste à juger coupables ces jeunes qui en fait sont d'abord des victimes.

Les gens découvrent notre association. Environ 150 personnes ont adhéré ces temps-ci, ne serait-ce que par une participation financière. Il y a encore une longue marche pour arriver à convaincre que c'est une méthode plus efficace que celles que l'on a actuellement. ”

QUESTIONS-RÉPONSES

Vos rapports avec la Justice ?

Nous sommes habilités par la Protection judiciaire pour la jeunesse (PJJ), une des directions du ministère de la Justice. Ce sont des juges qui nous confient ces jeunes placés, à la suite d'un certain nombre d'actes délictueux, sous la protection de la PJJ par une ordonnance de placement provisoire pour une durée de quatre mois maximale.

Nous allons aussi voir les parents, quand il y en a, car ils doivent être d'accord. Ces jeunes sont volontaires mais ils ne marchent pas par plaisir. Ils sont extrêmement esquintés, versatiles, ils changent d'avis au bout de huit jours et il faut les pousser, mais nous refusons tout jeune qui n'est pas volontaire.

Nous précisons au jeune que nous ne sommes ni des gardiens de prison, ni même des éducateurs. C'est la marche qui se charge de les éduquer parce que la marche les amène à une sorte de réflexion. Il y a simplement une personne qui marche avec eux, un accompagnant. Mais c'est très élaboré comme méthode, ils sont suivis d'un bout à l'autre par un petit groupe de gestion comprenant un responsable de l'ensemble de la marche, un psychologue et des parrains (des gens que les jeunes nous désignent, avec lesquels ils peuvent encore dialoguer). Il y a aussi des co-marcheurs, bénévoles qui pendant une semaine vont marcher avec les jeunes pour rompre un peu le face à face avec l'accompagnant qui, lui, est avec eux durant quatre mois, jour et nuit...

Vos rapports avec les jeunes ?

Les jeunes ont deux obligations : marcher à l'étranger, pour faire une rupture, et ne pas emporter de musique. Ce qui les oblige à réfléchir. Nous considérons que c'est le jeune, même s'il a 16 ans, qui est en charge de sa propre vie et que nous n'avons pas à nous immiscer dans sa décision. Bien sûr, on utilise quelques petites astuces, du genre : "On en parle demain matin", et le lendemain il a oublié. À deux reprises le groupe de gestion, qui a la fonction éducative, se rend sur place ; c'est une des choses qui nous coûtent le plus cher, avec le déplacement des co-marcheurs. Les jeunes et l'accompagnant ont chacun dix euros par jour pour manger et assurer leurs frais, plus 3 euros d'argent de poche.

Il faut savoir que ces jeunes sont encore dans le délit, bien entendu. Une fois, l'un d'eux a volé un couteau. L'accompagnant s'en est aperçu, il est allé payer le couteau et a fait son rapport, comme chaque semaine, au groupe de gestion et au magistrat. C'est un rapport public dont le jeune a connaissance. On ne punit pas on dit par exemple : "Tu as volé une personne et donc ta relation avec cette personne est devenue impossible parce qu'en la volant tu as eu un bénéfice et lui, une perte. Deux personnes qui ont eu, l'un un bénéfice et l'autre une perte du fait d'un acte, ne peuvent pas avoir une relation normale, donc tu vas réparer. Et puisque nous te donnons 3 euros par jour comme argent de poche, pendant vingt jours tu vas rendre un euro jusqu'à ce que nous soyons rentrés dans nos frais."

Nous leur mettons aussi 3 euros de côté

chaque jour pendant les 120 jours qu'ils marchent. Cela fait pour eux une grosse somme dans la cagnotte. Au retour, nous faisons avec le jeune un état du matériel confié car il n'y a que les chaussures qui soient données, le reste est prêté. Si nécessaire, on fait réparer le matériel endommagé en prenant sur sa cagnotte, puis on fait les comptes avec lui. **Il y a tout un environnement psychologique où il y a discussion mais pas violence.** De leur côté, les co-marcheurs ont pour rôle non seulement de soulager l'accompagnant, mais aussi de faire parler les jeunes, une démarche essentielle.

Il y a combien de jeunes dans un groupe ?

Deux jeunes avec un accompagnant. Trois jeunes, c'est une bande. Ils sont tous dans un rapport de violence extrême, pour des raisons de survie d'ailleurs, sinon ils n'auraient pas pu survivre à ce qu'ils ont vécu la plupart du temps, ou ils seraient devenus fous (c'est arrivé).



Donc à trois, il y a tout de suite un rapport de dominant-dominé qui s'installe. Le dominant fait porter son sac par le dominé et, au milieu, le troisième joue un coup à droite, un coup à gauche.

Nous choisissons en outre deux jeunes qui n'ont pas la même problématique. Si nous prenons deux voleurs de voiture, ils ne feront pas beaucoup de kilomètres à pied !

"La marche est une marche vers la liberté".

Si le jeune va jusqu'au bout, il n'ira pas en prison. Le magistrat s'engage. Et nous allons plus loin. Par exemple, nous avons des contrats avec l'EDF qui s'est engagé à prendre un certain nombre de jeunes en formation et à les aider à trouver un



HARRIUS LEMARIE

travail. En effet, la véritable réinsertion, ce n'est pas la marche qui la leur donne, la marche leur permet de trouver des repères, de se reconstruire. Mais il est évident que si on les renvoie dans leur cité, dans leur famille à problèmes, six mois après ils récidivent. La véritable réinsertion consiste à avoir un métier, à gagner sa vie et à être autonome.

L'association belge vous aide-t-elle ?

La Belgique est très en avance sur le plan social par rapport à la France, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de délinquants en Belgique. L'association dont j'ai parlé est néerlandophone. Elle a un gros appui de la part du ministère de la Justice belge néerlandophone. Elle n'a pas de problèmes d'argent, le ministère leur dit : je vous donne de quoi couvrir vingt voyages cette année. Maintenant, essayez d'amener le plus possible de jeunes jusqu'au bout.

Nous, le ministère nous dit : je vous couvre une partie des frais quotidiens pour un jeune, mais si ce jeune s'arrête, alors j'arrête de payer. Ce qui suit une certaine logique administrative.

Le problème, c'est que si un des jeunes s'arrête, nous nous retrouvons devant un cas de conscience terrible : faut-il tout arrêter ou bien faut-il perdre de l'argent ? Nous perdons de l'argent et heureusement qu'il y a les droits d'auteur qui nous permettent de boucher le trou, sinon nous serions obligés de renvoyer chez lui le deuxième jeune qui n'a pas démerité.

Les membres de l'association belge nous ont été très utiles puisqu'ils nous ont transmis leur technique, un véritable transfert technologique ! Pour le reste, ils nous ont bien fait comprendre qu'il y a autant de problèmes que de jeunes et qu'il n'y a pas de solution toute faite, c'est du cousu main. Ces jeunes sont tellement déstructurés qu'il faut prendre le problème à zéro et considérer que ce ne sont que des cas particuliers. Ce serait très

bien si on pouvait en prendre quarante, leur faire faire les 2 500 km et au bout obtenir 40 anges. Or, ce n'est pas le cas. Si on en prend quarante, ça devient la caravane de la terreur !

Les coordonnées de l'association ?

Dans notre équipe, il y a la moitié de retraités, la moitié d'étudiants, c'est aussi une équipe très internationale et nous ne sommes pas toujours là. Il vaut donc mieux écrire : **Association Seuil, 35 rue Jussieu, 75005 Paris.**

Pourquoi ce nom ?

Seuil vient du latin *sole*, qui veut dire "semelle". Le mot "seuil" exprime aussi l'idée de faire franchir au jeune, dans le bon sens, le seuil de la société et, dans le bon sens également, c'est-à-dire dans celui de la sortie, le seuil de la prison.

Quand on marche en groupe, comment ça se passe, on parle ?

Pour moi, quand on marche, on marche seul. Pour ma part, marcher n'est pas forcément silencieux. Je chante quand j'ai du plaisir. Quand je marche j'en ai, donc je chante.

Je n'ai pas tellement d'information sur la marche en groupe. Il me semble que c'est un peu une négation de la marche car on ne rencontre plus les autres. Quand vous marchez à plusieurs et que vous arrivez quelque part, vous êtes les étrangers, alors que moi j'étais un hôte du pays. Je l'ai dit, j'ai pris des cours de turc, d'iranien...

Je pense que le pire c'est de marcher avec des amis. Parfois même, après on n'est plus du tout amis ! Il y a un risque, c'est un révélateur.

La vraie découverte c'est la marche solitaire. Je vous conseille de vous fixer un objectif pour vous retrouver le soir et de marcher seul. C'est là que vous tirez le maximum de la marche.

Dans la marche, on marche vers les autres mais on marche surtout vers soi-même.

Faites au moins des parties en marchant seuls.

Le soir, vous vous retrouvez dans les gîtes, où il y a des tables com-

munes : tout le monde parle avec tout le monde, ce sont des conversations remarquables.

Comment cela se passe-t-il entre l'accompagnant et les jeunes ?

Les premiers jours, ils marchent pratiquement en touchant, en tenant l'accompagnant par la main. Nous disons "accompagnant" et non pas "accompagnateur" parce que "accompagnateur" ressemble à "éducateur", et que ces jeunes ont deux bêtes noires dans la vie : les flics et les éducateurs. Ils les considèrent véritablement comme leurs grands ennemis.

Les "accompagnants" ont pour ordre de ne jamais faire la morale. Si un jeune fait une bêtise, l'accompagnant répare et rend compte dans le rapport hebdomadaire, cosigné par le jeune. Celui-ci peut, s'il n'est pas d'accord, écrire lui-même une lettre personnelle et donner son point de vue mais rien n'est caché, tout est public. Plus les jours passent, plus ils prennent de la distance. Au bout de quinze jours, on se met d'accord pour dire que le premier arrivé à un carrefour attend les deux autres (sinon on risque de se perdre : l'un prend à gauche, l'autre à droite). L'objectif est de les amener à l'autonomie complète. À la fin du 4^e mois, ils doivent obligatoirement marcher deux jours tout seuls. Ces jeunes qui se prennent pour des durs, qui roulent des mécaniques, sont terrorisés à l'idée de marcher seuls parce qu'ils ont d'abord une relation très conflictuelle avec tous les adultes, tous. Or là, ils vont se retrouver uniquement avec des adultes ils auront perdu les

copains, ils ne vont pas savoir se diriger, ils vont se perdre, ils sont en pays étranger et donc ils refusent, ils refusent... jusqu'à ce qu'à un moment l'accompagnant leur dise : "Voilà, je te donne 26 euros pour tes deux jours et on se retrouve devant l'église de tel village. Voilà

la carte." Le jeune part devant, ou derrière, mais lorsqu'il arrive c'est le bonheur !

Pour une fois dans leur vie, ils ont décidé.

Auparavant, ils étaient totalement dépendants de



la bande ou de la famille, ils n'avaient aucune autonomie. Par la marche, peu à peu,

ils découvrent cette autonomie et progressivement se prennent en charge. Ils découvrent aussi la solitude, et certains disent : *"Je n'aurais jamais cru que je pourrais passer deux jours tout seul !"* Pour eux, c'est une révélation.

Le walkman n'est pas autorisé. Une fois l'un d'eux a, à la fin, sorti de son sac deux baladeurs qu'il avait volés sur la route et a dit : *"C'était pas rigolo, c'était pas intéressant, tu ne vois plus le paysage, donc je les ai mis dans le fond du sac et puis voilà."* Dans une situation où un jeune est dans une relation très conflictuelle avec les adultes, seul ce qu'il découvre lui-même a de la valeur. Ce qu'on lui dit il ne l'entend même pas.

Et les jeunes filles délinquantes ?

Nous n'avons pas encore fait de marche avec des filles. Cela paraît très difficile pour une jeune fille de faire 2 500 km, sac au dos, dans un pays étranger, cela les effraie. Mais nous avons l'expérience des Belges : le groupe comprend une fille avec une accompagnatrice. Ces jeunes filles sont vraiment cassées. Leur passage à la délinquance s'est presque toujours fait après un viol ou après des incestes... elles ont donc un déficit affectif immense, et si vous en mettez deux avec une accompagnante, elles entrent immédiatement en conflit l'une contre l'autre pour essayer de capter l'attention l'accompagnante et, contrairement aux garçons, elles ne lâchent jamais. Par contre, en marchant seule avec une accompagnante, la jeune fille développe une écoute et parle. La relation en duo entre un garçon et un accompagnant inspire des craintes à la justice à cause de l'homosexualité. Mais le tamis est fin. Par exemple, sur 130 accompagnants sélectionnés, on en retient cinq seulement.

Que faites-vous en cas d'agression, de la part des jeunes ou de voleurs du pays ?

On donne une formation aux accompagnants. Si un des deux jeunes devient agressif, il faut gérer le problème. C'est arrivé une fois. Un accompagnant s'est retrouvé avec un couteau à cran d'arrêt sur le nombril. Il s'en est débrouillé. Effectivement, c'est un risque.

Quand aux voleurs dans le pays, oui, bien sûr mais le plus grand risque c'est les policiers. La seule fois où j'ai été volé c'est

par un policier iranien me menaçant avec un pistolet.

Qui est responsable des jeunes au niveau civil ?

C'est moi qui suis responsable. Je suis le président de l'association. L'accompagnant n'a pas de responsabilité civile par rapport aux jeunes. L'enfant n'est pas confié à l'association, mais à moi. On ne peut pas le confier à une personne morale, seulement à une personne physique.

Comment formez-vous les accompagnants ?

Nous expliquons à l'accompagnant qu'il n'est là que pour veiller au grain. Par exemple, prenons un champ dans lequel pousse du jeune blé. Un jeune passe au milieu du champ. L'accompagnant ne doit pas lui faire la morale. Ce jeune fait une provocation pour essayer de justifier que tous les adultes sont des salauds. Il ne faut pas entrer dans son jeu.

Un autre exemple : un jeune casse une boîte aux lettres. L'accompagnant paye la boîte et le signale dans son rapport. Il ne doit pas céder si le jeune lui dit : *"... déconne pas, je ne le ferai plus..."*

Comment les sélectionnez-vous ?

Nous faisons un premier tri sur dossier. Pour un certain nombre il est évident qu'ils ne sont pas faits pour cela. Nous appelons les autres au téléphone jusqu'à en sélectionner douze. Ceux-la ont un entretien avec 4 personnes qui les met en situation durant une heure. Puis ils passent devant un autre jury composé de psychologues. Ensuite, ils ont une formation, puis un stage préliminaire à la marche qui les prépare psychologiquement et physiquement. Puis il y a une conférence pour voir les points faibles et les points forts de chaque personne.

La route de la soie a-t-elle changé votre vision de la vie ? Est-ce envisageable pour une femme seule ?

Qu'a-t-elle changé ? Je n'en sais trop rien mais mon entourage me le dit. Mes enfants me trouvent plus "cool". C'est vrai que j'ai une approche plus raisonnée, plus calme, je relativise beaucoup de choses.

J'ai beaucoup pensé à la mort.

Avant de partir, j'ai fait mon testament parce que je n'étais pas sûr de revenir, et je dirais que j'ai eu beaucoup de chance parce que deux ou trois fois le boulet est passé très près. Je suis agnostique et

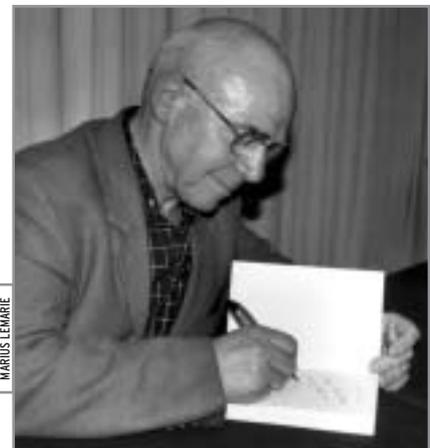
l'approche de cette idée de la mort est douloureuse quand on ne croit pas à quelque chose au-delà. Je pense qu'elle est plus douloureuse que si on a une croyance. Je crois que j'ai changé en cela aussi.

Quand je suis arrivé à 60 ans, je me suis dit : je suis un vieux. Je me suis rendu compte que cette idée n'était en fait que dans ma tête. J'ai marché entre 30 et 40 km ou même entre 35 et 45 km par jour et j'ai découvert que cette espèce de vieillesse n'était que dans ma tête. Il faut la transformer.

Nous sommes dans un pays où le "jeunisme" est cultivé. J'ai découvert des sociétés où les anciens sont presque déifiés, et j'ai trouvé que ni l'un ni l'autre n'est intéressant et qu'il faut considérer les individus à l'unité. C'est une forme de racisme de considérer que tous les jeunes ont des vertus ou le contraire. Donc oui, cela m'a changé.

En ce qui concerne les femmes, je dirais que c'est la Turquie qui est la plus à craindre, et les principales responsables en sont les femmes européennes.

La Turquie est un lieu très touristique où se rendent des femmes seules qui cherchent des aventures. Le problème c'est que les jeunes qui viennent travailler sur la côte pendant la saison retournent ensuite dans leur village en disant : *"Les Occidentales sont toutes des salopes"*, sans aucune nuance. Une femme qui voyage avec un anneau au doigt et un homme ne court guère de risque. En Iran, une personne sur deux est un policier, de même qu'en Chine. Les pouvoirs publics sont attentifs à cause du tourisme. Une femme aura une aventure si elle en a envie, mais autrement elle peut marcher tranquille de Turquie jusqu'à Xi'ang. ■



MARIUS LEMARIÉ

RELIGION & NON-VIOLENCE

Résumé du forum interreligieux organisé par la SGF

Religion et non-violence : les fondements doctrinaux et leur application dans la vie quotidienne

→ Richard Brahimi

La première fois que j'ai entendu parler de non-violence, c'était dans les années 1973, j'avais 17 ans et mai 68 n'était pas loin, les barricades fumaient encore. J'associais alors la non-violence à une attitude passive et résignée. Plus tard, j'ai lu un passage des mémoires de Gandhi qui m'a fait changer d'avis. Quelques jours avant d'être assassiné, il déclara : *"Ai-je en moi la non-violence du courageux ? Ma mort, seule le dira. Si, à la suite d'un attentat, je meurs en priant pour mon assassin tout en gardant présent au cœur le sentiment de la présence de Dieu, alors seulement, il sera possible d'en déduire que j'ai la non-violence du courageux."* (MGP II 327D page 105)

Pour lui, la non-violence est, avant tout, une immense force spirituelle qui s'appuie sur le courage et la compassion. Il dit : *"La non-violence est la plus grande force que l'humanité ait à sa disposition. Elle est plus puissante que l'arme la plus destructrice, inventée par l'homme."*

La non-violence est l'aboutissement de l'humanité, lorsque l'homme surmonte ses plus grandes faiblesses : la haine, la peur de l'autre, l'arrogance, l'avidité, la colère. Il rejoint ainsi le bouddhisme, qui enseigne que c'est la transformation intérieure de l'homme qui est la source d'un grand développement dans la société. Cette transformation intérieure est un autre nom de l'état de bouddha.

Parvenu à l'Éveil, Shakyamuni a rejeté les attitudes extrêmes de l'ascétisme ou de l'hédonisme pour enseigner la Voie du milieu. Elle peut se définir comme la véritable nature du bouddha, celle qui dépasse les opposés, les contraires, car la sagesse du bouddha les réunit, elle éclaire tous les aspects de la vie. Ni matériel (*ke*) ni non matériel (*ku*); l'état de bouddha va au plus profond de la vie (*chu*) et y puise son éner-

Le 29 juin 2003,
au centre culturel européen de
la SGI à Trets (Bouches-du-Rhône),
la Soka Gakkai France (SGF)
a organisé un forum
interreligieux intitulé **"Le
choix de la non-violence"**.

Des pratiquants de traditions
religieuses juives, musulmanes
et chrétiennes étaient invités
à rejoindre des pratiquants
bouddhistes de la SGF
pour échanger leurs points
de vue à propos des moyens
préconisés par les religions
pour contribuer à la paix .



HÉLÈNE BENOÎT

gie et sa force. C'est cette force, cette sagesse, qui permet de transformer les aspects négatifs de sa vie.

Shakyamuni expose ce principe dans le Sûtra du Lotus qu'il enseigne durant les huit dernières années de sa vie.

- Il y révèle que l'état de bouddha existe potentiellement en chacun.

- Il dit que le but de sa venue en ce monde est de montrer un modèle de comportement humain.

- Que l'état de bouddha existe éternellement.

- Et, enfin, il souligne la dignité de toutes les formes de vie.

Les images et métaphores du Sûtra du Lotus sont pacifiques et joyeuses. Il n'y a pas de descriptions de sacrifices sanglants. Le respect et la dignité de la vie sont constamment mis en avant. La bienveillance est constamment présente tout au long des vingt-huit chapitres du Sûtra du Lotus. On peut y lire : *"La chambre du Bouddha est l'état d'esprit d'une grande compassion et d'une grande bienveillance envers tous les êtres vivants. La robe du Bouddha est l'esprit de douceur et de persévérance. Le siège du Bouddha est la vacuité de tous les phénomènes."* (Lotus Sutra, chap. 10, p. 166).

L'autre élément clé du Sûtra du Lotus est l'interdépendance de tous les phénomènes. Chaque organisme vivant est relié à un autre organisme, ainsi rien ni personne n'existe isolément. Chacun contribue donc à améliorer ou à détruire son propre environnement. Plus concrètement, toute personne est responsable de ses actes et de leurs conséquences. Le Sûtra du Lotus encourage à la transformation de l'être humain au plus profond de sa conscience et lui permet de faire surgir une sagesse capable de révolutionner sa vie. Cette révolution humaine transforme les conflits en source de compréhension et de développement, elle transforme les racines mêmes de la violence, la colère, l'avidité et l'ignorance en sagesse et bienveillance.

Nichiren Daishonin, moine japonais du 13^e siècle, par la vie qu'il a menée, a redonné tout son sens au Sûtra du Lotus. Il dit : *"Devenez le maître de votre cœur et ne le laissez pas devenir le maître."* Il encourage déjà à ce que plus tard Gandhi appellera la maîtrise de soi. Le message pacifique du Sûtra du Lotus ne peut donc se réaliser que grâce à la révolution intérieure des individus. Le 3^e président de la Soka Gakkai internationale, Daisaku



Richard Brahimi

Adhérent de la Soka Gakkai France depuis trente ans, il a publié en 1996 un livre sur le bouddhisme. Il dirige à Marseille un établissement qui prend en charge des mineurs en grande difficulté et des jeunes délinquants.



Michel Liebermann

Rabbin, il enseigne la philosophie juive médiévale à Aix-en-Provence. Il intervient depuis plus de vingt ans dans des dialogues interreligieux. C'est en milieu hospitalier, au sein des soins palliatifs, qu'il met sa croyance en action.



Pierre Dufour

Chrétien, membre actif du Mouvement pour une alternative non-violente (MAN), membre de l'Assemblée européenne des citoyens et de l'Institut de recherche sur les résolutions non-violentes des conflits.



Mehdi Zougah

Imam à Aix-en-Provence, depuis trois ans, il participe à des dialogues interreligieux dans la région du Vaucluse. Son intervention, pleine de bon sens, apporte un éclairage nouveau sur la notion de non violence.

Ikeda, écrit au début de son ouvrage *La Nouvelle Révolution humaine*: "Rien n'est plus précieux que la paix. Rien ne procure plus de bonheur que la paix. La paix est le point de départ indispensable à tout progrès de l'humanité."

Les religions contribuent-elles à la paix et comment ?

Les religions peuvent contribuer à la paix si elles sont basées sur le souci du bonheur des autres, le dialogue et la révolution humaine. Le Sûtra du Lotus nous décrit l'attitude du bodhisatva Fukyo. Il était profondément respectueux de chaque personne, car il voyait un bouddha en chacun et ce, malgré les railleries et attaques. Daisaku Ikeda préconise que "La véritable religion existe pour le bien des personnes qui souffrent. Elle doit permettre aux personnes qui sont confrontées à de véritables difficultés de parvenir concrètement au bonheur". Une religion doit contribuer au bonheur des êtres humains. Cette attitude demande courage et persévérance. Il est nécessaire d'agir avec une force spirituelle supérieure à la force physique, comme nous l'a montré Gandhi par son combat de la non-violence en Inde. Nous pouvons agir concrètement par la parole, par le dialogue. Nichiren avait une foi absolue dans le pouvoir de la parole.

→ Michel Liebermann

"Shalom, bonjour" signifie avant tout "paix". Il a aussi pour sens "l'effort à payer" et "l'entière, l'entité des choses".

Pour s'engager sur un chemin de paix, il faut faire des efforts en permanence. C'est ma conclusion, que je vais maintenant développer.

La tradition juive repose sur la Tora, la Mishna, le Talmud et l'Exégèse. Le terme de non-violence n'existe pas dans le judaïsme. Il n'apparaît qu'après le temps

"Une religion doit contribuer au bonheur des êtres humains. Cette attitude demande courage et persévérance"

des Lumières, au 18^e siècle, dans le judaïsme éclairé. Le terme de non-violence n'apparaît pas dans les textes bibliques car c'est un concept. La Tora n'est pas un livre philosophique ni historique, ni un livre législatif mais c'est un livre révélé. Dans un texte du 1^{er} siècle après l'ère chrétienne, Hillel¹ et Shammaï étaient deux maîtres du judaïsme, Un païen vient voir Shammaï et lui dit : "Si tu m'enseignes la Tora, le temps que je reste debout sur un pied, je deviens juif immédiatement". Shammaï lui répond qu'il n'y a pas un principe avec lequel on peut vivre, il faut plus que cela. Alors il va voir l'autre maître, Hillel et lui pose la même question. Hillel lui répond que le temps qu'il tiendra debout sur un pied, il ne fera pas

aux autres, ce qu'il ne voudrait pas qu'ils lui fassent. Pour Hillel, il y a une démarche de progression; l'absolu est inatteignable mais la progression est possible. Dans cette première étape, un principe permet à l'individu de se trouver face à lui-même, et de travailler sur lui-même.

Dans les *Maximes des pères*, on pose la question de la voie droite que l'homme doit suivre. Une réponse propose "tout ce qui est bon pour lui est tout ce qui est bon pour le créateur". Si l'homme est respectueux de son créateur, il va se plier aux commandements (il y en a 613) qui s'adressent tantôt aux femmes, aux hommes, aux gens qui vivent en dehors d'Israël, etc. Personne ne peut tout faire mais chacun peut faire quelque chose. Lorsque tout le monde aura fait sa part, nous aurons un peu progressé. C'est un cheminement derrière une voie, la plus droite, la plus juste et la plus harmonieuse possible, appelée aussi "règle d'or".

La Tora n'a pas de chronologie. Elle décrit des comportements, des typologies, des façons d'être, mêlant le merveilleux et le violent. La violence ne commence jamais dans la rue, elle commence dans le foyer, dans le cœur. Le terme mis en exergue est le mot "shalom", "paix". D'abord, on fait la paix avec son ennemi et non pas avec son ami. Il faut reconnaître l'ennemi intérieur et extérieur.

En quoi les religions peuvent-elles contribuer à la paix ?

Tant qu'une religion est une religion, c'est foutu. Le judaïsme n'est pas une religion,

c'est une manière d'être, une manière de vivre. Ce n'est pas se relier à un divin personnel ou collectif, excluant ce qui reste sur la planète. Quand j'entends que vous êtes plus de 12 millions de bouddhistes dans votre mouvement, et que le peuple juif n'a pas plus de 14 millions d'êtres, on peut se poser la question du nombre. Quand on est lié au politique, peut-on faire du bien ? Peut-on pratiquer la justice sociale, la bienveillance ? Je ne suis pas sûr. Les grandes religions qui se sont accaparé du sabre ou du glaive, n'ont fait du politique que pour prouver la véracité de leur foi, par les armes. À voir l'histoire d'Israël, quand Jérusalem a été détruite par les Romains, par Titus, le peuple juif a été disséminé à travers l'Europe, en Afrique, et plus loin encore, c'est devenu un peuple sans terre, sans armée, sans pouvoir. Il va donc se retourner sur un état portable, souvenir de Jérusalem. En pratiquant des rites de bienveillance, de prière et de justice sociale, il va bâtir une architecture dans le temps et non dans l'espace. L'être juif devient l'architecte du temps et tant qu'il ne pourra pas s'exprimer, il restera replié sur lui-même et de là nous avons appris à balayer d'abord devant notre porte avant de chercher à donner des leçons au monde.

Dès que les juifs ont eu droit à l'accès à la citoyenneté, ils furent les premiers à se battre pour la justice sociale : l'abolition de l'esclavage en est un exemple avec V. Schoelcher. C'est à ce moment-là que les textes prophétiques d'Israël prennent une dimension universelle et non plus locale, clanique ou privée. Comme le dit le Talmud *"Poursuis la juste justice"*.

À ce titre, le début de la Genèse raconte l'histoire de l'humanité, qui va parler au bout de 26 générations pour donner un message à Israël. Elle nous dit que pendant 26 générations ce monde pouvait capter le message du divin, malgré les luttes fratricides qu'il a connues. Il est vain d'avancer sans avoir fait son propre travail sur soi : capter le message, l'entendre et le vivre pleinement, de tout notre corps de façon à devenir plus clair, plus actif, ainsi nous ferons un pas vers la paix.

→ Pierre Dufour

Dans la Bible non plus, il n'est pas question de non-violence mais on voit dans les textes que Dieu est débordant de bienveillance envers les hommes. Deux symboles : celui de Caïn meurtrier de son frère, sur lequel Dieu pose un signe afin

que personne, en le rencontrant, ne le frappe et celui du non-sacrifice d'Isaac, car Dieu intervient pour éviter le sacrifice. Dans le Nouveau Testament, le texte des Béatitudes dit : *"Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés"* ou *"Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront la miséricorde"*, *"Bienheureux les artisans de paix, on les appellera fils de Dieu"*.

Le Christ dit : *"Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime"*, et il précise *"Le plus grand amour est de donner sa vie pour ceux que l'on aime."* *"Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent."* Cela n'est pas facile à faire. À l'occasion du concile Vatican II, de nom-

"Le religieux doit permettre à l'homme de trouver un équilibre entre sa propre violence et sa capacité à faire l'effort d'aller vers la paix"

breux textes de base sont sortis et j'ai été frappé par certains, comme *"Pacem in Terris"* ou encore *"Gaudium et spes"*² qui dit *"Tout acte de guerre qui tend indistinctement à la destruction des villes entières ou de vastes territoires (avec leurs habitants) est un crime contre Dieu et contre les hommes."*

À cette époque, j'étais ingénieur dans l'armée de l'air et je m'occupais d'engins balistiques porteurs d'armes nucléaires. Ce texte m'a fait réfléchir. J'ai pris la décision fondamentale de quitter l'armée qui était incompatible avec mes aspirations profondes. Je fus immobilisé deux mois et j'ai lu des livres de Gandhi, Martin Luther King, Chavez et *"l'Évangile de la non-violence"* de Jean-Marie Muller. La suite de ma vie s'est orientée vers la non-violence, expression la plus concrète de ce qu'il était important de faire.

Comment les religions peuvent-elles contribuer à la paix ?

On pourrait prier de temps en temps ensemble, car si l'on croit à une transcendance, il faut l'invoquer, cet être transcendant. Il faut faire savoir le plus possible collectivement, comme nous le faisons maintenant, que les religions prônent le caractère sacré de la vie, la tolérance, le

respect de l'être humain et le respect des diversités culturelles.

Nous devons combattre au sein de nos religions toutes les tendances conservatrices et fondamentalistes, qui tendent à exclure celui qui est différent. Car ces tendances sont source de division et de discrédit pour nos religions.

Je pense bien sûr, à Ben Laden et Bush qui invoquent leur "Dieu" pour se faire la guerre. Jean-Paul II dit que *"faire la guerre au nom d'une religion est une contradiction"*. Il faut aussi inciter chacun à mener un travail psychologique personnel pour combattre les peurs et idées négatives souvent inconscientes, sources de violence. Gandhi ne dit-il pas que *"tant que nous n'avons pas extirpé toute violence de notre civilisation le Christ ne vit pas"* ?

Au nom de notre foi, vérifions que nos actes sont en accord avec l'esprit et le cœur des textes sacrés que nous avons évoqués.

Saint Mathieu dit que *"le bon arbre produit de bons fruits."* Avant d'entreprendre une action, pensons à cette phrase de Gandhi : *"La fin est dans les moyens comme l'arbre est dans la graine."* Aucune guerre, fut-elle juste, n'est un bon moyen pour construire un avenir de paix. Ne confondons pas non-violence et pacifisme. La non-violence est une attitude active et non attentiste. Le plus important est de réagir dès le début du commencement d'une violation des droits de l'homme ou d'une injustice. Si les représentants des religions prennent tout cela en charge et l'expriment clairement, ils deviendront plus crédibles et plus écoutés.

→ Mehdi Zougah

La paix est omniprésente dans la religion musulmane. Dieu dit dans le Coran : *"Ô hommes, entrez tous dans la paix."* Dieu invite la terre entière à entrer dans la paix. La paix, dans l'islam, se vit dans la soumission à Dieu et la paix recherchée est une paix intérieure et personnelle. Cette dimension intime et individuelle est certainement la plus importante. C'est sur cette question que l'islam s'est bâti.

Pour trouver la paix intérieure, il faut la retrouver avec Dieu, à travers un lien avec lui. Quand on est en paix avec soi, on est en paix avec les autres. Cela amène l'être humain à faire un effort sur lui-même pour intégrer la paix. Est-ce parce que l'islam est la plus jeune des religions qu'il ne nie pas la part de violence dans l'homme ? Il ne peut y avoir d'homme sans violence. C'est choquant, mais c'est la réalité de

l'homme, car un monde, ou un homme, sans violence est un monde, ou un homme, sans paix. Chacun d'entre nous génère de la violence ou est susceptible d'en faire usage. Il y a plusieurs niveaux de violence, mais un regard, l'exclusion, la marginalisation, la haine, l'intolérance sont des violences. La violence se construit autour d'un sentiment de rejet, d'agression.

En quoi les religions peuvent-elles contribuer à la paix et comment agir ensemble ?

Je ne crois pas que la religion puisse supprimer la violence en l'homme. L'objectif de l'homme est de faire en sorte que la violence ne gagne pas le terrain sur la paix. Ce combat se mène tous ensemble, car on ne peut rien faire individuellement. Les hommes doivent, à chaque fois, tenter de s'unir pour faire reculer la violence. Le Coran regorge de versets qui traitent de la violence, avec parfois des termes choquants. C'est parce que ce livre est à l'image de l'homme, imprégné de violence. Tous les prophètes ont été victimes de violence. La religion, elle, n'est ni violente ni porteuse de violence.

Le religieux doit permettre à l'homme de trouver un équilibre entre sa propre violence et sa capacité à faire l'effort d'aller vers la paix. C'est le paradoxe de la pratique de l'islam. Il incite les musulmans à trouver une paix intérieure ainsi que dans leur famille, pour ne pas laisser place à la violence. C'est la paix qui doit occuper le terrain. L'islam se projette sur la société et interdit tout ce qui peut générer de la violence : l'alcool, la drogue, la médisance, la jalousie, l'insulte, la haine, etc.

La société ne peut être en paix si le monde n'est pas en paix. Il y a une dimension universelle. Le Prophète dialogue avec chaque homme, gardant l'idée qu'il ne détient pas la vérité. Il ne peut y avoir de dialogue si on est sûr de détenir la vérité. Trop souvent chacun a le sentiment de détenir la vérité et on ne peut plus discuter avec soi-même, avec sa femme, sa famille et c'est ce qui se retrouve au niveau des États qui s'affrontent. Ces rencontres, comme aujourd'hui, permettent de se protéger de la violence, de mieux se comprendre, de se respecter. Un monde sans violence est utopique, mais on peut construire un monde avec beaucoup, beaucoup, beaucoup moins de violence.



Les intervenants du forum devant les panneaux de l'exposition "Gandhi, King, Ikeda" de la Chapelle internationale Martin Luther King qui fut inaugurée le même jour.

HÉLÈNE

→ **Marie-Lise Rescoussié** (modératrice) Dialoguer exige avant tout l'écoute, l'écoute avec sympathie et empathie afin de comprendre et de voir avec le point de vue de l'autre. C'est à travers ces rencontres interculturelles que de nouveaux sens et de nouvelles valeurs sont négociées et créées, c'est le processus de la création de valeur.

QUESTIONS-RÉPONSES

Le 20^e siècle a connu beaucoup de génocides. Pourquoi parle-t-on de guerre sainte en islam ? Les armes peuvent-elles dissuader de faire la guerre ?

→ **Michel Liebermann** - On lit dans la Tora : "Je présente devant toi la vie et la mort, le bien et le mal, tu choisiras la vie afin de faire le bien pour toi et la postérité." C'est ma référence, un élément de base. Le monde de la solidarité est un monde très pauvre, on n'intervient pas en Afghanistan pour des roses mais pour des intérêts. Les systèmes d'intérêts dominant. Dans l'histoire de l'humanité, on a parfois combattu la violence par les armes.

→ **Mehdi Zougah** - Le *jihad* n'est pas la guerre sainte. Ce n'est pas une obligation perpétuelle. C'est une obligation en cas d'attaque, si l'Islam est menacé. Il n'y a aucune invitation à la violence gratuite dans l'islam. La constitution d'une armée a pour seul but de protéger le message. Le *jihad* n'est pas donné à tout musulman, c'est un droit qui relève uniquement du chef d'État.

Ce que nous vivons aujourd'hui, c'est la décomposition de la société musulmane islamique au profit de nombreux groupuscules, qui reprennent à leur compte le *jihad* et donc le détournent. Il serait injuste de voir chaque musul-

man comme porteur d'un message agressif. Le Coran est un livre d'amour et de paix.

→ **Un participant** - Le *jihad* c'est avant tout une lutte contre ses petites gens, ses faiblesses et ses instincts. Le Coran dit : "Combattez dans la voie de Dieu ceux qui vous combattent et n'agressez point, Dieu n'aime pas les agresseurs." Il ne faut pas confondre l'expansion de la foi basée sur l'engagement des consciences et l'expansion d'un empire, qui n'est que temporel. À l'époque des Abbassides, on disait que s'ils n'envahissaient pas les Byzantins, ce sont les Byzantins qui les auraient envahis. Il faut distinguer les faits historiques des textes sacrés et étudiés. ■

NOTES

1. Hillel l'Ancien : docteur juif (Babylonie 70 av. J.-C. - Jérusalem 10 ap. J.-C.) Membre de la famille de David, chef d'école puis président du Sanhédrin, célèbre pour sa bonté, il dégaga dans son enseignement l'esprit de la lettre, ce qui l'opposa au docteur Shammaï. Il composa les Sept Règles, méthode d'interprétation des Livres saints et réunit les maximes des anciens auteurs dans un recueil qui devint la base de la partie du Talmud appelée Mishna.

2. Pacem in Terris : "La paix sur la Terre", lettre encyclique du pape Jean XXIII. **Gaudium et spes** : texte du concile Vatican II.

3. Abbassides : troisième dynastie des califes successeurs de Mahomet, fondée en 750 par un descendant d'Abbas, oncle du Prophète, qui s'empara du pouvoir avec l'aide de troupes persanes et mit fin à la dynastie des Omeyyades. Bagdad, fondée en 762, devint sa résidence. Ces califes furent au nombre de 37 et régnèrent jusqu'en 1258.

BINARITÉ INFERNALE & TRANSCULTURALISME

Résumé de la conférence de Hédi Bouraoui de l'université de York (Canada)

Qu'est-ce que cette "binarité infernale" dénoncée par Hédi Bouraoui ? C'est le piège d'une relation à deux, repliée sur elle-même, perçue comme juste et légitime, et qui entraîne par voie de conséquence une discrimination, et ferme la porte au multiculturalisme et à la poursuite de la paix. Mais comment sortir de cette binarité ? C'est la question posée par notre conférencier, professeur émérite de l'université de York au Canada, écrivain, poète, conteur, essayiste. Il nous livre ici le chemin de sa prise de conscience à travers son regard subtil et ironique. Laissons-lui la parole.

Et d'abord la "binarité infernale"

Quand on a commencé à parler de la littérature maghrébine, j'ai remarqué que les auteurs maghrébins ne s'adressaient qu'à la France. Il y avait ce dialogue entre nous, Maghrébins, et vous Français : "On va vous expliquer ce que nous ressentons, ce que nous faisons, ce que nous ne faisons pas, ce que nous voulons de vous, ce que vous voulez de nous..." C'était un dialogue entre deux partis, vous et nous, que j'ai appelé "la binarité infernale" parce que les interlocuteurs n'arrivaient pas à sortir de cette relation à deux. Ils ne pouvaient pas concevoir l'idée d'un dialogue à trois, quatre, cinq, six personnes ni le fait qu'on pouvait discuter.

La "révolution tranquille"

L'expérience de M. Bouraoui s'inscrit dans le cadre de la "révolution tranquille", mouvement de transformations profondes qui a débuté en 1960 au Québec. La province va passer d'un conservatisme clérical-politique et d'un immobilisme socio-culturel à l'ère du modernisme et du changement. La langue française se transformera en un symbole de libération d'une société qui n'accepte plus son statut de minorité plus ou moins aliénée.

Le 26 septembre 2003,
Hédi Bouraoui
a donné une conférence au
centre culturel de la SGF à Paris.

Né en Tunisie, il a fait
ses études à Toulouse
puis aux États-Unis.
Il est ensuite parti vivre
au Canada où il a créé
le Département de littérature
française et de langues
à l'université de York.



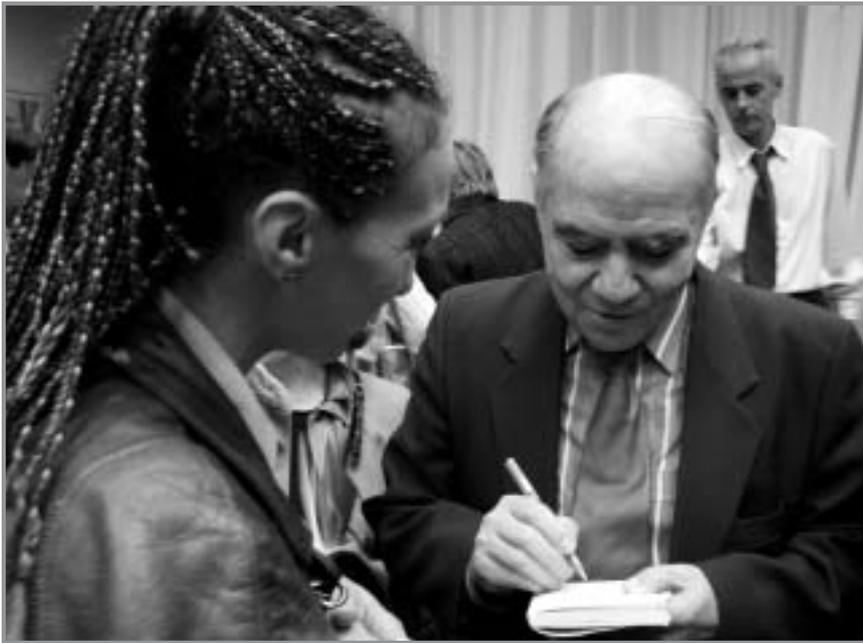
M. Bouraoui plante le décor :

Le Canada a été considéré comme le pays laboratoire de l'émigration : début 70, à Toronto il y avait 400 000 Italiens et 450 000 Polonais. Personne ne savait comment les traiter. Le Canada fut l'un des premiers pays à instaurer un ministère du multiculturalisme, tant sur le plan provincial que fédéral. J'ai eu le plaisir et l'honneur de faire partie du plan provincial puisque je dirigeais un collège dans la province de l'Ontario.

La notion de transculturalisme

Le Premier ministre Trudeau avait instauré ce qu'il a appelé "la mosaïque canadienne" à l'encontre de la politique américaine qui a opté pour le *melting pot* où on ne respecte pas les autres cultures. Mais les personnes de chaque communauté se sont réunies ensemble : les Italiens ensemble, les Polonais ensemble, les Chinois ensemble, etc. D'où la création de ghettos et une rétention de sa propre culture, de son héritage. Qu'appelle-t-on la culture ? Bien souvent, c'est le syndrome du boire et du manger. Vous êtes Chinois, vous mangez du *chop suey* ; vous êtes Italien, vous mangez de la *pasta* ; vous êtes Maghrébin, vous mangez du couscous. Mais si vous dites : "J'aimerais parler de Dante ou de Hamadi", cela n'intéresse pas du tout les gens. (...)

La majorité de mes étudiants étant d'origine italienne, et l'université comportant énormément de Chinois qui arrivent tous les ans de Hong Kong, je me suis demandé "comment faire se rencontrer des cultures si différentes ?" C'est ainsi que j'ai créé la notion théorique du transculturalisme. La première des choses à faire est de connaître son héritage culturel ; ce n'est pas parce que les gens sont nés en Tunisie qu'ils connaissent la culture tunisienne. Il faut étudier, lire. Lorsque vous connaissez votre culture, tous ses atouts, toutes ses faiblesses,



SHIROU MITSUNO

vous pouvez les transmettre à quelqu'un d'autre. Si vous lui transmettez votre culture, vous vous attendez à ce que cette personne fasse de même avec la sienne ; là, on pourrait arriver à un véritable dialogue. (...)

Toutes les cultures se valent, toutes ont une vision du monde qui leur est spécifique, et c'est cette vision spécifique qui peut "dialoguer" avec des visions différentes. Cependant, si vous allez dans une librairie au Maghreb et que vous demandez "où est le rayon des auteurs maghrébins ?" Il n'y en a pas. Si ces auteurs ont été publiés en France vous allez les trouver, mais s'ils ont été publiés au Maghreb, impossible de les dénicher !

Il existe une sorte de dénégation chez l'être humain qui ne voit pas la richesse de sa propre culture. Il ne va pas la mettre en lumière parce qu'il a honte, ou ceci ou cela. Transmettre et recevoir une autre vision, c'est ce que j'ai appelé le trans-culturalisme.

La richesse du transculturalisme

(...) On peut, comme Jean-Paul Sartre, dire "l'enfer c'est les autres" ou, comme Rimbaud, affirmer "je est autre", c'est-à-dire que le moi, l'individu c'est quelqu'un d'autre aussi. Et moi, Hédi Bouraoui, je dis "je est nôtre". Je ne m'appartiens pas, j'appartiens à tout le monde, comme vous, vous appartenez à tout le monde. Nous ne sommes plus dans la "binarité infernale", nous sommes dans la "pluralité". C'est cette notion de pluralité que je suis en train de défendre parce que peu de gens comprennent que c'est la pluralité qui fait notre richesse. Si j'additionne ma culture maghrébine à ma culture française, à ma culture canadienne, je suis trois personnes en une, et je ne peux nier aucune partie de ma culture. Pourquoi le devrais-je ? Pensez à Carthage, au brassage des races, des cultures et des religions qui s'y faisait, ou lisez *Salambô* de Flaubert, c'est cette métaphore que j'ai retrouvée dans la mosaïque canadienne. C'est cela la problématique de la pluralité culturelle.

QUESTIONS-RÉPONSES

Après toutes ces années, ressentez-vous le besoin d'aller vous ressourcer ?

Quand on me dit "vous êtes venu vous ressourcer", je dis : "Non. Mon pays, je le porte en moi, il voyage en moi, il n'a pas besoin de se ressourcer." (...) Quand je suis allé en Haïti pour la première fois, c'était comme si je revenais dans mon pays. Il y avait la dimension africaine, européenne, nord-américaine. Je me suis sentis chez moi : mêmes paysages humains, mêmes paysages intérieurs des gens avec qui j'ai dialogué. C'était merveilleux ! Et je me suis peut-être mieux senti chez moi en Haïti que parfois en Tunisie... Il y a toujours en moi une démarche dialectique pour déconstruire la "binarité infernale" dont je vous parle.

Il me semble important que les écrivains dont la culture a été longtemps méprisée revendiquent justement la particularité de leur culture. Qu'en pensez-vous ?

Je ne nie pas la particularité de leur œuvre, je nie la dichotomie qui fait qu'on sépare les gens d'après leur lieu de naissance. C'est la seule chose contre laquelle je me bats. Voici une anecdote : l'Ontario est plus grand que la France et l'Espagne réunies. Il y a neuf millions et demi d'habitants dont 500 000 francophones disséminés parmi ces neuf millions. Quand je suis arrivé en Ontario en tant que pro-

Quand une langue meurt

Les français ne défendent pas toujours cette langue, ni chez eux ni à l'étranger. L'institut Pasteur a voulu, il y a quelques années, publier sa revue en anglais. Il n'y a que les Québécois qui se soient opposés au fait que la revue soit publiée dans une langue autre que le français. Les savants réunis par Decaux, ministre de l'époque, ont dit : on publie en anglais même si c'est du charabia, sinon personne ne va la lire. C'est tragique. Quand une langue meurt, c'est toute une population qui meurt. Le français est en déclin. C'est une problématique tragique, il faut se réveiller.



SHARIL MITSUNO

Hédi Bouraoui, né à Sfax (Tunisie), étudie en France et aux États-Unis (maîtrise de littérature américaine et doctorat en littérature comparée). Il crée le département de langue et de littérature à l'université de York. Il enseigne et écrit à Toronto. Il a organisé plusieurs colloques internationaux sur la créativité-critique, la francophonie, la littérature maghrébine. Auteur de recueils de poésie, de romans et d'essais, critique en "littérature française du 20^e siècle, francophonie: Ontario français, Maghreb, Afrique sub-saharienne, Caraïbes", l'université Laurentienne lui a décerné un doctorat *honoris causa* pour son "œuvre de création et de critique littéraire de renommée nationale et internationale".

fesseur et écrivain, on m'a demandé : "Qu'est-ce que cela veut dire : écrire en français en Ontario ?" J'ai répondu : "C'est lancer des SOS dans le désert". Trente ans plus tard, il y a une littérature, un salon du livre francophone, un prix pour les auteurs francophones, etc. Il y a sept ou huit ans, on m'a demandé de venir à Ottawa, la capitale, pour parler de la littérature franco-ontarienne au cours d'un colloque. J'ai expliqué : "Vous avez créé, avec la littérature franco-ontarienne, la "binarité infernale"; vous avez créé des auteurs légitimes et d'autres qui ne le

sont pas. Et qui sont les écrivains légitimes ? Ceux qui sont nés dans la Province. Les autres ont un passeport, paient des impôts, travaillent dans la Province mais ce sont des néo-canadiens. Ou je suis canadien ou je ne le suis pas." On m'a répondu : "Vous êtes quand même un écrivain ethno-culturel.

– Ah bon, et vous, vous n'avez pas d'ethnie ? Pouvez-vous m'expliquer la différence entre nous ?"

Alors mes interlocuteurs ont inventé la littérature "de souche" et la littérature "ethno-culturelle". Je leur ai dit : "Je vais

vous donner un label. La littérature dite de souche, on va l'appeler la littérature souchique. Pour l'autre, vous connaissez Chateaubriand ; il a voyagé en Ontario à la fin du 18^e siècle et il a découvert un animal dénommé l'original. C'est l'animal symbolique de l'Ontario. Chateaubriand le décrit très bien, 'cet animal a le museau du cheval, les pieds du cerf, la bosse du chameau, son front est gris, roux, blanc, noir.'" J'ai ajouté : "Je vais moi aussi prendre comme symbole l'original, parce qu'il est trafiqué ; il a chaque partie d'un animal différent mais ça fait un animal. Senghor a parlé de la négritude, moi, je vais parler d'originalité." Les organisateurs ne furent pas contents, et mon texte ne fut pas publié...

Trois ans plus tard, celui qui avait refusé mon texte me demanda : "Est-ce que vous pouvez me donner trois pages de votre texte ?" J'ai répondu : "Prenez ce que vous voulez". Il a publié trois pages.

Deux ou trois ans passent, un jour, je me rends dans le nord de l'Ontario pour recevoir un prix. Je rencontre un jeune homme qui me dit : "C'est vous monsieur Bouraoui ? Je viens de faire un devoir sur l'originalité."

Le combat de la négritude dans les années 30 était extrêmement nécessaire pour dire "nous avons aussi une culture, elle est là". Mais le prix Nobel de littérature, Soyinka, a dit aussi : "Le tigre ne parle pas de sa tigritude".

Tout ça pour dire : "ça suffit les étiquettes, nous voulons un dialogue dans la dignité. Nous ne demandons rien d'autre". ■

Témoignage

Je m'appelle Yasmina Ho You Fat. Je suis de la Guyane mais le nom "Yasmina" n'a rien à voir avec la Guyane, et "Ho You Fat" vient de Chine. Mon grand-père fut un des premiers Chinois à émigrer en Guyane. Aujourd'hui, je vis en France et je suis mariée à un Martiniquais. C'est l'histoire de toute mon enfance parce qu'on vit dans une société dans laquelle il faut toujours rentrer dans une case préétablie. J'ai été élevée dans la communauté créole de Guyane, mais ma famille faisait aussi partie de la communauté chinoise. Or, chez les Chinois, j'étais vue de travers parce que, physiquement, je n'ai pas les yeux bridés ni les cheveux raides ; chez les créoles, comme je suis claire de peau, j'étais rejetée par les plus noirs. J'ai grandi avec ce problème.

J'en ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui, deux choses m'ont sauvée : d'une part la rencontre avec le bouddhisme, parce qu'il m'a permis de comprendre que j'étais tout ça à la fois et d'approfondir ce que je suis profondément. La seconde chose, c'est la rencontre avec Patrick Chamoiseau, un auteur martiniquais qui a développé le concept de créolité en continuité avec ce que Césaire, Senghor et Damas ont développé à leur époque, et qui est devenu un ami. Mais je dois dire que si je comprenais intellectuellement ce concept de créolité, c'est grâce au bouddhisme que j'ai pu l'approfondir et l'intégrer dans ma vie. Aujourd'hui, je suis vraiment épanouie, fière quand je suis chez les Chinois, fière quand je retourne dans ma famille créole, et très à l'aise, ici, en France.

Une pédagogie de l'imaginaire, CLÉ D'UNE CULTURE DE PAIX?

Résumé de la conférence de Michèle Jacquet, chercheur au Centre de recherche pour la paix à Grenoble

**Présentation de Michèle Jacquet
par Claire Tardieu :**

Michèle Jacquet, professeur de Lettres, docteur en sociologie, vous êtes impliquée dans la formation des maîtres dans le cadre de l'AFPEM à Grenoble et à l'IUFM, et vous êtes titulaire d'un doctorat en gestion mentale, mastère en PNL (Programmation neurolinguistique). Votre souci constant de vous confronter aux difficultés de l'apprentissage dans son ensemble rejoint les préoccupations éthiques de notre mouvement.

L'un de vos livres, *Apprenons à vivre ensemble* (Éd. La cigale), est un recueil de pratiques pédagogiques. Vous êtes aussi auteur d'une thèse en sociologie intitulée : "Fonctions socialisantes de l'imaginaire". Votre recherche sur le comportement, reprenant notamment les travaux de Gilbert Durand, vous a conduit à l'idée d'appliquer vos travaux à la classe.

Gilbert Durand, dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* définit trois modes de l'imaginaire humain : le mode héroïque, le mode mystique, le mode interactif.

Vous développez la réflexion que la classe est un espace-temps où ces trois fonctions de l'imaginaire doivent se réaliser pour que l'école puisse jouer son rôle socialisant. Vous avez également fondé plusieurs groupes de recherches, celui vous tenant le plus à cœur est le CRIIS, Centre de Recherche sur l'Imaginaire et ses Implications Sociales.

Pour vous résumer, actuellement il existe un discrédit néfaste de l'imaginaire au profit de la seule raison et de la compétition. Et pourtant, nous ne pouvons pas échapper à l'imaginaire. L'imaginaire qui se développe sans peine est celui de la guerre. Quand on parle de guerre, tout le monde comprend, les images nous viennent sans peine. Malheureusement un imaginaire de guerre ne peut engendrer que la guerre et ne peut pas engendrer la paix.

Quand on essaye d'imaginer la paix, on se rend compte que notre imaginaire est vide



CHRISTIANE LE SERGENT

**Le 27 septembre 2003
au Novotel de Bron à Lyon,
en présence de 100 personnes,
s'est déroulée une conférence
de Michèle Jacquet,
chercheur au centre de recherche
pour la paix, à Grenoble,
docteur en sociologie,
professeur de Lettres
et documentaliste, sur le thème :
"Une pédagogie de l'imaginaire
serait-elle la clé
d'une culture de paix ?"**

à part quelques images mièvres comme les colombes, les fleurs dans la prairie... Votre point de vue est qu'il est urgent de développer un imaginaire de paix et que ceci est le rôle de l'éducation.

Michèle Jacquet :

Je ne suis que quelqu'un qui chemine parmi les autres. J'ai fait tout ce chemin uniquement parce que je ne pouvais pas m'habituer en tant qu'enseignante à l'idée d'ennuyer les enfants. Très tôt j'ai été intriguée par les raisons pour lesquelles un individu pouvait ne pas être motivé par l'existence, par la poésie et toutes sortes de choses qui nous entourent.

Je suis maintenant à la retraite, mais je continue à beaucoup travailler.

Une pédagogie de l'imaginaire n'est pas une pédagogie relative à une seule culture. Les fondements de l'imaginaire tel que je le conçois, en partant de la théorie de Gilbert Durand, sont universels et se retrouvent dans n'importe quelle culture.

J'ai circulé hors des sentiers battus par rapport au monde de l'éducation. Je pensais que plus d'autonomie pouvait peut-être donner à développer plus de motivation. Je me suis donc intéressée à toutes les méthodologies qui permettent de mieux apprendre, mieux mémoriser, être plus attentif, apprendre à réfléchir. Avec une petite équipe, nous avons commencé à constituer une sorte de boîte à outils.

À ce moment-là, nous sommes tombés sur quelqu'un qui est parfois bien accueilli, parfois discrédité par l'Éducation. Nous avons travaillé une dizaine d'années sur la théorie d'Antoine de la Galanderie à propos des images et à propos du fait que nous sommes tous différents dans nos manières de penser et qu'il y a des familles d'apprenants. C'est pourquoi il est important de pratiquer le dialogue pédagogique. L'image mentale c'est l'évocation, la façon que nous avons de nous représenter le monde. Quand nous pensons à quelque chose, en général nous y pensons en images, en discours, en sensations, en émotions. Nous pouvons comme sur une sorte de clavier géant actionner des images, des films, et nous constituer de nouvelles images en permanence. Nous ne pouvons pas faire autrement pour accé-

der à la réalité que de le faire à travers des représentations.

Mais cela ne nous suffisait pas, car, comment aider certains élèves à gérer leurs émotions ? La question centrale est, qu'est-ce qui fait qu'un être humain apprend ou non ? On ne peut apprendre que si on est en équilibre.

La théorie de Maklin sur les trois cerveaux superposés de l'être humain nous explique que nous ne pouvons pas faire fonctionner le cortex si le cerveau limbique et le reptilien ne sont pas d'accord. Chacun de nous possède un cerveau archaïque fondé sur des réflexes qui nous permettent de survivre et de vivre. Un autre, très affectif, nous permet d'avoir des sentiments d'appartenance ou d'exclusion, il fonctionne sur le mode récompense ou punition, j'aime ou je n'aime pas. Il est très difficile de lui parler avec des arguments raisonnés. Cela nous a conduit à prendre en compte l'humain apprenant dans sa complexité : aimer ou ne pas aimer, exister ou ne pas exister, avoir un territoire ou pas, avoir dormi la nuit ou pas... On ne peut apprendre que si tout cela est en équilibre.

On a aussi décidé de travailler en Programmation neurolinguistique, outil très peu traité dans l'éducation car c'est un outil qui permet de travailler dans toutes sortes de directions, et qui est souvent utilisé pour manipuler les gens. Il est utilisé dans la publicité, les entreprises, la communication. En tant qu'enseignant, il est important d'arriver à communiquer avec des jeunes qui sont, pour la plupart de ceux que j'ai eus, en difficulté.

Quand on parle de l'imaginaire, la créativité, l'imagination sont effectivement des manifestations concrètes, visibles et audibles de cette fabrique des images qu'est l'imaginaire. Mais lui-même, en amont, de quoi est-il fait ? Gilbert Durand avait mis en évidence les tensions qui régulent cette fonction qui est à la naissance de l'identité, de l'essence humaine. Pour concevoir sa théorie, il ne s'était pas appuyé sur des réponses idéologiques, philosophiques ou religieuses, mais s'était intéressé à un Centre de recherche en réflexologie (Union soviétique). Les chercheurs avaient mis en évidence que l'humain obéit à trois réflexes premiers : 1) Se dresser, 2) se blottir et sucer, 3) se balancer, tourner, aller et revenir.

Gilbert Durand a pensé que si ces réflexes étaient en amont, ils pouvaient déboucher sur des archétypes que l'on pouvait

peut-être retrouver à l'intérieur des symboles répandus dans toutes les cultures de l'humanité. Il a classé les symboles en essayant de les répartir entre ces différentes tensions dynamiques. Les origines de son travail sont scientifiques et non idéologiques. Ses études ont été utilisées par des littéraires, des psychologues, des sociologues, mais aussi des architectes qui essayaient de comprendre la façon dont les gens vivaient leur quartier.

L'idée qui a été la mienne a été que, si ces tendances existent, comment les prendre en compte en pédagogie pour que l'espace pédagogique contienne déjà ce qui fait l'équilibre de l'imaginaire apprenant et l'équilibre individuel et collectif. Voilà comment j'ai mis en place des outils pour essayer de comprendre ce secteur.

J'enseignais à ce moment-là dans des collèges. Il fallait que je trouve un outil accepté à la fois par les élèves, les enseignants et les parents d'élèves. L'outil répondant aux exigences des élèves de ne pas s'ennuyer et aux autres de ne pas perdre son temps a été la "Poésie de la géométrie".

Faire d'une forme un espace créatif

La rosace, le mandala qui veut dire centre et espace organisé autour du centre, est une forme très ancienne puisque déjà existant dans les cavernes de la préhistoire, chez les Inuits, les Touaregs, les aborigènes d'Australie. Les premiers dessins d'enfants sont déjà des cercles, des triangles et des carrés, qui se transforment en maisons, en tentes ou en igloos. Nous avons là une forme à la fois commune et qui est dans le début de l'espace euclidien, la géométrie de base.

Comment rendre à cette forme un espace créatif que l'on peut développer, et comment regarder le monde en prenant conscience que les papillons, les fleurs, la faune et la flore en général sont habités par ces formes ?

- Dans un premier temps, la forme est inscrite de manière très rigoureuse. Ensuite la créativité va s'exprimer à l'intérieur de cette forme normative stricte représentant la loi. Un carré est un carré et possède quatre côtés égaux.

- Dans un deuxième temps, la part collective entre en jeu. Au départ, je pensais qu'être créatif permettait d'être plus motivé, et puis avec le temps, j'ai pu analyser à travers des outils qu'autre chose se développe. Les individus sont non seulement motivés pour apprendre, mais

aussi sont motivés par l'appartenance au groupe. Cette socialisation s'effectuant, l'organisation de la pensée passait d'une grande difficulté à associer, à structurer, à une capacité beaucoup plus grande à gérer le mental sous toutes ses formes. L'imaginaire est bien ce que Gilbert Durand disait. Pour que quelqu'un s'équilibre au sein d'un imaginaire apprenant, il doit tantôt être dans l'action, la confrontation à des épreuves (le mode héroïque), tantôt dans l'introspection, la prise de conscience de soi (le mode mystique).

Sur le plan collectif, il faut que tantôt la personne soit créative en tant qu'individu et apporte son œuvre, mais qu'elle l'apporte au sein d'une société ayant un projet commun et que l'œuvre de chacun soit comme une des pierres d'un édifice. Donc, en fait, la fonction de l'imaginaire, si elle est régulée, signifie qu'à l'intérieur de toute éducation, de toute pédagogie, il y aurait à mettre en œuvre un espace-temps où la personne s'exprime en tant qu'individu, fait ses choix, à l'intérieur d'un cadre rigoureux défini avec les autres, et où elle participe de façon solidaire à l'activité que le groupe a décidée d'accomplir en commun.

Toute pédagogie qui accentue uniquement le mode héroïque dominant (évaluation de résultats en fonction d'un programme préfabriqué où il n'y a rien à inventer comportant une seule solution : juste-faux, assis en classe position autobus) produit un mode héroïque sur-dominant c'est-à-dire une société d'individualistes et une dérégulation de la fonction socialisante de l'imaginaire. À vouloir faire une école trop élitiste, on produit de la désocialisation. C'est à ce moment-là que la société cherche des remèdes à l'échec scolaire. On a produit certains effets que l'on cherche ensuite à gommer. Au travers des ateliers de "Poésie de la géométrie" s'est révélée toute cette évidence qui n'était pas du tout claire pour moi.

Il existe une deuxième catégorie, le mode mystique, le trop fusionnel où il n'y a plus que le groupe et où l'on n'existe plus en tant qu'individu. J'ai vu au Rwanda, dans une école, un maître tapant dans ses mains et des enfants se mettent en rang immédiatement en silence avec un grand sourire, d'une docilité toute aussi effrayante qu'un individualisme effréné. Il existe une posture intermédiaire entre les deux en tant que passeur de savoirs, passeur de valeurs. C'est le lieu de la transmission.



GHISLAINE LE SERGENT

Passeur, il rend possible une situation humaine où l'imaginaire doit permettre à chacun d'affirmer son moi créateur au sein d'une communauté qui a un projet fait de valeurs collectives.

En amont de la pensée rationnelle, raisonnable, il y a l'émergence de l'identité du moi, qui est créatif, animé, dynamisé par la fonction de l'imaginaire. Et cette fonction de l'imaginaire, il faut la transmettre et la faire connaître ; elle est indispensable pour tous les êtres humains, sinon, "on fonctionne à cloche-pied". Une personne âgée possède un moi créateur jusqu'à la fin de sa vie. Pour affirmer son moi créateur elle a besoin d'être inscrite au sein d'un groupe humain à l'intérieur duquel il existe un cadre de valeurs reconnu par tous.

Exemple du carré de (l'élève) Bader

(qui pendant deux mois avait refusé de participer à l'atelier et qui est ensuite devenu un témoin en permanence de cette pédagogie de l'imaginaire). Dans son carré inscrit dans un cercle, il a utilisé sa petite palette de mots pour écrire :
*"Soleil couchant,
 Coquillages d'argent,
 Poissons volants,
 La mer,
 Le vent,
 Mon carré s'en va au vent..."*

Une pédagogie de l'imaginaire voudrait donc dire un espace-temps pédagogique mais aussi une qualité des images. Nous sommes inondés par des images dans une société occidentale où paradoxalement l'imaginaire est un tabou. Depuis l'Antiquité, on a soigneusement séparé deux

manières de penser :

- La raison devenue première et dominante pour analyser toutes choses dans la vie.

- L'imaginaire qui à partir du 17^e siècle a été relégué dans un espace suspect (puissances trompeuses) ou encore considéré comme refuge hors de la réalité. L'imaginaire est devenu source de confusion.

Il va falloir réhabiliter le droit d'imaginer pour apprendre. C'est un des droits de l'Homme. L'espèce humaine invente, cherche, est en voie de développement. On devient humain à travers des épreuves qui font qu'on développe un système de valeurs, de créativité, de reconnaissance, de projets. L'humanité est en devenir et n'existe que par sa créativité. Si sa créativité n'est pas prise en compte, l'homme devient sauvage et l'on va se fourvoyer. La vie de l'élève, étouffée à l'intérieur de l'école va s'exprimer à l'extérieur à 17h.

À partir du moment où l'on rend à l'individu son droit d'imaginer pour apprendre, très naturellement, il se met à apprendre et, en plus, se socialise.

Il faudrait s'intéresser à la qualité des images elles-mêmes, c'est-à-dire apprendre à quelqu'un à produire des images mentales qui aillent dans le sens de sa réalisation, de sa plénitude. Quand vous évoquez quelqu'un d'un autre pays, vous pouvez l'évoquer comme vous voulez, il est possible que vous ne l'évoquiez que d'une seule façon, c'est alors une image mentale figée. Si vous l'avez vu comme le diable, vous allez entrer en guerre avec lui (en gestes, paroles).

Les images mentales sont à la fois vivantes et peuvent se figer. De quoi est

faite l'image mentale : qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que je ressens, qu'est-ce que j'entends quand je pense à telle ou telle chose ? Comment vais-je m'en servir pour penser à la paix ? Comment vais-je faire pour en parler aux autres ?

L'image en soi et l'organisation des images : Les mythes s'instaurent et l'on va les retrouver dans plusieurs civilisations, cultures. Les mythes du style : *"Nous étions beaux, purs, jusqu'à l'arrivée d'un groupe venant nous souiller..."* La pédagogie de l'imaginaire impliquerait que l'on respecte le fonctionnement de l'imaginaire mais aussi que l'on analyse les images, que l'on soit capable de produire et de lire plusieurs images, de comprendre les messages qui nous sont adressés et aussi de produire des messages envers les autres. Une image lue par plusieurs personnes permet de dialoguer. Cela fait partie d'un imaginaire apprenant qui finit en tant qu'imaginaire citoyen dont l'humanité a besoin pour grandir un peu.

Comment produire des images de paix à partir d'images de guerre ?

Voici l'expérience d'une stagiaire, membre d'une école d'études politiques qui vient du Mozambique, pays ravagé par une guerre très longue. Dans les maisons, il restait des armes rouillées, il y avait des débris d'armes partout. Avec d'autres jeunes de son pays, elle s'est posée la question de savoir comment convertir une image de guerre en image de paix ? Comment échanger des armes contre des outils ? Cela a donné une exposition de sculptures modernes de cinquante pièces en Angleterre.

Pouvoir manier les images

Les armes rouillées sont devenues des outils pour travailler les champs, faire la cuisine ou des sculptures : une femme avec son bébé dans le dos, un homme un ijambiste en train de lire, des oiseaux, des animaux, des musiciens, des amis se tenant par la main, un soldat avec une fleur à la place de la tête...

D'où l'importance de manier les images : s'il y en a une, on peut en fabriquer d'autres. Une image qui a plusieurs sens permet à l'individu de faire des choix et de construire son identité sociale. Si l'on n'a qu'un stock d'images arrêté, l'on est facilement la proie de manipulations mentales. ■

Résumé rédigé par Patrick Scheiber et Sylvianne Charles.

L'ASSOCIATION SOCRATE

Soutenir Organiser Créer des Relais d'Apprentissage Tous Ensemble

Résumé de la conférence de Jean Pecqueur-Pautard

Jean Pecqueur-Pautard fait partie de ces pionniers qui cherchent et trouvent des solutions aux problèmes cruciaux des banlieues, problèmes des jeunes et des moins jeunes, l'ensemble de la population étant bien entendu concerné.

Il a eu lui-même un parcours compliqué dont il a su tirer l'enseignement et qui fait aujourd'hui sa force. Il a travaillé à l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) pendant vingt-cinq ans, durée qui lui a permis de prendre conscience du malaise qui commençait à ronger la société, l'incitant à s'engager concrètement dans la cité.

Il a créé une première association "Vivre autrement" et, encouragé par les résultats de cette première expérience, il a créé une seconde association, "Socrate", orientée sur le soutien des enfants en échec scolaire. Il a, entre autres, créé le concept du "chaînon manquant", l'intermédiaire à trouver, grâce auquel on va pouvoir résoudre une situation bloquée. Le premier combat, celui de "vivre autrement" a débuté dans la cité où Jean Pecqueur-Pautard a décidé de vivre.

Nous sommes en train d'écrire l'histoire

Je connais les cités pour avoir fait des études de l'INSEE et je vis depuis 1984 à la Tour du Pin, l'une des cités les plus sordides de Paris. En 1991, j'ai mené une étude qui concluait : "On a des problèmes parce qu'il y a trente jeunes qui ont des difficultés, si on ne fait rien c'est cent cinquante demain qui vont bloquer le système."

Mais, pendant quinze ans, rien n'a été fait : les bandes sont là, elles ont envahi le terrain, les chefs de bande prennent entre 12 000 et 16 000 euros par mois !

Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on peut changer ? Nous pouvons parler de plein de choses autour d'un verre, mais l'important c'est d'agir au niveau du quartier parce que, non seulement nous sommes là, au présent, mais nous sommes en train d'écrire l'histoire.

**Le 31 octobre 2003,
Jean Pecqueur-Pautard,
fondateur de l'association
SOCRATE pour le soutien des
jeunes en échec scolaire,
a donné une conférence au
centre culturel de la SGF à Paris.**



SHINJI MITSUNO

Peut-on dire que c'est facile d'essayer ? Non

Le jour où nous avons décidé d'essayer, deux voitures ont sauté dans la cité. Ma voiture a sauté trois fois. Tout le monde a dit : "Il faut faire quelque chose", mais personne n'a bougé, pas plus les organismes sociaux que la police qui passe de temps en temps. À 11 heures du soir, il n'y a que les Mercedes des dealers.

Nous avons créé l'association "Vivre autrement" parce que le changement ne pouvait venir que de l'intérieur. "Vivre autrement" existe par la bonne volonté des habitants, des gens qui ont décidé de se prendre en charge en sachant que cela signifie "entrer en guerre". En effet, à partir de là, il faut regagner du terrain, mais nous n'avons que des mots, que de la bonne volonté, nous n'avons pas d'armes

et eux ils en ont. Quand on va les voir en disant "c'est pas bien ce que vous faites", ils nous regardent droit dans les yeux.

Dans ce cas-là, comme ce sont des familles nombreuses, la première chose à faire n'est pas de s'occuper du grand mais plutôt du petit. C'est lui que vous allez intéresser parce qu'il n'est pas encore accroché aux dealers. Vous allez les intéresser à autre chose parce que rester dans un hall ce n'est pas très marrant.

Cependant, c'est difficile. Prenons le football : pour réussir, ils doivent lâcher leur bande, ce qu'ils ne sont pas prêts à faire. Il faut trouver une astuce. Par exemple, s'ils sont ailliers, ils doivent courir le 100 mètres. S'ils n'y arrivent pas, vous les faites changer d'équipe et les mettez en défenseurs. À ce moment-là, vous pouvez leur faire comprendre, sans les agresser, qu'ils vont être meilleurs techniquement en changeant de place. Et ils vont laisser tomber leur bande et entrer dans une équipe. Voilà comment on arrive à créer les choses.

Donc, il faut essayer de récupérer les frères, les sœurs, les parents... On a fait des groupes de parole. On leur a demandé de quoi ils voulaient parler : des enfants, du travail, de la vie dans la cité. Et peu à peu, ils se prennent en charge et nous gagnons du terrain ; les parents commencent à descendre dans la rue, ils ont moins peur de ceux qui "tiennent" la rue. Nous devenons plus nombreux, ceux qui étaient plus nombreux le deviennent moins et sont un peu moins intéressants parce que nous proposons tout un panel d'activités et que eux ne proposent toujours qu'un hall avec certes de l'argent au bout, mais, arrivés à un certain stade, tous comprennent que la qualité de la vie n'a pas de prix.

Et même s'il m'arrive de ne pas être rassuré parce que le grand me regarde d'un sale œil, je peux le nommer et je lui rappelle que j'emène sa petite sœur en vacances, que je l'aide à faire ses devoirs, que si lui a besoin de travailler, on peut se voir s'il laisse tomber complètement. On



Quel rêve pour demain ?

Les gens ne veulent entendre parler que d'eux, et un jeune encore dix fois plus, il a tellement besoin d'être rassuré. Il faut lui parler de lui. Que va-t-il devenir ? Il ne le sait pas du tout. Il regarde autour de lui, le chômage continue, les parents c'est pas ça, la famille c'est quand même aléatoire. On est en absence total d'idéal, et c'est ce qui fait que la plupart du temps les gens vont dans le mur. Quel est le rêve pour demain ?

en a récupéré un comme ça. Maintenant, il ne gagne que 1 070 euros par mois mais il y trouve son compte. Il n'y a pas que l'argent, les halls on s'en lasse vite.

"Vivre autrement", une associations active

Avec "Vivre autrement", on a essayé de recréer ce que j'appelle "le chaînon manquant". Reprenons l'exemple du foot : on ne peut pas faire entrer un enfant dans un club sportif avec la mentalité développée en cité. Il faut le restructurer par des tournois dans son quartier, par des clubs intermédiaires et puis, tout doucement, on va lui apprendre à entrer dans des normes, dans des règles, et le jour où on va le lâcher, il pourra s'intégrer dans une équipe de foot tout à fait indépendante. Autre exemple, on a créé un point emploi important parce qu'à l'ANPE, si vous ne parlez pas français, on ne vous comprend pas. On emmène les mères de famille, par groupes, visiter l'ANPE, on les aide à faire leur CV, à chercher les annonces. À l'ANPE, ils disent : "C'est bien, on n'y avait pas pensé"... Dans tous les domaines, on oublie ce "chaînon manquant". Nous essayons de le réinventer, d'être entendus aussi, et finalement nous le sommes.

"Socrate" ou la découverte du "chaînon manquant" pour les plus jeunes

Avant de fonder l'association Socrate, on s'est intéressé au soutien scolaire : on avait plein de bénévoles, plein de bonnes volontés, même des profs, mais ça n'accrochait pas ou pas tellement parce que le rapport conflictuel du jeune s'était créé très, très tôt.

Comment désamorcer la situation ?

Nous ne voulions ni perdant ni gagnant, il fallait donc un intermédiaire, le "chaînon manquant". Cet intermédiaire a été ma fille. Un jour, je lui ai dit : "C'est bien gentil de traverser la cité, mais les adultes vous aident, les grands aussi, et vous "les moyens" qu'est-ce que vous faites ? Est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour les plus petits puisqu'on a un problème de dialogue avec eux ?"

Plus tard, je l'ai vue arriver avec deux copines. Elles m'ont dit : "On va voir si on peut les aider." Ce fut une expérience formidable. Le lycéen était le "chaînon manquant", l'intermédiaire entre l'enfant et l'adulte : il ne jugeait personne, passait son savoir-faire comme il venait de l'entendre du professeur, sans aucune pédagogie, mais de façon tellement naturelle que l'enfant le prenait tout aussi naturellement et il comprenait ce qu'il ne comprenait pas

avec l'adulte. On a créé alors l'association Socrate qui s'est très vite développée grâce à des partenaires dans certaines écoles, dont l'école Duclos dans le quartier Saint-Blaise qui, comme la Tour du Pin, est un des quartiers sensibles de Paris. Mais Paris a été très difficile à ouvrir parce qu'on est dans un contexte où chacun reste sur son pré carré.

Au moment de la catastrophe de l'usine AZF à Toulouse, on s'est dit : "On y va", et les choses ont été tout de suite plus simples. Après six mois de pourparlers avec des proviseurs, des chefs d'établissement, des directeurs d'école, le projet Socrate a été soupesé et tout le monde a dit : "C'est une idée, on est d'accord, on teste." À la rentrée on a déboulé dans toutes les classes, et on a vu des jeunes, des lycéens qui nous disaient : "Au moins on va avoir un moyen d'expression, on va exister." Et on s'est appuyé sur eux.

Il ne faut pas oublier que le 16 avril (manifestations contre Le Pen) ce sont eux qui sont descendus dans la rue et qui disaient : "Les parents, dépêchez-vous de venir derrière nous."

On demande au lycéen de consacrer une heure par semaine, le jour qu'il veut, à l'heure de l'étude, pour parrainer un enfant en difficulté, dans une école en difficulté. On lui demande avant tout de recommuniquer, d'essayer de l'aider à organiser son cartable, son emploi du temps du lendemain ou de l'aider dans ses devoirs. Ça, tout le monde peut le faire une fois, même un lycéen. Mais la gageure est de s'engager à suivre cet enfant tout au long de l'année. Or, nous avons trouvé chez ces jeunes une maturité extraordinaire.



Le chaînon manquant, c'est la personne intermédiaire qui permet de créer un pont entre deux personnes ou groupes de personnes.

Quand on confie un jeune à un lycéen, il faut tout de même trois semaines pour se rendre compte si ça va aller. L'enfant va leur dire : "Pourquoi moi ?" Et puis il va peut-être se sentir dévalorisé en se disant : "C'est parce que je suis mauvais." Il faut que le lycéen fasse le raccord. Puis, après ces trois semaines il faut s'engager. Ils vont s'attendre, se suivre, aller en sortie, s'épauler. La première année, nous avons eu 118 bénévoles ; cette année on va en avoir 300. À Paris, on n'en est qu'à la moitié.

QUESTIONS-REPONSES

Que pensez-vous de la réforme de l'Éducation proposée actuellement ?

Qui dit réforme, devrait dire : « Prenons des gens compétents, mettons-les autour d'une table et faisons une réforme ouverte, avec des gens de l'extérieur qui vont peut-être apporter seulement un tout petit "plus", mais ce "plus" sera indispensable et fera peut-être que l'édifice va être solide. » Or aujourd'hui on parle de grands axes, de réunions, mais toujours en circuit fermé, on ne prend de contact qu'avec des personnes du système dans lequel on est. Excepté avec

certains jeunes enseignants qui sont prêts à ouvrir les portes à l'expérience, il faut savoir qu'il est difficile d'entrer dans certains lycées parce que les proviseurs ne veulent pas qu'on dérange les professeurs : eux-mêmes vont être enguirlandés par lesdits professeurs parce qu'ils ont été dérangés pendant cinq minutes par une association.

Quelle est votre position par rapport aux parents ? Je pense qu'il y a beaucoup de travail à faire avec eux.

Tout à fait. Il est très important de remonter aux parents, vous ne pouvez rien faire sans eux. À un moment donné, il faut savoir arrêter le travail avec l'enfant et faire prendre conscience aux parents qu'ils ont un travail de parents à résoudre. Par exemple, le problème peut être le père qui se lève le matin en robe de chambre, qui est au chômage et qui dit à son gamin : "Tu vas être en retard." Mais son gamin qui va à l'école à 7 heures sait que son père ne va pas partir de la journée. Il faudrait presque que ce père se lève à six heures et demi, s'habille et aille dehors comme s'il partait chercher du boulot. Il doit renvoyer une image rassurante, alors que l'image qu'il lui renvoie est catastrophique. Mais les parents ne font que subir, ils subissent l'environnement, ils subissent les enfants qui disent : "Qu'est-ce que tu proposes comme avenir, je ne vois rien."

Pendant, les groupes opérationnels

ont fait évoluer les mères de façon spectaculaire. Elles viennent, elles discutent, on leur fait faire de la couture, de la cuisine, de la danse orientale, et quand elles s'émanent comme ça, on peut leur parler et il y a des enfants qu'elles recadreraient sérieusement parce qu'elles ont pris une certaine puissance. Quelle que soit la situation, n'oublions pas que dans la tête de l'enfant, ce sont les parents qui représentent le respect, même s'ils ne sont pas respectables. Ils vont hésiter à faire certaines choses à cause de leurs parents. Et même si leurs enfants les méprisent, si vous essayez devant ce même enfant de mépriser ses parents, vous allez déclencher une bagarre. Les parents sont le maillon essentiel, pas le "chaînon manquant".

Le rôle des parents est de poser les limites contre l'agressivité normale de l'adolescent. S'ils ne sont pas là pour poser cette limite, vous arrivez à ce qui se passe dans les cités aujourd'hui. Mais pour recaler tout ça dans les têtes, c'est difficile.

Il faut savoir qu'il y a autant de problèmes aujourd'hui dans le 16^e arrondissement que dans les cités, autant de problèmes de drogue, et que les parents ne les résolvent pas mieux que dans les cités, ils sont tout aussi perdus, parce qu'à un moment donné ils se sont perdus comme parents, tout simplement, et ils ont besoin de redialoguer avec leurs enfants... qui n'attendent que ça. ■

ÉLOGE DE LA MORT

Résumé de la conférence de Jean-Paul Bertrand

Un titre provocateur dans une société matérialiste qui s'emploie à cacher la mort vécue comme un échec en regard des progrès prodigieux des sciences. En quoi la mort peut-elle être bénéfique ?

Si l'on fait abstraction de l'"après-mort" qui, lorsqu'elle est perçue comme une fin définitive, suscite une cohorte d'attitudes allant de la peur à l'hédonisme, en passant par la révolte, le nihilisme et de façon générale le non-respect de la vie, en quoi la mort peut-elle être bénéfique ? Jean-Paul Bertrand s'est employé au cours de cette conférence à nous démontrer qu'à partir du moment où nous restituons à la mort sa place dans la loi de la vie, l'optique concernant la vie en est totalement bouleversée et qu'il serait ainsi possible de changer le monde de demain. Mais laissons-lui la parole :

« Quand on y réfléchit bien, quand quelqu'un meurt, est-ce que l'univers bouge beaucoup ? *A priori* non. Donc effectivement, s'il y a une mort individuelle, ce n'est pas une mort de la vie.

À partir de là, la mort devient un événement, non pas banal par rapport à soi-même, mais tout à fait indispensable pour que la vie continue à se perpétuer (...). Il faut bien le dire, il n'y a pas que les animaux, l'être humain est fait lui aussi pour se reproduire. C'est une loi fondamentale qu'il ne faut pas rejeter : arrivé à un certain âge, quand cesse la possibilité de se reproduire, que fait le corps ? Il va décliner et nous allons disparaître.

Nier la mort est une escroquerie, l'oublier est la porte ouverte à toutes les errances

Le grand problème de ceux qui ne font pas grand chose ou qui perdent leur temps, c'est qu'ils n'ont pas conscience qu'ils vont mourir. Je suis persuadé que les gens qui osent provoquer une guerre, sous toutes ses formes - que ce soit militaire, avec les voisins, avec d'autres communautés - n'ont pas conscience qu'ils vont mourir, car, lorsqu'on en a conscience, on cherche à

Le 28 novembre 2003, au centre culturel Paris-Opéra, en soutien à la Charte de la Terre, a eu lieu la conférence de Jean-Paul Bertrand des Éditions du Rocher, sur le thème : "Éloge de la mort et sa notion de paix".



découvrir l'aspect fondamental de l'enseignement de la mort. En l'occurrence, elle nous montre que la vie est un cadeau que nous avons reçu, c'est un moment exceptionnel où notre individualité peut s'exprimer, agir et laisser une trace.

Oser vivre...

Voilà un maître mot, oser, profiter de cette vie pour oser. Je publie des livres de personnes qui accompagnent les mourants. Toutes évoquent les regrets d'hommes et de femmes qui ont pourtant eu tous les honneurs mais qui, au dernier moment de leur vie, disent : "Je ne me suis pas intéressé aux choses les plus essentielles, j'ai bâti ma vie sur de fausses valeurs, sur des mirages. Bien sûr, je ne suis pas complètement responsable, la société m'a dit que si j'avais beaucoup d'argent on me reconnaîtrait." Alors plutôt que d'avoir des regrets au dernier moment, je propose qu'on n'ait pas du tout de regrets et qu'au contraire on anti-

cipe un peu cette fin dès maintenant (...). Le problème aujourd'hui, c'est qu'on n'incite pas l'être humain à se dépasser.

L'une des clés de la mort serait de la vivre à chaque instant...

... pas la mort physique, bien sûr, mais la conscience et l'acceptation de ces détachements obligés, petits ou grands, dans tous les domaines, affectif, professionnel, etc., car ce sont autant de portes à passer. Si on a conscience de cette notion de portes à passer, pour ne pas se heurter à la dernière qui va de toute façon nous faire passer, préparons-nous très en amont. Le moment venu, je crois qu'on arrivera à faire une sorte de bilan.

"Chacun doit faire son temps." Les gens d'un certain âge vous disent "Je ne refais pas ma vie. Je voudrais vivre plus longtemps, certes, mais refaire tout ce que j'ai connu non, c'est trop difficile", car la vie c'est un parcours du combattant. Elle nous montre qu'on gagne chaque jour et que justement parce qu'on gagne chaque jour on est dans ce miracle permanent. Chaque jour, nous avons des moments hauts et d'autres dans le rouge. Il ne faudrait pas voir la vie que d'un point de vue individuel. Nous sommes un, une unité, un tout, mais aussi la partie infinitésimale d'un ensemble qui réagit avec nous et que nous devons accepter. C'est une loi que connaissent bien les nageurs, si nous ne respectons pas les flux, les courants, nous perdons notre énergie. Il y a des lois cycliques aussi, si vous faites un peu attention, vous dites "En ce moment je n'ai pas de chance", puis à un moment donné tout s'ouvre.

La mort nous dit : "Attention, profite" ...

... Profiter dans le sens de profiter de tout ce qu'il nous est donné de réaliser, avoir la volonté de privilégier ce qui est essentiel non seulement pour nous mais aussi pour les autres, chacun selon ses talents, en toute humilité, l'essentiel étant de développer les qualités dont nous disposons et que nous mettrons peut-être du temps à découvrir. On revient un peu

à la parabole des talents pour ceux qui ont lu un des livres dits sacrés. On reçoit à la naissance un certain nombre de qualités. Il y a ceux qui les mettent de côté en disant : *"Je ne vais pas les épuiser, peut-être cela pourra-t-il me servir à la fin de ma vie, on ne sait jamais !"*, d'autres vont tout dépenser pensant qu'ils en ont même sans doute d'autres, et puis il y a ceux qui vont moissonner, en semant d'une façon permanente tout ce qu'ils peuvent en fonction de leurs propres potentialités".

La mort nous rappelle encore une fois qu'il faut agir par rapport à ce que nous avons à faire nous-mêmes et non en fonction du voisin. Et bien sûr, le pire au moment du passage sera de prendre conscience de tout ce qu'on n'a pas su utiliser.

Arrêter le temps

Les gens qui vont vers leur fin de vie disent souvent : *"Je goûte chaque instant vraiment, de plus en plus"...*

Si, dès le départ nous avons conscience de la mort, peut-être apprendrions-nous à stopper le temps.

Une piste pour stopper le temps, d'ailleurs, c'est la notion de bonheur : bonheur dans la langue française, c'est être à la bonne heure. Qu'est-ce que le bonheur ? C'est de n'être ni dans le passé ni dans l'avenir, c'est de vivre le temps présent. C'est une notion que vous connaissez déjà, mais qui mérite d'être relié à cet éloge de la mort car je crois que lorsqu'on a conscience de la mort, on peut aussi avoir conscience du bonheur. »

Intégrer la mort dès la jeune enfance

Cette corrélation entre la mort et le fait d'apprécier la vie, d'oser vivre, est la raison pour laquelle Jean-Paul Bertrand est favorable au fait d'intégrer la mort dès la jeune enfance, ce serait selon lui donner à l'être humain des clés pour réussir sa vie. C'est aussi un facteur de paix, car avoir conscience du prix inestimable de la vie conduit à la respecter sous toutes ses formes.

Pour finir, Jean-Paul Bertrand a utilisé une belle métaphore : « On pourrait dire que la mort est une forme de dépôt de fondation mais à l'envers.

Le vrai dépôt de fondation c'est bien sûr la naissance avec ses dons et ses talents. Mais en même temps, la mort nous



enseigne une chose que les anciens appelaient "rendre la maison à son maître", c'est le fait de restituer notre vie à la vie avec un "plus". Si nous n'apportons pas un "plus" à quoi cela sert-il que la vie nous ait donné la vie ? La mort nous rappelle cet objectif permanent. Si nous le comprenons, nous pouvons avoir une façon de penser autrement. »

QUESTIONS-RÉPONSES

J'ai cru comprendre que parmi les propositions que vous avez, il y en a une pour familiariser les enfants avec la mort.

Je suis pour l'enseignement de la mort dès la maternelle. Je dis aux pédagogues : *"Si vous apprenez aux enfants dès leur jeune âge qu'ils vont mourir mais que mourir ce n'est pas grave, ils vont avoir très tôt une conscience plus exacte de cette notion d'espace-temps."* S'il existe autant de délinquance chez les jeunes aujourd'hui, c'est parce qu'ils prennent la vie au jour le jour et se disent "on verra bien plus tard".

Serait-il possible de l'évoquer à partir de livres d'images joliment dessinés, parce que, selon les professeurs, l'information peut passer très mal ?

Notre maison d'édition vient de publier un livre de Claire d'Hennezel et Patrick Poivre d'Arvor qui s'appelle *Raconte-moi la mort*.

C'est un petit bijou pour aider les parents à enseigner la mort, mais je pense que ça pourrait aider les enseignants. Il est illustré par des choses très simples, une maxime, un texte d'un enfant, un texte de Kübler-Ross sur la mort...

Pour les personnes qui n'ont pas d'enfant, est-ce que le fait d'être créateur empêche un peu le vieillissement ? Vous avez dit un mot essentiel. Qu'on se reproduise ou ne se reproduise pas, on nous a fait le don de la création que chacun peut mettre à profit non seulement

pour sa famille, mais aussi pour ses voisins, ses amis, les autres. C'est assez facile de faire des enfants, mais si nous ne faisons que ça, nous serions comme les animaux. Là, il appartient à chacun de mettre ses potentialités en mouvement, de donner le maximum. Encore une fois les personnes qui ont accompagné les mourants disent que beaucoup prennent conscience qu'ils ont eu des tas de possibilités qu'ils n'ont absolument pas utilisées et ils regrettent.

L'absence de l'autre me semble l'aspect le plus douloureux. Je vois mal comment on peut le positiver.

Je ne crois pas qu'on puisse prendre à la légère la disparition d'un être proche, on souffre et on continuera à souffrir même si on a l'impression d'avoir fait soi-même un certain chemin par rapport à ce thème. Mais c'est peut-être aussi une forme d'enseignement de la mort. Lorsqu'on vit avec quelqu'un de profondément aimé, on voudrait que ce soit éternel et partir avant l'être aimé. Mais on ne choisit pas, la vie encore une fois a sa propre règle. Fondamentalement, lorsque l'on perd quelqu'un, il y a souffrance, sentiment d'injustice et pourtant... Vous avez là aussi l'exemplarité de la mort : l'être qui est parti a eu son temps et vous rappelle que vous avez le vôtre et que vous devez mettre à profit ce temps qui vous est donné non seulement pour penser à lui et ne pas l'oublier, ce serait dommage, mais peut-être aussi pour aller plus loin.

Les gens inconsolables n'ont pas complètement compris l'enseignement de la mort : accepter la mort c'est accepter sa propre mort et celle de ses proches. Si vous n'acceptez pas le deuil, vous bloquez votre propre vie. Faire son deuil ce n'est pas faire fi de la personne qui est partie, c'est au contraire peut-être la servir et lui rendre hommage parce que cette personne, si elle avait la possibilité de revenir, vous dirait j'en suis sûr : *"Profite de ta vie pour faire quelque chose d'essentiel"*. ■

■ **Conférence sur la paix et la non-violence organisée au centre européen de la SGI à Trets**

L'apprentissage pratique de la non-violence

Le samedi 15 février 2003, le centre européen de la Soka Gakkai internationale (SGI), à Trets (Bouches-du-Rhône), a accueilli plus de 300 personnes venues d'Aix, de Marseille, Montpellier et d'Avignon pour assister à une conférence sur le thème "l'apprentissage pratique de la non-violence" donnée par **Guillaume Tixier**, président de l'Institut de formation du mouvement pour une alternative non-violente (IFMAN Méditerranée). Cette conférence a eu lieu dans le cadre des actions menées par la Soka Gakkai pour promouvoir une culture de la non-violence et de la paix au profit des enfants du monde.

Le Mouvement pour une alternative non-violente (MAN) a été créé en 1974. Il promeut une culture de non-violence et la régulation des conflits interpersonnels, sociaux et internationaux. L'IFMAN Méditerranée a été créé en 2001. Il propose des stages d'intervention à tous les professionnels actifs dans les domaines éducatifs, sociaux et culturels, ainsi



Guillaume Tixier lors de sa conférence à Trets

qu'aux parents et militants associatifs. Réfuter la violence ne suffit pas. On ne peut fuir les conflits mais on peut, avec quelques clés, les utiliser positivement.

On peut définir trois types de techniques non-violentes :

- les actions militantes comme la désobéissance civile, les jeûnes, etc.,
- les actions qui touchent le relationnel, qui préviennent ou gèrent les conflits comme la médiation, la gestion des émotions ou les formes de communication non violentes qui respectent l'interlocuteur,

- les actions pédagogiques qui facilitent l'apprentissage des jeunes ou des adultes. Guillaume Tixier propose quatre étapes pour régler un conflit : 1) d'abord exprimer les faits objectivement, 2) exprimer les émotions ressenties, 3) les relier à un besoin fondamental et 4) exprimer sa demande. En s'écoulant mutuellement, sans jugement, on a plus de chance de trouver une solution ensemble. L'IFMAN utilise une série de techniques pédagogiques pour aider les interlocuteurs en situation de conflit comme le théâtre-forum ou les jeux coopératifs. Dans le théâtre-forum, une situation est mise en scène et chacun analyse le problème. Les "acteurs" se mettent tour à tour dans la peau de chaque personnage (agresseur, agressé et médiateur), ce qui leur donne une vision plus globale de la situation.

Avec les jeux coopératifs, explique M. Tixier, tout le monde gagne, mais on développe principalement l'écoute, le respect et la créativité collective. Le jeu touche une dimension de l'humain différente de la raison. ■



■ **Conférence sur le pluralisme religieux à Trets**

Le 10 mai 2003, la SGF a organisé une conférence au centre culturel européen de la SGI à Trets. Y participaient Raphaël Liogier, chercheur à l'Observatoire du religieux et maître de conférence à l'Institut de sciences politique d'Aix-en-Provence qui a évoqué la laïcité en France et Bruno Étienne, auteur de *La France face aux sectes*, directeur de l'Observatoire du

religieux à l'université d'Aix-en-Provence et professeur agrégé dans cette même université, qui a évoqué la diversification des religions. Bruno Étienne a expliqué qu'avec la mondialisation, la diversification religieuse va s'accélérer et a noté une augmentation de l'intolérance de la société française vis-à-vis des religions. ■

■ **Conférence à Nantes**

Samedi 31 mai 2003, 150 personnes étaient réunies au centre culturel de la SGF à Nantes pour assister à la conférence de Gilbert Nicolas, pasteur à Quimper, sur le thème "Vivre des causes communes".

Fervent défenseur des droits de l'Homme et de la justice, Gilbert Nicolas se reconnaît dans les combats menés par Martin Luther King, Gandhi ou encore Thoreau qui, inspirés par un profond respect pour les êtres humains, ont "porté haut l'étendard de l'humanité".

En œuvrant à divers causes, cet homme d'action a trouvé un terrain de prédilection en faveur de son idéal. Ainsi, il s'est associé au combat contre les essais nucléaires français dès 1973 et a participé aux Brigades de Paix internationales au risque même de sa vie.



Après une présentation de la Charte de la Terre et un intermède musical, Gilbert Nicolas a débuté sa conférence en amenant chacun à se demander pourquoi l'être humain n'est plus capable de s'indigner contre l'injustice ou pire encore, contre la barbarie. D'après lui, la Deuxième Guerre mondiale et les tragédies humaines qu'elle a engendré ont marqué une profonde rupture. Il en est venu à la conclusion que c'est la soumission à l'autorité qui explique que certains êtres humains infligent des souffrances aux autres, passant ainsi définitivement du côté de l'inhumanité; ainsi, l'homme doit porter son destin, non plus en tant qu'individu, mais en tant qu'espèce. L'après-midi s'est achevée par un dialogue chaleureux entre Gilbert Nicolas et des lycéens et étudiants présents. ■

■ **Conférence sur le Proche-Orient**

Le 27 juin 2003, Jean-Paul Chagnollaud, écrivain, directeur de collection aux éditions L'Harmattan et professeur à l'université de Cergy-Pontoise, était l'invité du jour et a donné une conférence au centre culturel de la SGF à Paris. Après un bref historique sur la création de cette maison d'édition, il a choisi de s'exprimer sur le thème du conflit israélo-palestinien. Fondées par Denis Pryen, les éditions L'Harmattan (dont le nom évoque un vent d'Afrique) sont consacrées aux sciences humaines, elles publient chaque année des milliers de livres. L'aventure a commencé alors que M. Pryen achetait et vendait des ouvrages dans sa librairie. L'esprit de la maison est d'éditer des ouvrages indépendamment de leur rentabilité commerciale, comme des travaux universitaires destinés à un public plutôt spécialisé (thèses, recherches), etc. Après cette présentation, M. Chagnollaud, spécialiste du Maghreb et du Machrek, a évoqué la situation du peuple palestinien. Sa population, comptant près de 1,5 millions d'individus, vit dans une zone de



400 km² (soit un rectangle de 40 km sur 10 km) cernée par les forces militaires israéliennes. Celles-ci ont progressivement interrompu et neutralisé tous les moyens de communication entre les différents territoires.

M. Chagnollaud a rappelé le caractère terrible de la situation actuelle. L'échange entre ces deux populations devient de plus en plus difficilement possible. Bien qu'il existe des solutions sur un plan stratégique et matériel, l'élément crucial pour que reprenne le processus de paix réside dans une volonté politique de dialogue. ■

■ **Festival pour la paix, à Cannes**

Le 18 janvier 2003, pour ce 1^{er} Festival pour la paix, organisé par des membres de la SGF de la région, M. Patrick Amoyel, psychanalyste et spécialiste de la question israélo-palestinienne, fut invité à donner à l'Espace Miramar, devant 250 personnes, adhérents et invités, une conférence sur le thème "D'une éducation à la guerre à une éducation à la paix". ■

■ **Conférence débat au Pavillon des Colloques de la Foire Exposition de Niort**

Le 11 juin 2003, à la demande du président du Lions Club de Niort Venise Verte, un membre de la SGF a organisé une conférence sur le thème "Le bouddhisme, philosophie ou religion". Après une présentation des différents mouvements bouddhistes, Nassera Hameroune-Besson, ancienne enseignante en Histoire du Droit est intervenue pour expliquer ce qui de son point de vue différencie la philosophie et la religion: la première étant fondée sur une démarche intimiste, l'autre sur une démarche collective.

Un représentant de la Soka Gakkai a ensuite présenté aux 70 participants les principes du bouddhisme de Nichiren Daishonin. Un échange de questions-réponses a clôturé la conférence.

La soirée s'est terminée dans la convivialité autour d'un verre. ■

■ **Conférence sur Charlie Chaplin au centre européen de la SGI à Trets**

Le 17 décembre 2003, a eu lieu à l'Institut européen de la SGI, à Trets, une conférence intitulée "Charlie Chaplin ou l'universalité de la valeur humaine" par Kamel Benkaaba, enseignant à l'Institut franco-scandinave, chargé de cours à l'université de Provence en cinéma audiovisuel, formateur des professeurs des écoles dans le cadre du dispositif "École et cinéma".

M. Benkaaba a présenté la vie de Charlie Chaplin qui suscite, à son époque, à la fois admiration et jalousie. Son personnage de Charlot est le symbole de la dignité humaine. Dans ses films il transmet l'espoir au cœur des pires difficultés et cherche à éveiller en chacun des sentiments universels. ■

Contribution écrite du président de la SGI à la 2^e conférence internationale "Éducation pour la tolérance"

EN hiver 1945, avant même que fumées et poussières de la Seconde Guerre mondiale se soient totalement dissipées, Karl Jaspers donna un cours inaugural à l'université d'Heidelberg. Les mots d'apaisement qu'il prononça s'adressaient à des élèves spirituellement blessés, luttant contre le désespoir et cherchant à trouver un sens aux circonstances chaotiques du moment. Il leur dit : "Nous voulons apprendre à parler ensemble." Il ajouta que l'unité fondée sur le dialogue et la compréhension mutuelle, la tolérance réciproque et des concessions de part et d'autre, est ce qui forge "une communauté durable".

Son appel suscita de puissants échos, en Allemagne et dans le monde. On a dit que sa voix fut celle qui se fit le plus clairement entendre en Allemagne à cette époque.

Deux facteurs au moins amplifiaient l'impact de ses propos. Ils s'appuyaient d'abord sur une critique très aigüe de la civilisation contemporaine dans son ensemble, identifiant les racines et les causes profondes de la catastrophe de la Guerre mondiale. Ensuite, il s'était constamment et irréductiblement opposé au nazisme, et pour cette opposition, il avait payé personnellement un prix très élevé.

La naissance et la chute du nazisme furent caractérisées, du début jusqu'à la fin, par la violence. Comme le stalinisme, le nazisme est la négation absolue des valeurs du dialogue et de la tolérance. Il a porté à leur comble la violence et la terreur qui ont entaché le 20^e siècle. Par une cruelle ironie de l'Histoire, le 21^e siècle, qui s'ouvrait sous les auspices pleins d'espoir du "Dialogue des civilisations", a très rapidement manifesté le pire et le plus hideux aspect du siècle tout juste terminé.

Aussi, sans négliger tous les efforts possibles pour résoudre les problèmes spécifiques qui se posent à nous, il est également vital de prêter la plus grande attention à la perspective plus large adoptée par Jaspers et d'autres philosophes. Il nous faut admettre que nous sommes en réalité confrontés à une crise qui affecte le cœur même de la civilisation humaine.



SATOSHI YOSHIDA

Lecture du message de D. Ikeda lors de la conférence "Éducation pour la tolérance" à l'Unesco

Organisé conjointement par le Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles et le siège de l'Unesco à Paris, ce colloque s'est tenu du 12 au 14 mai 2003 à l'Unesco. Le 14 mai, le message de Daisaku Ikeda y a été lu en japonais et en anglais. Voici la traduction intégrale du texte.

Quelle fut la force motrice du développement de la civilisation moderne ?

Au risque de simplifier à l'extrême, on pourrait dire que ce fut l'idée de compétition, fondée sur l'opposition entre soi et les autres. Cette sorte de compétition est visible dans la révolution industrielle, dans le développement du capitalisme, et elle est maintenant à l'œuvre dans le processus de mondialisation.

Jaspers pensait que l'horreur des deux guerres mondiales était née de ce paradigme de la compétition, de la dichotomie sujet-objet, centrale dans la tradition philosophique occidentale. Le

concept qu'il proposait d'y substituer était "l'englobant" (allemand : *das Umgreifende*). Ce concept, comme Jaspers le fit lui-même remarquer, se rapproche beaucoup d'une notion bouddhique essentielle, celle d'"origine interdépendante" (japonais : *engi* ; sanskrit : *pratitya samutpada*).

Il serait trop long d'exposer plus en détail ici des concepts bouddhiques. Mais le bouddhisme en général offre une vision globale du monde n'excluant aucune des multiples facettes de l'existence humaine. Dans cette perspective, les autres ne sont pas ressentis comme une menace mais comme nécessaires à notre propre existence. Toutefois, il me faut préciser que le bouddhisme ne présume pas pour autant une harmonie préétablie entre toutes choses, pas plus qu'il ne se donne une telle harmonie pour but. Le bouddhisme considère plutôt la vie comme une lutte.

Chaque être humain possède une part de lumière et une part d'obscurité

Les êtres humains ont pour caractéristiques une propension à créer aussi bien qu'à détruire, une part de lumière et une part d'obscurité. Même si le bouddhisme est fondé sur la croyance en une bonté fondamentale résidant au plus profond de la vie de chaque être humain, il ne s'agit pourtant pas d'un optimisme naïf. Car si nous fermons les yeux sur la profonde obscurité qui caractérise aussi la nature humaine, nous serons incapables

de pleinement comprendre ou apprécier le courage et la grandeur de ceux qui ont obtenu la victoire dans la bataille contre cette obscurité, en eux-mêmes et chez les autres.

Des fondations solides pour la tolérance ne peuvent s'établir que si nous prenons d'abord en compte la nature humaine dans son ensemble. Dans cette nature humaine, bien et mal, bonté et méchanceté coexistent et constituent un amalgame indissociable. Partant de cette constatation, nous devons donc faire des efforts constants pour lutter contre ce qui est nuisible et mauvais, et pour renforcer ce qui est potentiellement bénéfique et bon, dans notre propre vie aussi bien que dans celle des autres.

Le Sûtra du Nirvana, l'un des textes centraux du bouddhisme, nous exhorte à nous opposer à ceux qui font le mal, à révéler et dénoncer les mauvaises actions. Agir ainsi est en réalité une action bénéfique pour ceux qui perpétuent le mal, tandis que ne pas le faire les encourage à s'enfoncer plus avant dans les voies mauvaises. Comme il est dit dans un commentaire ultérieur : *"Être l'ami d'une personne et manquer de la bienveillance qui permet de la corriger, c'est agir en réalité comme son ennemi."*

Ainsi, la véritable tolérance n'est pas l'acceptation passive et le simple constat de la réalité telle qu'elle est à un moment donné, c'est plutôt un processus encourageant à prendre conscience de ce qui est mauvais, à y réfléchir et à le regretter ce qui est mauvais, en même temps qu'une réorientation, un renforcement de la "bonté" potentielle et des capacités à bien agir.

C'est seulement au prix d'une intense lutte spirituelle de ce genre que l'on peut obtenir une vision pleinement bouddhique du monde, à la fois dynamique et holistique. En définitive, le bouddhisme considère confrontation et contradiction, et même la lutte acharnée entre bien et mal, comme la preuve de notre interdépendance.

Il est impossible de dissocier la tolérance de l'éducation

Lorsque j'ai eu le privilège de visiter le musée de la tolérance du centre Simon Wiesenthal en 1993, j'ai ressenti à la fois une grande émotion et une immense colère. Plus encore, ce que j'ai vu là-bas de mes propres yeux a renouvelé ma détermination à lutter contre le mal. Car

sans cet effort, le bon, en nous, sera obscurci et submergé par les exigences de la vie quotidienne. Si nous ne prenons pas la décision délibérée de lutter contre le mal, nous courons le risque d'apporter un soutien passif et involontaire à ceux qui font souffrir d'autres êtres humains.

De plus, je suis pour ma part fermement convaincu que seuls ceux qui ont forgé et nourri leur propension à bien agir dans la lutte contre l'injustice sont capables de se débarrasser de leurs propres faiblesses et peurs, et de devenir les exemples vivants d'une véritable et durable tolérance.



Comme le thème de ce colloque l'indique, il est impossible de dissocier la tolérance de l'éducation. L'éducation – parce qu'elle entraîne transformations et changements individuels et sociaux – est parfois un processus douloureux. Elle requiert deux sortes d'efforts complémentaires. Les premiers pourraient être comparés à l'attitude paternelle ne craignant pas de réorienter vers le bien avec rigueur. Les seconds, s'apparentent à la bienveillance d'une mère, acceptant et chérissant la vie de l'autre dans sa totalité. Ces deux aspects se retrouvent dans le Sûtra du Lotus, dont l'enseignement est très largement respecté par les bouddhistes depuis la plus haute antiquité, précisément parce qu'il offre à tous les êtres humains – y compris "les mauvais" – une voie pour parvenir à l'éveil.

L'histoire d'Angulimala-Ahimsaka

Un épisode de la vie de Shakyamuni, le bouddha historique, illustre bien la force du dialogue. Du temps de Shakyamuni vivait un redoutable meurtrier appelé Angulimala (littéralement "collier de doigts") parce qu'il portait les doigts de ses victimes autour du cou. Pourtant, son véritable nom était Ahimsaka (ce qui signifie le non violent, ou l'inoffensif). Dans sa jeunesse, il avait été chassé

de la demeure d'un brahmane érudit qui avait été son maître. Son expulsion était due à des rumeurs malveillantes répandues par d'autres à son sujet. Le sentiment d'avoir été trahi et d'être désormais sans but dans la vie l'avait fait sombrer dans un cycle toujours plus profond d'aliénation et de violence.

Apercevant Shakyamuni qui se promenait seul dans les bois, Angulimala vit en lui une prochaine victime idéale. Mais, malgré tous ses efforts pour rattraper le Bouddha, il n'y parvint pas. Pourtant, Shakyamuni continuait à avancer d'un pas égal. Frustré et bouillant de colère, le brigand cria au Bouddha de rester en place. Shakyamuni lui répondit : *"Je reste toujours en place, ayant renoncé à toute violence envers les êtres vivants. Par conséquent, je suis immuable. Alors que toi, tu bouges constamment."*

Ces mots de Shakyamuni eurent le pouvoir de révéler d'abord, puis de dissiper totalement la peur et l'anxiété qui résidaient au plus profond du cœur du criminel. Ce qui rendit cela possible, ce fut la foi inaltérable de Shakyamuni en la bonté essentielle de tous les êtres humains, sa profonde conviction que la bonté était présente même chez ce brutal meurtrier. La clairvoyance du Bouddha percevait l'existence du clair soleil de la bonté humaine même lorsqu'il était obscurci par les épais nuages de l'atrocité. Et c'est ainsi que Shakyamuni permit au redoutable Angulimala de redevenir Ahimsaka (l'Inoffensif). Ce récit, qui peut nous sembler naïf ou simpliste, illustre néanmoins une vérité irrefutable : le pouvoir insondable d'un cœur humain à en influencer un autre et à y déposer l'étincelle d'une transformation positive.

Lorsque notre refus de composer avec le mal et nos franches dénonciations des mauvaises actions sont enracinés dans une foi inébranlable en l'humanité fondamentale de la personne qui les commet, c'est seulement alors que nos remontrances peuvent avoir pour effet d'éveiller cette personne à la dignité de sa propre vie aussi bien qu'à celle des autres. Des paroles courageuses de ce genre ont concrètement le pouvoir de détourner les autres du mal.

Briser le cycle de l'agression, la punition, la vengeance

La discrimination peut être comprise comme ce qui met des limites, et

entrave notre reconnaissance de la dignité universelle des êtres humains. Il y a, bien sûr, la tendance très humaine à donner la priorité à ce qui nous concerne nous-mêmes et nos proches. Le bouddhisme considère cette forme d'attachement égoïste comme la base de toutes les formes de discrimination. Et simultanément, la tradition bouddhique, de Shakyamuni à nos jours, a toujours préconisé l'empathie comme un moyen de dépasser l'égoïsme. Concrètement, cela consiste à percevoir et ressentir comme les siennes la douleur et la détresse des autres, ainsi qu'à entreprendre avec eux d'aller à la racine des causes de la souffrance afin de la transformer.

En tissant les mailles d'un solide réseau de bienveillance à l'égard de tous sans exception, nous pouvons faire de la tolérance un "filet de sauvetage" véritablement universel, utile à l'humanité tout entière. Nous pouvons concrétiser l'idéal d'une justice réparatrice, apaisant à la fois les victimes et les agresseurs, et brisant ainsi l'interminable cycle de l'agression, la punition et la vengeance.

Les personnes de conviction, partout dans le monde, sont aujourd'hui appelées à s'impliquer dans un travail silencieux et continu de dialogue. Car c'est grâce au dialogue que nous pourrions remplacer, dans le cœur des hommes, les graines de la haine par celles de la confiance et de l'amitié. J'ai eu personnellement le privilège de participer à des échanges francs avec des penseurs représentant les traditions culturelles et religieuses du monde qui m'ont grandement enrichi. De plus, j'ai pris l'engagement, avec tous les membres de la Soka Gakkai de par le monde, de construire les fondations d'une tolérance réelle et durable, afin de transformer les conflits apparemment irréductibles entre soi et les autres en efforts partagés pour le bonheur mutuel. J'aimerais pour conclure citer ces quelques mots de la philosophe Hannah Arendt : *"Le monde n'est pas humain pour avoir été fait par des hommes, et il ne devient pas humain parce que la voix humaine y résonne, mais seulement lorsqu'il est devenu objet de dialogue."* ■

*Le 14 mai 2003, Daisaku Ikeda,
président de la Soka Gakkai
internationale*



■ Festival interreligieux dans le sud de la France

Le 8 novembre 2003, la Soka Gakkai France (SGF) a accueilli un festival culturel interreligieux, au centre européen de la SGI à Trets (Bouches-du-Rhône). Cet événement fait partie des efforts de la SGF pour améliorer la compréhension mutuelle entre les différentes traditions religieuses. En juin 2003, la SGF avait organisé un forum interreligieux "Le choix de la non-violence" sur le rôle des religions pour contribuer à la paix (voir page 22). Lors du festival, des membres de la SGF et leurs amis ainsi que des représentants musulmans et chrétiens ont offert des chants, des musiques et des danses à un public de 700 personnes. ■



■ Festival culturel organisé par la jeunesse de la SGF

Le 2 novembre 2003 à Paris, sous le thème "Paix, le courage d'y croire", s'est déroulé le troisième festival culturel de la jeunesse, dans le cadre de l'année de la jeunesse réfugiée et avec la participation de l'association française de soutien à l'UNHCR. Il a débuté par la remise d'un don de 31 400 euros à l'UNHCR et par un échange de dessins d'enfants qui symbolisait les 639 dessins réalisés par la jeunesse. Cet argent et ces dessins sont destinés aux enfants de Côte d'Ivoire. ■

ÉVÉNEMENTS CULTURELS

CAP SUR LA PAIX



■ Les "Ailes de l'espoir" défilent à Belleville et à Drancy

Le 8 mars 2003, la paroisse de Belleville (regroupant une partie du 19^e et du 20^e arrondissement de Paris) a organisé un carnaval dont le thème était : "Nos différences sont une richesse pour vivre ensemble". Le groupe "Ailes de l'espoir" (*kotekitai*), groupe musical créé par la Soka Gakkai France, était invité à y participer pour la deuxième année consécutive. Cinquante jeunes filles ont ainsi fait résonner leurs mélodies joyeuses, de Jourdain à la place des Fêtes, un dépliant, expliquant le point de vue des chrétiens, des musulmans et des bouddhistes sur le respect des différences, était offert aux passants. Voici un extrait du texte écrit par les "Ailes de l'espoir" : "Le premier pas vers la paix est le respect de la dignité de chaque personne. La véritable valeur d'un être humain se mesure au respect qu'il est capable d'accorder aux autres. Plus notre cœur est riche, plus nous sommes capables de reconnaître l'humanité chez les autres. Nous avons donc décidé de défiler aujourd'hui avec les membres de la paroisse de Belleville pour défendre cette idée que nos différences sont une richesse pour vivre ensemble."

Le 29 mars, les groupes "Ailes de l'espoir" et "Tambours de la paix" (de la SGF) ont été invités au carnaval de Drancy. Ils ont défilé avec d'autres groupes de fanfare, de samba ou de *capoeira* du Mémorial de la déportation à la place de l'Hôtel de ville. ■



■ Concert à Paris, au centre culturel de la SGF

Le 26 janvier 2003, l'ensemble de musique classique de la SGF, "Fleurs de la culture", ouvrait sa saison 2003 au centre culturel Paris Opéra de la SGF avec un concert qui fut, encore une fois, fort apprécié d'un public de connaisseurs et d'amis. ■

■ Des représentants de l'Association des écrivains chinois visitent la Maison littéraire de Victor Hugo

Le 28 octobre 2002, conduite par M. Youmei Deng, une délégation de l'Association des écrivains chinois visitait la Maison littéraire de Victor Hugo, fondée par le président de la Soka Gakkai internationale, Daisaku Ikeda, à Bièvres (France).

M. Deng a écrit en 2001 un recueil de conversations entre M. Ikeda et M. Konosuke Matsushita, fondateur de la société Matsushita Electric. Durant ce dialogue les deux hommes ont abordé divers sujets tels que la vie, la mort et l'univers, l'éducation, la paix... confrontant leurs points de vue en tant que diri-



M. Moine et M. Deng à Bièvres

geant religieux et homme d'affaires. Lors de sa visite à Bièvres, M. Deng a remis à M. Philippe Moine, directeur de la Maison littéraire de Victor Hugo, une plaque commémorative pour le président Ikeda, précisant qu'il étudiait depuis plus de vingt ans sa vie et son mouvement pour la paix. ■

MAISON LITTÉRAIRE DE VICTOR HUGO



Victor Hugo par David D'Angers (1837)



Hector Berlioz par Perraud (1867)

MUSÉE HECTOR-BERLIOZ

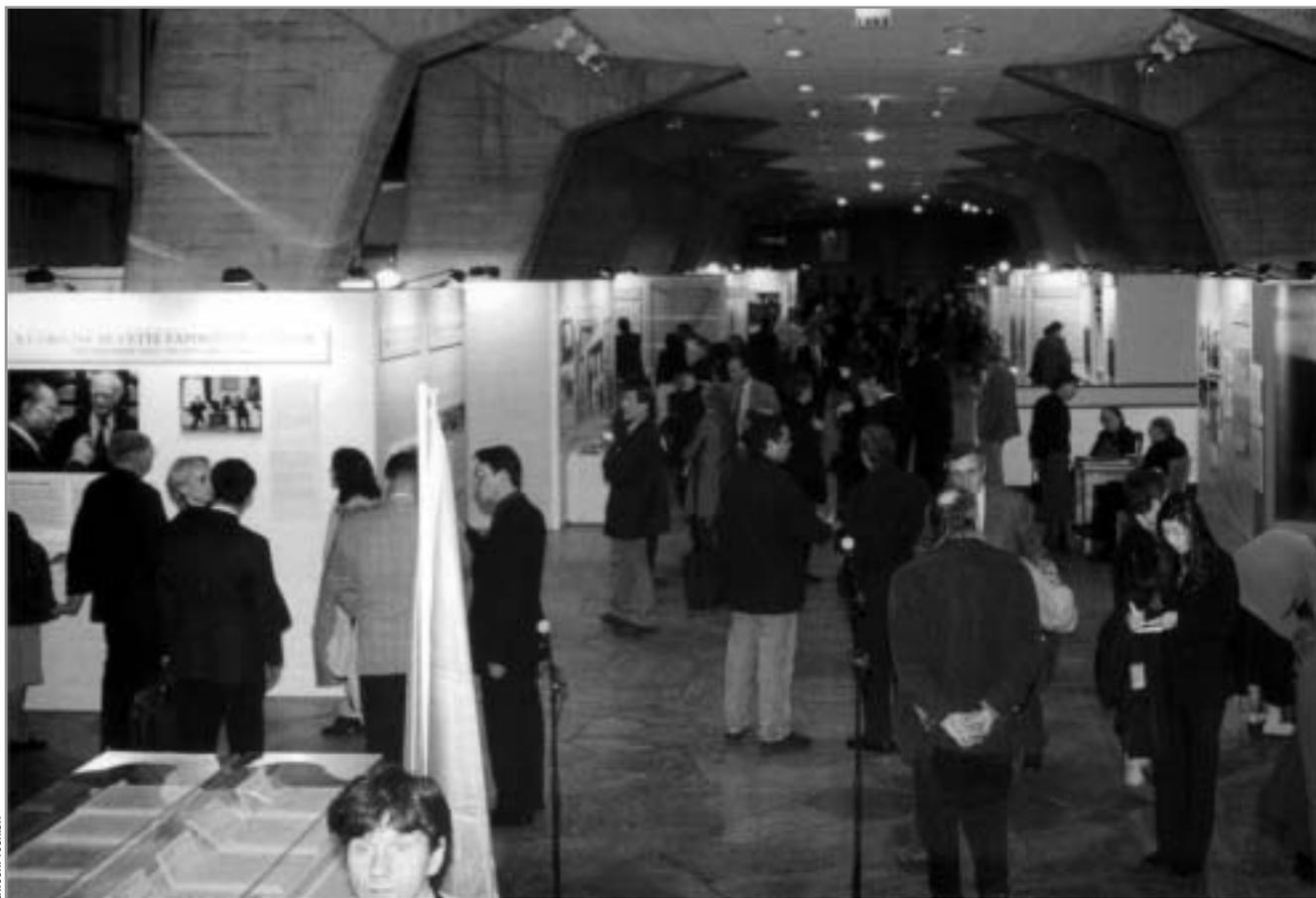
■ Exposition "Victor Hugo et les Grands Esprits universels, Hector Berlioz 1803-1869"

Dans le cadre du bicentenaire d'Hector Berlioz, nous présentons cette année, en collaboration avec le musée national Hector-Berlioz de la Côte-Saint-André (Isère), une exposition consacrée à Victor Hugo et Hector Berlioz. Nous avons également obtenu la participation du Musée dauphinois et de la Bibliothèque Municipale de la ville de Grenoble.

Parmi les nombreuses pièces présentées figurent un buste de Berlioz par Perraud en 1867, un des rares réalisés du vivant du grand musicien, le manuscrit musical et la plaquette du programme de la Symphonie fantastique créée la même année que la célèbre pièce de Victor Hugo *Hernani* en 1830 ; des lettres autographes adressées à sa famille, des tableaux d'époque et des éditions des œuvres de Berlioz écrivain et critique d'art.

Nous poursuivons également nos échanges avec la Bibliothèque Nationale, la Bibliothèque du Sénat et la Bibliothèque de la Ville de Paris qui nous prêtent de précieux documents : des journaux d'époque et des lettres autographes concernant le célèbre compositeur. L'exposition sera présentée jusqu'au 30 novembre et met en valeur l'amitié et l'admiration réciproque qui liaient les deux géants romantiques, ainsi que le lien qui les unissait au Château des Roches, à Bertin l'Aîné et au *Journal des Débats*, qui publia de 1835 à 1863 les chroniques musicales au style littéraire remarquable d'un certain... Hector Berlioz. ■

Philippe Moine, directeur de la Maison Littéraire de Victor Hugo



SATOSHI YOSHIDA

L'EXPOSITION

Linus Pauling et le 20^e siècle

À L'UNESCO



L'exposition a été officiellement inaugurée le 11 mars 2003 à l'Unesco. Environ trois cents personnes y assistaient, parmi lesquelles Mme Marie-Madeleine Malraux, la veuve de l'écrivain André Malraux et plusieurs ambassadeurs de l'Unesco.

M. Marcio Barbosa, vice directeur général de l'Unesco, ouvrit la cérémonie en rappelant les nombreuses

Du 3 au 28 mars 2003 est présentée au siège de l'Unesco à Paris une exposition sur le scientifique Linus Pauling, prix Nobel de chimie en 1954 et prix Nobel de la la paix en 1962. Cet évènement sponsorisé par la famille Pauling, l'université d'État de l'Orégon et la Soka Gakkai internationale a accueilli plus de 22 000 visiteurs.



Reconstitution du bureau de Linus Pauling

MATHIEU CARRON

contributions du Dr Linus Pauling au progrès de l'humanité par la recherche scientifique.

Dans un français impeccable, M. Linus Pauling junior a évoqué l'amitié et la collaboration entre son père et Daisaku Ikeda, président de la Soka Gakkai internationale (SGI), en précisant que *“le philosophe et le savant scientifique abordant de manière très différente l'étude des complexités de la vie, chacun bénéficiait des compétences de l'autre.”*

Mme Karyle Butcher, directrice de la bibliothèque et vice responsable du bureau d'information de l'université d'État de l'Oregon (sponsor de l'exposition avec la famille Pauling et la Soka Gakkai internationale) a souligné l'urgence d'ériger des défenses de la paix dans nos cœurs, à l'instar de Linus Pauling. Pour finir, Mme Betty Mori, vice-directeur général de la SGF, s'est adressé à l'assemblée au nom de Daisaku Ikeda : *“Tout en représentant le summum de la sagesse, monsieur Linus Pauling était doté en même temps d'une*



nature extrêmement ouverte et chaleureuse, se lançant continuellement de nouveaux défis dans sa quête de paix et d'amélioration du genre humain.”

L'exposition

Pendant le cocktail qui suivit, chacun put parcourir l'exposition agrémentée d'objets ayant appartenu à Linus Pauling (des photos avec sa famille, ses deux médailles du prix Nobel, etc.). La première partie de l'exposition est consacrée à son œuvre et présente de façon didactique ses découvertes scientifiques, tandis que la seconde partie nous rend plus proche l'homme : son bureau a été

reconstitué, avec sa machine à écrire, ses papiers, des petits livres de science-fiction dont il était amateur, différents objets, sa chemise à carreaux et son légendaire béret...

Le Livre d'or fait écho des sentiments des visiteurs : beaucoup de remerciements pour ceux qui ont initié cette exposition que chacun a *“apprécié de découvrir en ce moment si crucial”*.

En aparté

Présents à l'inauguration, les petits-enfants de Linus Pauling, découvraient avec émotion l'exposition. *“Notre père, dit Christopher, a consacré beaucoup de temps à la préparation de cette exposition. Toute la famille s'est mobilisée pour rassembler les différents documents.”*

“Ce qui m'a le plus frappé chez mon grand-père, a ajouté Peter, c'est cette facilité d'expliquer à des personnes inexpérimentées des concepts scientifiques dans un langage accessible. Il aimait partager son travail. Lorsqu'il intervenait à l'université, la salle était toujours pleine parce qu'il avait justement ce don de communiquer.” ■

Extraits de l'allocution de Linus Pauling Jr

[...] Au milieu des années 90, peu après le décès de mon père, je cherchais par quels moyens commémorer l'impact qu'il eut sur la société du 20^e siècle. Je voulais surtout rappeler aux jeunes générations les importantes avancées scientifiques et médicales dont il ouvrit les portes ainsi que l'extraordinaire succès obtenu dans son action pour faire diminuer le danger des retombées nucléaires et réduire la menace d'une guerre nucléaire, accomplissement dont l'ampleur prend tout son sens dans le climat actuel du monde.

Les jeunes doivent être encouragés à suivre l'exemple de mon père en poursuivant la recherche de toutes les voies susceptibles de mener à un monde meilleur.

Je me souviens de l'amitié et de la collaboration partagées par mon père et Daisaku Ikeda, président de la Soka Gakkai internationale, philosophe dont la connaissance étendue et profonde de la nature de l'humanité complétait parfaitement l'immense connaissance qu'avait mon père de la nature de la



matière. Leur détermination à promouvoir la paix, leur indéfectible engagement dans l'éducation, leur appréciation de toute la vie des cultures diverses constituaient le terrain commun de leurs efforts. Je contactai M. Ikeda pour lui faire part de mon idée d'un projet commémoratif.

Il me répondit qu'à l'occasion de sa dernière rencontre avec mon père (en 1993), il lui avait promis de poursuivre sa campagne d'un demi-siècle contre la guerre. Afin d'honorer cet engagement, il me proposa l'exposition que voici, devant vous. Elle a pour but de démontrer :

- l'effet positif, puissant et permanent que peut avoir une personne sur notre société,
- l'importance d'une persévérance sans failles afin d'assurer le succès face aux adversités en tout genre,
- l'urgente nécessité d'encourager les jeunes à formuler des objectifs de progrès, tant personnels que pour l'amélioration de la société.

Le credo de la Soka Gakkai internationale se base sur le Sûtra du Lotus du

bouddha Shakyamuni, affirmant que la vie quotidienne de tous renferme des expériences et des événements profitables au perfectionnement du "soi" individuel, de la famille et de la société. Il affirme encore que le monde entier, sans discrimination de race, de genre, de position sociale ou de niveau d'éducation possède la même capacité d'éveil.

C'est certainement une philosophie profondément démocratique, généreuse et humaniste, respectueuse de la vie.

Aujourd'hui, je mesure bien l'amitié qui lia le président Ikeda et mon père : le philosophe et le savant de science, abordant initialement de manière très différente, l'étude des complexités de la vie, s'unissant par leur soutien et leur compréhension mutuels, chacun bénéficiant des compétences de l'autre.

L'exposition qui vous entoure représente la concrétisation de la promesse faite par M. Ikeda à mon père. Je lui suis extrêmement reconnaissant, à lui ainsi qu'à tous les membres de la SGI, d'avoir rendu possible cet hommage à la vie et au travail de mes parents. Je souhaite que vous trouviez cette exposition agréable et instructive, et surtout qu'elle vous stimule. Merci. ■

Extraits du message adressé par D. Ikeda

Permettez-moi tout d'abord de vous adresser mes plus vives félicitations pour le vernissage de l'exposition à Paris, (...) première ville à la présenter sur le sol européen.

En tant qu'initiateur du projet, rien ne saurait me rendre plus heureux que l'accueil chaleureux réservé par la France à cette exposition qui a reçu la visite de plus d'un million de personnes au cours de sa tournée dans sept villes américaines et cinq villes japonaises. Ce succès laisse présager qu'elle continuera à susciter de l'intérêt dans le monde entier. (...)

Mon amitié avec Linus Pauling, ce chercheur éminent, a commencé dans la dernière période de sa vie. À chacune de nos rencontres, j'ai été vivement impressionné par sa jeunesse d'esprit. Il allait sans cesse de l'avant, se lançait continuellement de nouveaux défis dans sa quête de paix et d'amélioration de la santé du genre humain, ne se reposait jamais sur ses lauriers innombrables et bien mérités.



Notre dernière rencontre remonte à dix ans, le 16 mars 1993. Ce jour-là, le Dr Pauling m'a confié qu'il venait de conseiller un traitement qu'il avait personnellement mis au point à trois patients atteints

d'une maladie cardiovasculaire. Il m'expliquait tout cela avec enthousiasme, le teint aussi éclatant que celui d'un nouveau-né et les yeux brillants de l'esprit de recherche d'un jeune étudiant. C'était un an avant sa disparition, il avait alors 92 ans.

Chaque remarque, chaque parole prononcée par Linus Pauling au cours de nos quatre dialogues, et les nombreuses lettres que nous avons échangées pour préparer notre ouvrage, ont laissé une empreinte indélébile dans mon cœur, comme un "message d'espoir" adressé aux générations futures. En particulier, nos avis concordait parfaitement sur la nécessité de faire de ce 21^e siècle le Siècle de la vie et le Siècle de la paix. (...)

Sa conviction fait puissamment écho

au Préambule de la Convention de l'Unesco qui déclare qu' "une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples et que, par conséquent, cette paix doit être établie sur la base de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité."

Quel est le message essentiel transmis par cette exposition ? Selon M. Linus Pauling junior, c'est que "le courage d'un seul être humain, résolu à faire prévaloir la justice, peut exercer une influence profonde et décisive sur la société." C'est sans doute un précieux message d'émancipation pour les personnes ordinaires.

Linus Pauling était farouchement opposé aux essais et au perfectionnement des armes nucléaires. Il n'a cessé de proclamer que le devoir moral d'un scientifique était d'utiliser la sagesse de l'humanité, non pas pour la guerre, mais à des fins pacifiques. (...) L'éducation est pour moi un trésor de la plus haute importance. Encourager le respect pour la vie à travers cette exposition me comblerait de joie. (...) ■

Rencontre avec Linus Pauling Jr

Lors de cet entretien, Linus Pauling Jr évoque son père, l'évolution des rapports existant entre ses parents et lui, le rôle des médias et la responsabilité de chacun dans le devenir du monde.

Que vous ont transmis vos parents ?

Mes parents ont toujours fait extrêmement attention de ne pas m'imposer une direction donnée. Malgré tout, il y avait un message sous-jacent sur la valeur des différentes professions : la recherche scientifique se plaçait tout en haut de la liste, venait ensuite les sciences appliquées puis le domaine artistique et enfin, les hommes d'affaires. Ils m'ont appris le sens de l'effort, l'ambition et le désir d'apporter sa contribution à la société.

Adolescent, mon père m'a posé les questions destinées aux étudiants dans le manuel de chimie. Une sorte de test auquel je me suis livré mais sans grand succès ! Mes parents et moi-même avons alors compris que je n'allais pas suivre les traces de mon père. J'ai cherché un autre travail qui me correspondait et qui, en même temps, pouvait les satisfaire, et je suis devenu psychiatre.

Jeune, participiez-vous à leur action ?

Mon premier souvenir remonte à avant la guerre de 39. À cette époque, existait à Pasadena (Californie) une organisation dénommée "s'unir maintenant" qui encourageait les démocraties à s'associer contre le fascisme. Ma mère en était membre, et je la secondais en distribuant des brochures, transmettant les informations, etc.

Plus tard, bien qu'ayant quitté le domicile familial, je restais au courant des activités de mes parents. Soldat, j'ai entendu parler de l'incarcération de citoyens américains d'origine japonaise car le gouvernement doutait de leur loyauté. Relâchés à la fin de la guerre, certains sont venus s'installer en Californie. Mon père en a embauchés en tant que jardiniers, et cette action a attisé la colère. Lors de mes permissions, je découvrais des menaces de mort, des traces de vandalisme. C'était au début de 1945, juste avant que mon père ne débute une campagne d'éducation publique sur les dangers des armements nucléaires, une période difficile pendant laquelle mes parents étaient protégés par la police.



Linus Pauling Jr rencontre des étudiants adhérents de la SGF au centre culturel de Paris

De mon côté, j'ai poursuivi mes études médicales et me suis installé à Honolulu. Je n'avais que très peu de contact avec eux mais je comprenais profondément le sens de leur action. J'ai essayé, tout comme ils me l'avaient enseigné, de développer une attitude responsable envers la société. Et lorsque Martin Luther King a initié la marche de Montgomery à Alabama afin de promouvoir le droit de vote pour les Afro-américains, je me suis porté volontaire, c'était en 1965.

Avec l'exposition présentée à l'Unesco, vous rendez hommage à vos parents. Pensez-vous ainsi poursuivre leur travail ?

Oui. Pendant de nombreuses années, mes efforts ont été centrés sur mon propre travail, et ce n'est qu'à l'âge de la retraite que j'ai pu m'engager de nouveau dans les activités de mon père. J'ai compris qu'à 90 ans, il avait besoin de soutien pour faire fonctionner son Institut de recherche. Fort heureusement, ayant participé à de nombreux comités d'organisation administrative à Honolulu, j'avais beaucoup appris sur la manière de diriger, et j'ai pu ainsi apporter ma collaboration et résoudre les différents problèmes de logistique et de personnel. Grâce aux efforts de mon père, l'Institut, consacré à la recherche dans le domaine de la nutrition, est devenu partie intégrante de l'université de l'Oregon et porte son nom.

Votre père était-il un homme curieux, passionné, optimiste ?

L'optimisme faisait partie de ses qualités

et a beaucoup contribué à son succès. Il avait la capacité de le transmettre et d'encourager les autres à le manifester. Très photogénique, il avait toujours un grand sourire. Il possédait aussi une excellente mémoire lui permettant d'accumuler de nombreuses connaissances qu'il faisait ressurgir au bon moment. Il n'était pas rare, au cours d'une discussion, que son point de vue l'emporte sur d'autres car il savait argumenter. Il était très intelligent.

Où puisait-il sa force ?

Une grande partie venait sans doute de son épouse, ma mère, qui le soutenait constamment. Après avoir consacré avec succès la première partie de sa vie au domaine scientifique, son action s'est ensuite essentiellement dirigée vers la paix.

Quel est le devoir du scientifique ?

Puisque les scientifiques sont à l'origine de toutes les avancées technologiques qui finalement changent le cours du monde, ils devraient parallèlement avoir la capacité de faire évoluer l'éthique sociale et exercer un contrôle. Il y a un siècle, la science progressait plus lentement et la société avait le temps d'évoluer mais aujourd'hui, les progrès technologiques vont si vite que la capacité humaine ne peut pas les rattraper.

Les dangers sont plus menaçants : problème de surpopulation, menace nucléaire, manipulation génétique, clonage... Peu de scientifiques s'en soucient et beaucoup s'écarterent même de ce devoir.

Comment développer la conscience de notre responsabilité ?

Malheureusement, la plupart des gens ne souhaitent pas entreprendre cette réflexion. Une aide, un soutien est nécessaire pour éveiller sa conscience. Les médias devraient remplir ce rôle et éduquer le peuple en l'informant correctement sur les affaires du monde. Ainsi chacun pourra se forger une opinion juste et l'exprimer à ses politiciens. Plus il y aura ainsi de voix que les politiciens seront amenés à entendre. Encourager la réflexion, l'engagement, l'action de voter, un acte simple mais décisif pour l'avenir. Je suis très heureux que cette exposition existe car, non seulement elle aide chacun d'entre nous à savoir ce qui s'est passé au 20^e siècle, mais elle éclaire également sur les problèmes d'aujourd'hui et de demain. Je la dédie aux jeunes générations. ■

Linus Pauling et le 20^e siècle

Après avoir voyagé aux États-Unis et au Japon et reçu plus d'un million de visiteurs, l'exposition "Linus Pauling et le 20^e siècle" est présentée pour la première fois en Europe à Paris. Elle sera ensuite accueillie au Palais des Nations (ONU) à Genève puis en Italie et au Royaume-Uni.



L'exposition "Linus Pauling et le 20^e siècle, la recherche au service de l'humanité" est conçue pour tous les publics, avec pour thème la vie de l'un des plus grands scientifiques et humanistes de ce siècle. Linus Pauling est la seule personne à ce jour à avoir été récompensée de deux prix Nobel dans des domaines distincts (chimie en 1954, paix en 1962). Le premier de ces prix lui fut décerné pour sa contribution décisive à la recherche sur les liens chimiques et leurs applications et la compréhension des structures de substances complexes telles que les molécules ou les anticorps. Le second prix Nobel reconnaissait sa courageuse opposition aux essais nucléaires atmosphériques (de par le préjudice qu'ils portent à la santé des êtres humains et à leur environnement) et sa contribution à la paix internationale.

Inaugurée au hall d'exposition international Herbst à San Francisco le 20 septembre 1998, cette exposition retrace 70 années de la vie de Linus Pauling et son influence sur le 20^e siècle en tant que chercheur scientifique, humaniste déclaré, fervent opposant aux essais nucléaires, défenseur des droits civiques, et chercheur de



"Nous avons le devoir de construire un monde où chacun a la possibilité de devenir heureux."

Linus Pauling



Exposition **Linus Pauling et le 20^e siècle, la recherche au service de la paix**

du 3 au 28 mars 2003

Entrée libre du lundi au vendredi de 9 h à 19 h

Unesco (Organisation des unies pour l'éducation la science et la culture)
7, place de Fontenoy
75007 Paris

Métro :
Séjour, Cambronne
Bus : 28, 87

Sites Internet de l'exposition (en anglais) :
<http://www.paulingexhibit.org>
<http://pauling.library.oregonstate.edu/exhibit/>

UN GÉANT DE LA SCIENCE, UN PARTISAN D'UNE VIE EN BONNE SANTÉ ET UN CHAMPION DE LA PAIX



Prix Nobel de chimie et prix Nobel de la paix

premier plan dans les domaines de la médecine orthomoléculaire, de la nutrition et de la santé. Élaborée autour des thèmes centraux de la vie remarquable de Linus Pauling, l'exposition présente ses photos, journaux personnels, modèles moléculaires et objets historiques prêtés par l'université d'État de l'Oregon et par la famille Pauling. La collection Pauling comprend plus de 300 000 références, et rassemble toutes ses notes personnelles et scientifiques, ses brouillons, et sa correspondance de 1916 à août 1994, c'est-à-dire jusqu'à son décès à l'âge de 93 ans.

L'exposition tend à démontrer que les recherches scientifiques du Dr Pauling et ses efforts pour "réduire la souffrance humaine" n'étaient pas antinomiques mais au contraire, étaient complémentaires. De fait, la profonde compréhension qu'avait Pauling de l'univers physique renforçait sa résolution personnelle d'assurer la paix par le désarmement nucléaire. Les récentes explosions nucléaires en Inde et au Pakistan soulignent que ce qui était d'un intérêt vital pour Linus Pauling reste une préoccupation majeure concernant aujourd'hui l'humanité toute entière. Cette exposition fournit ainsi une possibilité exceptionnelle de faire connaître à la jeunesse

le rôle des scientifiques dans la réalisation des conditions pour un monde pacifique et sûr. Alors que s'ouvre le 21^e siècle, nous rendons hommage à Linus Pauling, source d'inspiration pour les générations futures, pouvant leur donner l'exemple de ce que peut accomplir une personne courageuse ayant des convictions.

Origine de l'exposition

L'idée d'une exposition itinérante sur Linus Pauling naquit en 1987, lors de la première rencontre entre ce dernier et Daisaku Ikeda, président de la Soka Gakkai internationale (SGI), une organisation non gouvernementale qui soutient l'action des Nations unies.

Linus Pauling et Daisaku Ikeda ont entretenu des relations de profonde amitié pendant les dernières années de vie du Dr Pauling. Les deux hommes avaient en commun une vie consacrée à l'engagement pour la paix, l'un en tant que scientifique de renom, pacifiste actif et lauréat du Nobel, l'autre en tant que responsable bouddhiste, écrivain et avocat de la paix. Leurs dialogues, embrassant les domaines de la science, de l'humanisme, de la guerre et de la paix furent publiés en 1992 dans un ouvrage intitulé *A lifelong quest for peace (Toute une vie à la recherche de la paix, Éditions du Rocher, 2003)*.

En mars 1993, ils se rencontrèrent pour la dernière fois à San Francisco. Durant leur conversation le Dr Pauling accepta la proposition de M. Ikeda d'organiser une exposition ayant pour thème sa vie.

Cependant, cette idée ne fut pas concrétisée avant 1995, un an après le décès du Dr Pauling, après un long travail de mise au point entre M. Ikeda et le fils du Dr Pauling, M. Linus Pauling Jr.

La participation de l'université d'État de l'Oregon fut sollicitée, de par son rôle prééminent dans la conservation des notes de Linus Pauling, par le biais de sa collection, ainsi que la participation de l'Institut Linus Pauling, institut créé en août 1996 et rattaché à l'université d'État de l'Oregon. Le travail accompli par cette université en matière de conservation pour les générations futures du travail de toute une vie dans les domaines de la chimie, de la biochimie, de la recherche orthomoléculaire, de la nutrition et de la santé humaine a fourni au projet d'exposition une ressource inestimable permettant de retracer l'apport de cet homme des plus extraordinaires.

Les sponsors de l'exposition

Au printemps 1997, le projet d'exposition fut officiellement initié par les engagements combinés de trois sponsors : la famille Linus Pauling, l'université d'État de l'Oregon et la Soka Gakkai internationale. Les sponsors s'entendirent sur la nécessité de créer le Comité de l'exposition Linus Pauling. Furent invités à siéger à ce conseil : des lauréats



Militant pacifiste depuis 1946



Rencontre entre Linus Pauling et Daisaku Ikeda en 1990 à Los Angeles



Linus Pauling en quelques dates

1901 : naissance à Portland, Oregon, le 28 février

1923 : mariage avec Ava Helen Miller, publication d'un premier article scientifique

1941-1945 : travaille sur des projets militaires pour le gouvernement des États-Unis

1954 : prix Nobel de chimie

1955 : signe la Déclaration de Manau appelant à la fin de toutes les guerres avec 52 autres prix Nobel

1962 : prix Nobel de la paix

1969-1973 : professeur de chimie à l'université de Stanford

1981 : décès de sa femme Ava

1994 : décède le 19 août

du prix Nobel, des professeurs de sciences, les biographes et les collaborateurs du Dr Pauling, ainsi que des représentants des trois sponsors initiaux.

Le Comité de l'exposition

En automne 1997, la première réunion du Comité de l'exposition eut lieu à San Francisco afin de créer l'exposition. Lors de cette réunion qui dura un week-end entier fut réalisé un film vidéo sur les membres du Comité de l'exposition, ayant pour thème leur histoire personnelle ainsi que leurs souvenirs et anecdotes concernant Linus Pauling.

La réalisation du script et du design de l'exposition fut confiée à deux professionnels de Los Angeles, Gary Murie et Mary Worthington. Une étroite collaboration entre le Comité de l'exposition et les designers aboutit à l'exposition itinérante "Linus Pauling et le 20^e siècle", qui fut présenté en premier lieu le 20 septembre 1998 à San Francisco. Cette exposition fut également présentée à :

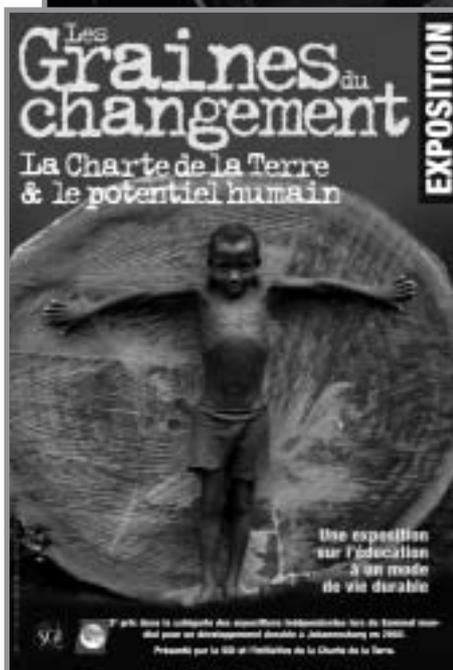
- Pasadena, Californie (Institut de technologie de Californie)
- Washington DC (Musée national de la santé et de la médecine)
- Atlanta, Georgie (université Emory)
- Portland, Oregon (Musée des sciences et de l'industrie de l'Oregon)
- Aliso Viejo, Californie (université Soka d'Amérique)
- Boston, Massachussets (Musée de la science)
- au Japon à Hiroshima, Kobe, Nagasaki, Yokohama et Tokyo.

L'œuvre de Linus Pauling

La vie de Linus Pauling fut extraordinairement longue, variée, tumultueuse et importante pour l'histoire de la science du vingtième siècle. Durant sa carrière, Linus Pauling, notamment, décrit la nature des liens chimiques, découvrit la structure des protéines, devina la cause de l'anémie cellulaire, participa à la plus fantastique course scientifique du siècle pour déterminer la structure de l'ADN, fut récompensé de la médaille présidentielle du mérite pour ses recherches pendant la Seconde Guerre mondiale, fit progresser les domaines de la cristallographie, des rayons X, de la diffraction des électrons, de la mécanique quantique, de la biochimie, de la psychiatrie orthomoléculaire, de la physique nucléaire, de l'anesthésie, de l'immunologie, et de la nutrition. Il écrivit plus de cinq cents articles et onze livres. Sans compter ses deux prix Nobel. ■



RICHARD WABLE



L'EXPOSITION Les Graines du changement À NANTES

L'exposition conçue par la SGI et l'Initiative de la Charte de la Terre inaugurée lors du Sommet mondial pour un développement durable à Johannesburg en 2002 est présentée du 8 au 18 novembre 2003 au centre culturel de la SGF à Nantes.

Ce sera aussi l'occasion de découvrir le film *Une révolution tranquille* primé dans des festivals spécialisés dans l'environnement.

Le 8 novembre 2003, l'exposition *Les Graines du changement : la Charte de la Terre et le potentiel humain* était inaugurée au centre de la SGF à Nantes. Une foule, visiblement intéressée, se pressait dans le hall de cet ancien cinéma. La mise en scène de l'espace jouait harmonieusement avec le bois, et l'utilisation d'une lumière chaude mettait en valeur les panneaux remarquablement



Les panneaux de l'exposition offrent une vue générale des problèmes auxquels la planète est confrontée et présente des exemples d'individus dont les initiatives à un niveau local ont conduit à des changements profonds



En ouverture de l'exposition, des photographies de Daisaku Ikeda de la série *Dialogue avec la nature*

bien réalisés. Plus de deux mille visiteurs étaient attendus du 7 au 18 novembre à l'exposition, présentée par la SGI et l'Initiative de la Charte de la Terre.

– Deux conférences ont eu lieu le premier week-end : la première centrée sur “L'éducation au développement durable”, la seconde sur “Penser et agir localement dans une perspective globale”, suivie dans la deuxième semaine d'une troisième sur “La reconquête de l'eau”.

Les différents intervenants, bouddhistes et non-bouddhistes, ont tous délivré leur message, leur expérience, leurs efforts, insufflant ainsi de l'espoir au public.

– Outre l'exposition *Les Graines du changement* et les conférences, les pratiquants avaient transformé leur centre pour offrir : – une exposition de photographies et de textes de Daisaku Ikeda *Dialogue avec la nature* et *Paroles de sagesse*, – un coin vidéo présentant le film *Une révolution tranquille* (voir page 48), – des ateliers pour les enfants et – un stand de la Charte de la Terre.



“Éduquons-nous au développement durable”, la première conférence-débat, le 8 novembre

L'urgence d'avoir une réelle prise de conscience

Ce projet avait pour but de mettre en commun différentes réponses aux problèmes de l'environnement, des réponses simples, issues de prises de conscience individuelles, qui devraient inciter chacun à devenir une source positive pour la survie de notre planète. Les intervenants ont rappelé l'urgence d'une prise de conscience. À travers ce projet, les pratiquants, ainsi que chaque visiteur, ont pu planter en eux les graines du changement. Enfin, cet événement a permis de présenter le message de la SGI, de soutenir la Charte de la Terre, d'illustrer la philosophie de la “révolution humaine”, et de créer des liens avec la communauté nantaise et les associations environnementales. ■



La deuxième conférence, “Penser et agir localement avec une perspective globale”

Laura Le Van

Les Graines du changement

UNE EXPOSITION SUR L'ÉDUCATION À UN MODE DE VIE DURABLE

Pour mieux comprendre l'histoire de cette exposition, Joan Anderson, du bureau des relations publiques de la SGI, nous présente ces contributions de la SGI au Sommet de Johannesburg.

La SGI faisait partie de l'une des nombreuses ONG actives à Johannesburg. Elle promouvait la Charte de la Terre qui rassemble des principes éthiques soulignant l'importance du développement durable et d'une vision de la vie partagée par tous. La SGI n'est peut-être pas experte dans la protection de l'environnement, mais nous sommes des experts en valeurs et en éthique. Nous savons que tant que les valeurs humaines et les modes de vie ne changent pas, aucune transformation fondamentale pour un développement durable n'est possible.

Par-dessus tout, l'accent a été mis sur l'éducation. La proposition du président de la SGI, Daisaku Ikeda pour une décennie de l'éducation au développement durable à partir de l'année 2005 a été acceptée comme faisant partie du projet final d'exécution adopté par le Sommet.

Pour mettre en valeur cette proposition, nous avons réalisé une brochure (voir page 50) et co-organisé une série de conférences ayant pour thème : "L'éducation pour un mode de vie durable avec la Charte de la Terre", en collaboration avec le Centre pour le respect de la vie et de l'environnement et l'Initia-



Joan Anderson plante l'un des arbres offert par la SGI

tive de la Charte de la Terre. Ces conférences ont attiré plus de 100 personnes.

L'exposition

Avec le Conseil de la Terre, la SGI a organisé une exposition intitulée "Une révolution tranquille : la Charte de la Terre et le potentiel humain" (dénommée "Les graines du changement" dans sa version itinérante). Cette exposition était composée de trois parties. Tout d'abord, des photos de "Dialogue avec la nature" du président de la SGI, D. Ikeda, ensuite, des expériences de personnes agissant pour le changement en se confrontant à des problèmes environnementaux à l'échelle locale, et enfin des informations sur la Charte de la Terre. L'exposition se tenait sous une tente sur un site appelé le village d'Ubuntu accueillant environ 600 expositions.

Au total, 15 000 personnes ont visité la tente, dont le président d'Afrique du Sud, M. Mbeki et son épouse, ainsi que le Premier ministre japonais Koizumi. Beaucoup de personnes ayant vu l'exposition ont été très enthousiastes. Parmi les commentaires sur le livre d'or, on pouvait lire : "L'exposition que je viens de voir a fait de moi une personne meilleure."

Un professeur retraité semblait si découragé et si triste en entrant dans la tente que le personnel de l'exposition en a été très touché. Il est longtemps resté debout devant les photos de "Dialogue avec la nature" et s'est dirigé en parlant vers le personnel en souriant. Il leur a dit qu'il se sentait revivre, qu'il voulait accomplir quelque chose, et ce à comp-



L'exposition à Johannesburg en 2002



Mme MBeki, épouse du Président Sud Africain visite l'exposition. Le séminaire "L'éducation pour un mode de vie durable avec la Charte de la Terre".

ter de maintenant. La tente de la SGI est devenue en quelque sorte "la tente de la révolution humaine", que les gens quittaient en se sentant inspirés et forts. L'impact de l'exposition est devenu évident quand les organisateurs du Sommet nous ont remis le troisième prix de la meilleure exposition indépendante.

De nombreux visiteurs locaux ont dit que cette exposition leur a fait comprendre qu'ils avaient eux aussi un rôle à jouer, qu'ils pouvaient utiliser la philosophie de la Charte de la Terre et de la révolution humaine - l'idée qu'une personne peut faire la différence - pour agir dans leur propre vie. Avant cela, ils pensaient que

des groupes les plus variés du point de vue ethnique. Il comprend environ 300 membres, des Sud-Africains de peau noire ou blanche et des personnes d'origine chinoise ou japonaise. Les membres sont venus de tout le pays pour participer à cet événement. Certains sont même venus de pays frontaliers, comme la Namibie ou la Zambie. Beaucoup de visiteurs ont demandé des brochures sur la SGI et des exemplaires de la Charte de la Terre. Certains ont même souhaité participer dans l'avenir aux réunions de la SGI. Les membres locaux ont préparé l'exposition pendant six mois, en organisant des réunions et des pratiques.

Johannesburg a aussi été l'occasion du lancement officiel de ce film. Il a également été projeté douze fois dans les cinémas de la région. Les organisateurs l'ont montré à l'extérieur de Johannesburg dans des communautés touchées par la pauvreté et le sida.

Un spectateur a dit: "C'est vraiment un soulagement de voir des gens ordinaires prendre les choses en main. En général, nous sommes sans espoir, mais les gens peuvent faire la différence."

Un des organisateurs du Festival du film a décrit *Une révolution tranquille* comme le porte-drapeau du festival: "C'était incroyable de voir une centaine de personnes de la région, réunies dans un théâtre pour voir ce film et de réaliser combien les gens se sentaient inspirés et forts après l'avoir vu. Ils ont immédiatement commencé à réfléchir sur ce qu'ils pouvaient faire pour réaliser un changement positif dans leur propre communauté."

Tandis que le reste du monde voit peut-être l'Afrique du Sud comme l'emblème de l'espoir en Afrique, les Sud-Africains ne voient pas leur propre pays ainsi. Les problèmes auxquels ils font face sont vastes et complexes et beaucoup de gens pensent que le changement n'est pas possible. Cela rend la philosophie de la SGI encore plus attrayante.

En pratique, nous avons pu planter des arbres à Soweto, près de Johannesburg, où vit la plus grande communauté noire. Là, les gens continuent à faire face à d'énormes défis, dus à la pauvreté et aux injustices léguées par le régime de l'apartheid. Nous avons participé à la plantation de 75 jeunes arbres sur la "montagne de l'espoir" de Soweto. Donner quelque chose de durable à l'Afrique du Sud nous a mis du baume au cœur. ■

Joan Anderson



Johannesburg, l'exposition de la SGI au Sommet mondial pour un développement durable

le Sommet était organisé uniquement pour les experts et les gouvernements.

Cent membres sud-africains de la SGI se sont relayés chaque jour, bénévolement, pour accueillir les visiteurs dans la tente de l'exposition. La SGI-Afrique du Sud est probablement dans le pays l'un

Le film

Sponsorisé par la SGI, le film *Une révolution tranquille* met l'accent sur le pouvoir des individus à influencer l'environnement. Il a été projeté en boucle dans la tente de l'exposition. Le Festival du film du Sommet de la Terre de

Une révolution TRANQUILLE

Produite par le Conseil de la Terre et sponsorisée par la SGI, le film *Une révolution tranquille* est disponible dans sa version française. Pourquoi ne pas l'utiliser pour animer les réunions de discussion, et mieux appréhender les problèmes environnementaux ?

Une révolution est en cours. Elle se manifeste par une prise de conscience radicale du fait que les changements planétaires commencent par des efforts au niveau local. Ne se considérant plus comme impuissants à changer le cours des événements et ne voulant pas laisser totalement la résolution des problèmes écologiques ou humains dans les mains de leur gouvernement, de simples citoyens prennent des initiatives pour apporter des changements positifs par des actions locales.

Des actions locales

Le film *Une révolution tranquille* montre l'interdépendance qui existe entre les êtres humains et présente des interviews de personnes qui agissent en Inde, en Slovaquie et au Kenya pour faire bouger les choses.

En Inde, les habitants du village de Neemi souffraient de pauvreté, de faim et de maladie du fait d'un manque chronique d'eau potable. Ils se sont unis et, avec l'aide d'une organisation indienne à but

non lucratif, ils ont construit un système de récolte d'eau de pluie. La production agricole du village peut maintenant alimenter sa population, et la scolarisation a augmenté.

Au Kenya, des dizaines de milliers de femmes du "Mouvement de la ceinture verte" ont planté 20 millions d'arbres pour remédier à la dégradation des sols résultant du déboisement.

En Slovaquie, des citoyens engagés travaillent avec le gouvernement pour éliminer le biphényl polychloré (PCB), un polluant organique persistant (POP) qui s'est accumulé dans le lac Zempliska Sirava.

Le secrétaire général des Nations unies, M. Kofi Annan, un membre de la commission de la Charte de la Terre, Mme Wangari Maathai et le directeur du Programme des Nations unies pour l'environnement, M. Klaus Toepfer, apparaissent aussi dans le film.

Une reconnaissance internationale

En 2002, ce documentaire a été présenté à Lyon au Forum international "Dialogues pour la Terre". La même année, il a été primé dans deux festivals du film spécialisé dans l'environnement : au 8^e festival Envirofilm en Slovaquie au mois de mai, et au festival Earth Vision à Santa Cruz, en Californie, au mois de novembre. Il a été l'objet d'un lancement spécial à Johannesburg au festival du film Jozi, associé au Sommet mondial pour un développement durable. Utilisé par des ONG et des éducateurs en tant qu'outil éducatif, ce film a été programmé par des télévisions nationales dans différents pays. En mars 2003, la chaîne de télévision National Geographic l'a programmé en 23 langues dans 55 pays et régions d'Europe et d'Asie. ■



Une révolution tranquille (A Quiet Revolution)

Réalisé par Cory Taylor, écrit par Dan Arden. Texte dit par Meryl Streep. Produit par Arden Entertainment pour le Conseil de la Terre*, en collaboration avec le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) et le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), sponsorisé par la SGI. Durée : 25 mn.



Dan Arden



Cory Taylor

[* Organisation non gouvernementale fondée pour donner suite aux engagements pris au Sommet de la Terre à Rio, en 1992.]

Quelques thèmes de discussion

- ✓ Quels moyens puis-je, moi, mettre en œuvre pour aider à changer le monde ?
- ✓ Comment puis-je m'inspirer des actions entreprises de par le monde pour le bénéfice de mon environnement proche ?
- ✓ Existe-t-il dans mon environnement proche des personnes qui pourraient m'aider à améliorer le monde ? Qui, dans ma famille ou dans mon entourage professionnel, pourrait m'aider ?
- ✓ Comment puis-je inciter ceux qui partagent la même foi que moi à œuvrer pour le bien de l'humanité ?



Paris, colloque sur l'environnement



Le 15 novembre 2003, le centre culturel de la SGF à Paris a accueilli le colloque "L'Homme et son environnement, une destinée commune". Cette manifestation organisée en soutien à la Charte de la Terre s'est déroulée

autour de cinq spécialistes de l'environnement : Anne Trolliet, enseignante, présidente de l'association "Action pour une éducation à l'environnement"; Vanina Pomonti, docteur en géographie-environnement; Nourredine Gharbi, méde-

cin pneumologue; Jean Sünner, ingénieur en dépollution industrielle et Anis Barrage, docteur-ingénieur en biologie et expert en développement durable.

Les débats se sont articulés autour de quatre thèmes principaux: le constat que l'on peut dresser de l'état de l'environnement; l'interdépendance entre l'individu, la société et l'environnement; le choix du développement durable ou "Après moi le déluge"; de la conscience planétaire à l'engagement local, comment envisager la responsabilité individuelle?

Le point de vue du bouddhisme sur l'environnement a été étudié selon le concept d'origine interdépendante qui affirme que rien n'existe de façon isolée, indépendamment des autres vies, et selon le principe de l'unité de soi et de l'environnement qui signifie que la vie et son environnement sont fondamentalement inséparables.

D'autre part, la Charte de la Terre a été présentée par Anne Trolliet comme un outil pédagogique au développement durable et à une conscience de citoyenneté planétaire.

Ce colloque est le troisième du cycle "D'une volonté de paix vers une culture de paix" initié en 2001. ■



■ Publication d'une brochure sur l'environnement

À l'occasion de l'exposition et du colloque, a été publiée la brochure *Les Graines du changement* adaptée du livret diffusé par la SGI au Sommet de Johannesburg.

AU SOMMAIRE :

- la proposition de Daisaku Ikeda "Le défi d'un mondialisme à visage humain: une éducation pour un avenir durable";
- une présentation des différentes activités de la SGI pour l'environnement et du Centre de recherches écologiques d'Amazonie de la SGI-Brésil;
- une étude sur l'environnement à la lumière du bouddhisme;
- l'initiative d'une Charte de la Terre
- et le film *Une révolution tranquille*. ■

L'association Soka Gakkai France est une des organisations constitutives de la Soka Gakkai internationale (SGI). Elle partage l'engagement de la SGI pour la paix, la culture et l'éducation, basé sur le bouddhisme de Nichiren Daishonin. Elle adhère à la charte de la SGI, qui affirme les idéaux de citoyenneté mondiale, de liberté religieuse, de tolérance et de respect pour les autres religions. La charte de la SGI a été adoptée à la fin de l'année 1995.

Charte de la Soka Gakkai internationale

Préambule

Nous, organisations constitutives et membres de la Soka Gakkai internationale (appelée ici SGI) adhérons au but fondamental et à la mission de contribuer à la paix, la culture et l'éducation en nous fondant sur la philosophie et les idéaux du bouddhisme de Nichiren Daishonin.

Nous sommes bien conscients du fait :

Que jamais encore dans son histoire, l'humanité n'a connu plus violentes disparités entre guerre et paix, discrimination et égalité, pauvreté et abondance...

Que le développement de technologies militaires toujours plus sophistiquées, celui des armes nucléaires notamment, a conduit à une situation où la survie même de l'espèce humaine est menacée...

Que les discriminations raciales et religieuses engendrent la violence, entraînant l'humanité dans un cycle incessant de conflits...

Que l'égoïsme de l'humanité et l'avidité sans frein ont créé des problèmes à l'échelle planétaire, notamment la dégradation de l'environnement naturel, creusant toujours plus le fossé entre nations économiquement développées et nations en voie de développement, avec de graves répercussions pour l'avenir collectif de l'humanité.

Nous avons la ferme conviction :

Que le bouddhisme de Nichiren Daishonin,

philosophie humaniste fondée sur le respect inaliénable du caractère sacré de la vie et sur une bienveillance n'excluant personne, permet aux êtres humains de cultiver et de faire jaillir leur sagesse inhérente.

Qu'en nourrissant la créativité de l'esprit humain, ce bouddhisme permettra de surmonter les difficultés et les crises auxquelles l'humanité est confrontée, et d'établir un monde où les sociétés pourront coexister et prospérer de manière pacifique.

Nous, organisations constitutives et membres de la SGI, en nous fondant sur l'esprit humaniste du bouddhisme, résolu à lever bien haut la bannière de la citoyenneté mondiale, de l'esprit de tolérance et du respect des droits de la personne, déterminés à surmonter les problèmes auxquels l'humanité est confrontée dans le monde entier par le dialogue et par des efforts concrets fondés sur notre engagement irrévocable à la non-violence.

Nous adoptons cette charte qui affirme les buts et principes suivants :

Buts et principes

1. La SGI s'engage à contribuer à la paix, la culture et l'éducation pour le bonheur et le bien-être de toute l'humanité en se fondant sur le principe bouddhique de respect du caractère sacré de la vie.

2. La SGI, en s'appuyant sur l'idéal de citoyenneté mondiale, s'engage à veiller au respect des droits fondamentaux de la personne et à ne créer aucune discrimination entre les êtres humains, quelle que soit leur origine.

3. La SGI s'engage à respecter et à protéger la liberté de religion et la liberté d'expression en matière religieuse.

4. La SGI s'engage à faire mieux connaître le bouddhisme de Nichiren Daishonin en établissant des échanges profonds, contribuant ainsi au bonheur de tous.

5. La SGI s'engage, au sein des organisations qui la constituent, à encourager ses membres à contribuer à la prospérité de leurs pays respectifs en tant que bons citoyens.

6. La SGI s'engage à respecter l'indépendance et l'autonomie des organisations qui la constituent, en s'accordant aux conditions légales prévalant dans chaque pays.

7. Selon l'esprit bouddhique de tolérance, la SGI s'engage à respecter les autres religions, à dialoguer et œuvrer avec elles à la résolution des problèmes fondamentaux auxquels l'humanité est confrontée.

8. La SGI s'engage à respecter la diversité des cultures et à promouvoir les échanges culturels afin de contribuer à la création d'une société mondiale fondée sur la compréhension mutuelle et l'harmonie.

9. La SGI s'engage à promouvoir la protection de la nature et de l'environnement en se fondant sur l'idéal bouddhique de symbiose.

10. La SGI s'engage à contribuer à promouvoir l'éducation, la recherche de la vérité aussi bien que le développement des connaissances, pour permettre à tous les êtres humains de cultiver leurs qualités particulières et de goûter des vies épanouies et heureuses.